

L'Épouvanteur - Tome 16: L'Héritage de l'Épouvanteur

Joseph Delaney

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

XVI

L'HÉRITAGE DE
L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé « le Frappeur », est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église. Joseph est aussi l'auteur des séries *Aberrations* et *Arena* 13.

À Marie

Ouvrage publié originellement par The Bodley Head,
un département de Penguin Random House Children's Publishers, London

sous le titre *Spook's – Dark Assassin*

Texte © 2017, Joseph Delaney

Tous droits réservés.

Illustration de couverture : Blaise Jacob,

Design de couverture inspiré par le concept de la série originale,
par Random House Children's Books.

Pour la traduction française

© 2019, Bayard Éditions

18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9048-3

Dépôt légal : novembre 2019

Première édition

Reproduction, même partielle, interdite.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à un événement historique,
à des personnes ou à des lieux existants se fait dans le but d'un usage fictionnel.

Tous les

autres noms, lieux et événements sont imaginés par l'auteur, et toute
ressemblance

avec des personnages, lieux ou situations réels ou imaginaires ne serait que
fortuite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Prologue

1 - Travail d'épouvanteur

2 - Une fille pour apprentie

3 - Petit chat

4 - Un abri sûr

5 - Ce que les humains nomment l'Enfer

6 - Le démon Tanaki

7 - Le domaine de Pan

8 - Sur la route du moulin

9 - Cadavres

10 - Qui suis-je ?

11 - La reine des sorcières

12 - Le chaudron bouillonnant

13 - Les femelles sont des bêtes

14 - La menace grandit

15 - Quelle noire créature ?

16 - La sorcière d'eau

17 - Une lumière

18 - Un archer Shaiksa

19 - Chingle Hall

20 - Le plan de Lukraste

21 - Dans le Triangle du Diable

22 - Une montagne de cadavres

23 - Le refuge des sorcières

24 - Makrilda, la tueuse

25 - Le portail

26 - Les deux tours

27 - Le dieu des Kobalos

28 - Les doigts d'argent

29 - La cage d'argent

30 - La vérité sur Alice

31 - Le prix à payer

32 - Héritage

GLOSSAIRE DU MONDE DES KOBALOS

LA CAVE

Prologue

Je m'éveillai dans une obscurité totale, les membres glacés, l'esprit vide de tout souvenir.

Qui suis-je ?

Étendue sur le dos, je fixai un grand ciel noir dépourvu d'étoiles. La lune énorme qui flottait bas à l'horizon était couleur de sang.

L'angoisse m'envahit.

Qui suis-je ?

Je m'assis avec difficulté et découvris autour de moi un sol plat, hérissé de buissons et d'arbres morts. Je distinguais au loin des lumières sur lesquelles se découpaient les contours de petites maisons.

Je partis dans cette direction, d'une démarche titubante. Là-bas, on m'aiderait peut-être, on m'apprendrait au moins le nom de ce lieu étrange. Je n'aimais pas l'aspect de la lune ; elle aurait dû ressembler à un pâle disque d'argent – non à cette espèce de face sanglante, monstrueuse et bouffie, qui semblait observer chacun de mes pas.

Les forces me revenant peu à peu, je progressais vers les cottages quand un son venu des ténèbres, derrière moi, m'arrêta net. On aurait dit le grognement d'un animal. Le grognement s'éleva de nouveau, et mon inquiétude se changea en peur.

Quelque chose me suivait. J'entendais un bruit de pattes dans le noir. Prise de panique, je partis en courant pour atteindre la lumière la plus proche.

Je vis alors une silhouette qui marchait vers moi. Le danger était désormais devant et derrière à la fois.

L'inconnu avançait d'un air fanfaron, comme prêt à attaquer. Il s'arrêta à six pas de moi. Je fis halte moi aussi, frissonnante. Je vivais

peut-être mes derniers instants. Le tremblement qui secouait mes membres m'annonçait une mort imminente. Tout mon corps le sentait.

– Grimalkin ? m'interpella une voix. C'est vous ?

Ce nom agit sur moi comme une formule magique et m'emplit jusqu'aux tréfonds de mon être. Je cessai de trembler, et la peur me tomba des épaules tel un manteau dont on se débarrasse. Quelque part dans un lointain passé, j'avais entendu ce nom. J'essayai de me rappeler ce qu'il signifiait.

Je pris alors conscience que la voix était celle d'une fille. Celle-ci s'avança et me sourit. Ce fut comme une lumière illuminant les ténèbres.

Je la connaissais. Elle s'appelait Thorne.

Et, soudain, ma mémoire se réveilla. Des images pleines de couleurs explosèrent dans ma tête. Je voyais mes adversaires tomber devant moi, ensanglantés. Mes lames taillaient et perçaient. Sortant mes ciseaux de leur fourreau secret, je tranchais les pouces blêmes de mes ennemis abattus.

Et je me rappelai mon identité.

Je suis Grimalkin.

Je suis morte...

Mais je suis toujours Grimalkin.

J'étais donc dans l'obscur. Je me souvenais de l'affrontement sur la lande d'Anglezarke. J'avais attaqué Golgoth, le Seigneur de l'Hiver. J'avais fondu sur lui, l'épée levée. Je n'espérais pas le vaincre. Je devais simplement gagner du temps pour permettre à Alice, la sorcière de la Terre, de le repousser.

Ma peur disparut. Je sentais maintenant les lanières de cuir entrecroisées sur ma poitrine, j'étais heureuse de retrouver mes armes, les courtes lames de jet et les lames longues, faites pour le combat rapproché. Mes ciseaux tranchants étaient également dans leur fourreau, sous mon bras gauche. Il y aurait ici, dans l'obscur, d'autres sorcières mortes, celles que j'avais affrontées jadis, et peut-être de nouvelles ennemies. Réussirais-je à prendre les os de leurs pouces pour augmenter mon pouvoir ? Les règles étaient-elles les mêmes dans l'obscur ?

Soudain, je m'aperçus que mon cœur battait et que je respirais, comme sur terre.

Je connus alors un instant de regret.

Je ne serais plus jamais la Tueuse du clan Malkin. Une autre prendrait ma place ; sans doute était-ce déjà fait. Je n'aiderais plus jamais les humains dans leur combat contre les Kobalos – ce peuple qui prétendait massacrer tous les humains mâles et réduire leurs femmes en esclavage. Je pensais à toutes celles qui étaient déjà leurs esclaves, et la tristesse m'envahit. J'avais juré de les libérer. À présent que j'étais dans l'obscur, je ne pourrais pas tenir mon serment. Je n'avais plus qu'à espérer que mes alliés restés sur terre remporteraient la victoire sans mon aide.

La mort était la fin. Cette idée avait beau être cruelle, je devais abandonner le passé et accepter ma nouvelle situation.

À quels changements devais-je m'attendre ?

Quelles opportunités m'apporterait l'obscur ?

Je reportai mon attention sur la fille, devant moi, Thorne. Au temps où nous nous connaissions, je la formais pour qu'elle devienne une tueuse, elle aussi. Nous étions très proches.

Mes larmes avaient coulé quand mes ennemis l'avaient tuée – mais pleurer n'est qu'une perte de temps. Plus tard, j'avais traqué un par un ses meurtriers, et je l'avais vengée.

Je jetai un coup d'œil à ses mains : elles étaient intactes. Or, elle était morte après qu'on lui avait tranché les pouces.

– Je suis heureuse de te revoir, petite, dis-je.

J'avais retrouvé toute ma mémoire. Mon esprit était aussi vif et clair que lorsque j'étais en vie, peut-être même davantage.

– Moi aussi je suis heureuse de vous revoir, Grimalkin, dit Thorne. Même si je déplore que nos retrouvailles se fassent en de telles circonstances. L'obscur est un endroit terrible. Il est difficile d'y survivre.

– Et tu as survécu. Bravo ! Cela prouve que je t'ai bien formée. Maintenant, à toi de m'enseigner ce qu'il me faut savoir sur ces lieux !

– C'est la raison de ma présence ici. Pour une nouvelle âme, les premières heures sont les plus dangereuses. Je vous aiderai, si vous me le permettez.

– Comment as-tu su que j'étais morte ?

– Ceux, ici, qui connaissent les affaires du Monde me l'ont appris – on les appelle les Veilleurs, ils prennent l'apparence de corbeaux. Alors je suis venue à votre rencontre. C'est dans ce champ aride que la plupart des serviteurs de l'obscur se matérialisent en mourant.

– Sais-tu ce qui s'est passé après ma mort ? Les autres ont-ils survécu ?

– Oui, j'ai connaissance de presque tout ce qui est arrivé. Tom Ward et son apprentie, Jenny, poursuivent la lutte contre vos ennemis. Le dieu Pan a combattu Golgoth, il l'a repoussé. Mais, bien qu'il ait remporté la bataille, il est grandement affaibli, et le conflit demeure larvé. Golgoth reviendra, plus fort et plus dangereux que jamais. De plus, les Kobalos sont allés de victoire en victoire, ils approchent des côtes de la mer du Nord. Ils prévoient sans nul doute d'attaquer le Comté. Et il n'y a rien que nous puissions faire depuis l'obscur.

– Je te remercie pour ces informations, dis-je.

– Nous devons partir d'ici, reprit Thorne. Il est imprudent de rester trop longtemps au même endroit.

Elle jetait autour d'elle des coups d'œil inquiets, comme si elle craignait quelque menace dissimulée dans les ténèbres.

– Je suis entre tes mains. Conduis-moi ! ordonnai-je avec un sourire.

C'était au tour de l'élève de former la formatrice. Je suivis Thorne vers les lumières lointaines. Au moment de nous mettre en route, je regardai derrière mon épaule. Je ne vis rien.

– Quelque chose me traquait, confiai-je. Ça marchait à quatre pattes.

– Il faudra vous y habituer, répliqua Thorne. L'obscur grouille de prédateurs. Certains sont humains, mais il existe toutes sortes de créatures assoiffées de sang. Elles se concentrent généralement sur les proies isolées. À deux, on est moins vulnérables. Vous verrez : les habitants de l'obscur vont toujours par groupes – le nombre est gage de sûreté. Laissant derrière nous la plaine en friche, nous nous engageâmes dans une ruelle. À première vue, elle ressemblait à celles qu'on trouve dans le Comté, à Priesttown ou à Caster. La lumière maléfique de la lune rouge n'en éclairait qu'une moitié, je remarquai cependant que les pavés étaient d'un noir luisant. Sur notre gauche, un caniveau charriait un sombre flot de sang comme peut en déverser un abattoir ou une boucherie. Je reniflai et sus aussitôt qu'il ne provenait pas d'un animal.

C'était du sang humain. Son odeur de cuivre imprégnait l'air humide.

De chaque côté de la ruelle, des chandelles brillaient derrière les étroites fenêtres, obscurcies par des rideaux de dentelle noire, qui frémissaient telles des toiles d'araignées.

Des yeux nous observaient-ils derrière ces rideaux ? J'en étais presque sûre. Quelles sortes d'espions étaient-ce ? Des humains, des sorcières ou d'autres créatures de l'obscur ?

Des morts venaient vers nous d'une démarche traînante. Certains portaient encore la marque de ce qui les avait tués. Un homme titubait, la gorge ouverte en deux comme une énorme bouche. Il geignait de douleur et le sang continuait à jaillir de la plaie.

Si on arrivait dans ce sombre domaine de la mort avec ses blessures, j'aurais dû n'être que fragments d'os et de chair ensanglantés. J'avais été réduite en pièces par Golgoth, le Dieu Boucher.

Je jetai un bref regard à Thorne. Pourquoi avait-elle encore ses pouces ? Et pourquoi étais-je entière ? Il y avait beaucoup à apprendre, en ces lieux. Mais les défis et les combats m'avaient toujours excitée. J'allais devoir comprendre ce nouveau monde pour le dominer. Mon intérêt s'éveillait. La mort était peut-être encore plus intéressante que la vie !

Je notai alors que les morts marchaient les yeux fixés sur les pavés, comme s'ils n'osaient pas se regarder les uns les autres.

– Pourquoi gardent-ils la tête baissée ? m'enquis-je.

– Pour que personne ne les remarque, m'expliqua mon guide. Ce sont des âmes faibles, qui font des proies faciles.

– Des proies pour qui ?

Avant que Thorne ait pu répondre, il y eut un cri lointain ; au même instant, une cloche sonna. Ce son terrible résonna jusque sous la semelle de mes chaussures. Était-ce une forme d'avertissement ? Je comptai les coups.

Thorne parut anxieuse. Elle désigna une venelle étroite et y courut. Je la suivis dans l'ombre. Après le treizième coup, la cloche se tut. Dans le silence revenu, des cris et des gémissements de terreur s'élevèrent de tous côtés.

– Que se passe-t-il ? demandai-je.

– Cette cloche a plusieurs utilités, répondit Thorne. Pour l'instant, elle signale une menace imminente : les prédateurs ont la permission de chasser à leur guise. Mieux vaut se cacher jusqu'à ce qu'un coup unique annonce la fin du danger. Les prédateurs sont légion et prennent bien des formes. Regardez ! Il y en a un là-haut !

Une créature survolait la venelle, juste au-dessus de nos têtes, en émettant des cris rauques. Baignée par la lumière sanglante de la lune, elle ressemblait à une chauve-souris géante, aux yeux flamboyants,

aux larges ailes osseuses terminées par des mains griffues.

– C'est un chyke – un des démons les moins puissants. Ils chassent en horde, et celui-ci nous a choisies pour proies, souffla Thorne. Ils sont particulièrement sensibles à l'odeur de sang frais des nouveaux arrivants dans l'obscur. C'est pour ça qu'il vous a repérée. Il va diriger les autres vers nous. Espérons que la deuxième cloche ne tardera pas à sonner !

La colère me prit. Me cacher dans un recoin sombre en attendant d'être sauvée par un coup de cloche, ça ne me ressemblait pas. Je tendis l'oreille. Des cris de douleur et d'agonie montaient autour de nous, mais ils semblaient concentrés plus haut, du côté où la lune brillait. C'est là que la plupart des victimes et des prédateurs devaient être rassemblés.

Je m'élançai dans cette direction en faisant signe à Thorne de me suivre.

– Non ! lança-t-elle d'une voix apeurée. Ça mène à la place de la basilique. C'est le lieu de la tuerie.

Sans lui répondre, j'accélérai l'allure et remontai les rues, chaque tournant me rapprochant des terribles clameurs. J'entendais Thorne courir derrière moi.

– Je vous en prie, Grimalkin ! m'appela-t-elle. Écoutez-moi ! C'est folie de les combattre, ils sont trop nombreux ! Ils vont nous mettre en pièces ! On peut encore mourir, dans l'obscur. Alors, on n'est plus rien. On sombre dans le néant !

– Plutôt n'être rien que céder à la peur, répliquai-je.

Tout en fonçant, je tirai la première lame de son fourreau. La place était une vaste étendue pavée, fermée par le haut mur de la basilique, bien plus haut que celui de la cathédrale de Priestown.

Qui venait prier derrière ces murs ? À quelles noires entités rendait-on un culte ?

Devant la basilique, la place était le théâtre d'une scène de carnage. Des corps gisaient sur les pavés rougis, certains morts, d'autres tressautant encore ou cherchant à ramper hors d'atteinte. L'air bruissait de chykes fondant sur leurs proies et déchirant les chairs. Des hurlements montaient de partout, mais le bruit le plus épouvantable était l'inferral battement des ailes gigantesques.

L'une des créatures me repéra et piqua sur moi, les yeux brûlants, les serres ouvertes. Je lui projetai une arme de jet dans la gorge, et elle tomba sur le sol, sa gueule ouverte vomissant le sang.

Brandissant alors deux de mes longues lames au-dessus de ma tête, je leur lançai un défi :

– Je suis là ! Attaquez-moi si vous l'osez !

Du coin de l'œil, je vis Thorne qui me regardait, crispée d'angoisse. Je me demandai, non sans tristesse, si son séjour dans l'obscur l'avait à ce point diminuée. Les chykes se rassemblèrent au-dessus de moi, et bientôt je tournais et tourbillonnais, exécutant ma danse de mort, portant coup sur coup.

Soudain, sur le visage de Thorne, l'anxiété se changea en une sinistre détermination. Bientôt, nous combattions dos à dos. Et nous abattions nos ennemis en riant.

J'avais rejoint l'obscur, mais rien n'avait changé.

J'étais toujours Grimalkin.

1

Travail d'épouvanteur

THOMAS WARD

J'accompagnai Alice jusqu'à la barrière du jardin. Là, je l'embrassai et lui dis au revoir.

– Sois prudente, lui recommandai-je. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi.

Elle était toujours aussi jolie, malgré la tristesse qui atténuait l'éclat de ses beaux yeux : l'idée d'une nouvelle séparation la désolait autant que moi.

Elle se rendait une fois de plus à Pendle dans l'espoir de rallier les sorcières à notre cause. Ses deux premières tentatives avaient échoué. Les trois clans principaux – les Malkin, les Deane et les Mouldheel – ne s'entendaient pas. Haines et rivalités les conduisaient même parfois à s'entretuer. Mais une alliance entre eux et nous était vitale si nous voulions défendre le Comté contre le pouvoir des mages kobalos.

Les clans ayant formé jadis des coalitions, ce n'était pas impossible. Alice restait optimiste et je gardais espoir.

L'armée noire des Kobalos, ces êtres bestiaux, se rapprochait des côtes de la mer du Nord. Ils fixaient déjà sur notre pays leur regard maléfique. Et un danger plus immédiat nous menaçait : leurs Hauts Mages étaient capables de se transporter directement dans le Comté, accompagnés de quelques guerriers. Une attaque était à craindre à tout instant.

Nos armées étaient à présent sur le pied de guerre. Les troupes de

nos deux casernements les plus importants – ceux de Burnley et de Colne – avaient marché vers l'est pour consolider nos frontières. Les soldats restants s'étaient déployés pour s'opposer aux raids kobalos. Les gens avaient peur, voyager devenait dangereux.

Les mages kobalos avaient également tenté de convoquer Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, dans le Comté. S'ils avaient réussi, nous aurions été plongés dans un hiver permanent. La campagne gelée nous aurait condamnés à la famine. Nous n'avions pu empêcher ce désastre que grâce à l'intervention de Pan, l'Ancien Dieu, et à la puissante magie d'Alice. Malgré tout, je ne m'étais jamais senti aussi vulnérable. Je doutais de mes capacités à protéger le Comté de l'obscur.

– Toi aussi, Tom, sois prudent, me dit Alice. Je ne m'absenterai pas plus d'une semaine, promis !

Je la serrai dans mes bras, l'embrassai une dernière fois, et elle prit la route de Pendle. Elle portait une veste courte sur une robe verte. L'air était froid en ce début de printemps, même si le soleil apportait déjà un peu de tiédeur. Je la regardai s'éloigner, dans ses souliers pointus, ses souliers de sorcière. Alice avait rejoint l'obscur. Mais, contrairement à la plupart de ses congénères, elle ne pratiquait pas la magie des ossements, ni celle du sang ou des animaux familiers. Elle était une sorcière de la Terre, peut-être la première de son espèce. Elle servait Pan et tirait sa magie de la Terre elle-même.

Au bas de la pente, elle se retourna pour agiter le bras. Je lui rendis son salut, et elle fut bientôt hors de vue. Elle me manquait déjà.

Comme je remontais dans le jardin, je vis une chaîne d'argent filer dans les airs et s'enrouler autour du poteau d'exercice, de haut en bas, en une spirale parfaite. Si cette pièce de bois avait été une sorcière, celle-ci aurait été ligotée de la tête aux pieds, la chaîne serrée autour de sa bouche pour l'empêcher de proférer des sortilèges.

– Bien joué, Jenny ! lançai-je.

Jenny était mon apprentie. Je savais que mon maître, John Gregory, m'aurait désapprouvé. Pour devenir épouvanteur, il fallait être le septième fils d'un septième fils.

À ma connaissance, Jenny était la première fille à recevoir l'enseignement d'un épouvanteur. Elle prétendait être la septième fille d'une septième fille, ce que je n'avais pas pu vérifier parce qu'elle avait été élevée par des parents adoptifs. Néanmoins, je ne pouvais nier qu'elle possédait des dons fort utiles pour combattre l'obscur – des dons différents des miens. Elle savait se rendre pratiquement invisible et montrait une telle empathie envers les gens qu'elle pouvait presque lire dans leurs pensées.

Elle me regarda en souriant. Dans son visage constellé de taches de rousseur, ses yeux n'étaient pas de la même couleur : le gauche était bleu, le droit, vert.

– Quel est ton score ? demandai-je.

– Vingt tentatives, quinze réussites ! Encore deux semaines d'entraînement, et je serai meilleure que toi, dit-elle d'un air effronté.

C'était un beau succès, même si j'aurais préféré un peu plus de respect de la part de mon apprentie. Mais je n'avais que deux ans de plus qu'elle. En août, j'aurais dix-huit ans, et elle, seize. Et nous étions nés le même jour, le trois. Mon propre apprentissage s'était achevé avant terme, quand mon maître avait été tué en combattant des sorcières.

Un bruit attira alors notre attention : la cloche sonnait au carrefour des saules. Notre jardin étant sous la garde d'un goblin, Kratch, il était dangereux pour les gens de l'extérieur d'y pénétrer. C'est pourquoi ceux qui sollicitaient notre aide nous le faisaient savoir grâce à la cloche.

– Du travail d'épouvanteur, dis-je doucement.

Les deux derniers jours avaient été calmes, ça ne pouvait pas durer. L'obscur était toujours à l'œuvre dans le Comté. Cette fois, le danger venait probablement des Kobalos.

– Je peux venir avec toi ? demanda Jenny.

– Non. Mieux vaut que j'y aille seul. Continue à t'exercer ! Tu as encore du boulot avant d'être aussi bonne que moi !

Ici, dans le périmètre du jardin, le goblin la protégerait de presque toutes les entités. Au-delà, c'était différent.

Je tenais mon bâton, et la puissante Lame-Étoile était dans le fourreau accroché à mon épaule. Tant que je l'avais en main, la magie noire ne pouvait rien contre moi.

– Mais, si ça t'oblige à partir en voyage, je t'accompagnerai ? insista Jenny.

La formation d'un apprenti consistant aussi à affronter les dangers de notre métier, j'acquiesçai. Avec un large sourire, elle alla reprendre la chaîne d'argent et se prépara à la lancer de nouveau. Après tout, ne devait-elle pas apprendre comme moi j'avais appris ?

Lorsque je quittai le jardin pour me diriger vers l'appel de la cloche, une vague de tristesse me submergea. Tant de choses avaient changé depuis que j'étais entré en apprentissage ! Non seulement mon maître,

John Gregory, était mort, mais Grimalkin, la tueuse du clan Malkin, avait été tuée par Golgoth. Bien que sorcière, elle s'était révélée une alliée puissante. Elle avait pris la tête du combat contre les Kobalos. J'oserais même dire qu'elle était devenue une amie. Elle m'avait sauvé la vie en plusieurs occasions. C'était Grimalkin qui avait forgé la Lame-Étoile pour moi et qui m'avait appris à m'en servir. Elle nous manquerait terriblement.

Tout en marchant, je jetai un regard aux collines qui s'élevaient au-delà du village – Parlick Pike et Wolf Fell. La neige qui blanchissait encore leur cime étincelait au soleil.

Quand j'atteignis les saules, la cloche se tut. Celui qui l'agitait m'avait entendu. Les gens étaient souvent nerveux à l'idée de parler à un épouvanteur, cet individu vêtu d'un manteau à capuchon et tenant un bâton de sorbier à la main. Parfois, ils avaient filé avant mon arrivée.

Je m'avançai dans l'ombre des arbres, et vis une silhouette massive, debout près de la corde qui dansait encore à son côté. L'homme, vêtu d'un manteau noir, un bâton à la main, avait tout d'un épouvanteur ! Qui était-ce ? Il me paraissait trop grand pour être Judd Brinscall, qui exerçait sur le territoire au nord de Caster.

Je m'arrêtai près de lui. Il releva alors son capuchon pour découvrir son visage.

Le choc me coupa le souffle.

C'était impossible.

Un mort me regardait.

Une fille pour apprentie

THOMAS WARD

Bill Arkwright avait perdu la vie en Grèce en combattant de dangereux élémentaux du feu qui nous avaient pris en chasse. Il s'était placé entre nous et leurs flammes mortelles, se sacrifiant pour que l'Épouvanteur, Alice et moi ayons le temps de prendre la fuite.

En apparence, il était bien tel qu'en mon souvenir – l'homme qui, à la demande de John Gregory, m'avait entraîné pendant six mois dans le but de m'endurcir. Je reconnaissais son crâne chauve, ses yeux verts au regard perçant, sa silhouette robuste. Son bâton de sorbier ne possédait pas comme le mien de lame rétractable, mais se terminait par une lame de douze pouces de long munie de six barbillons, trois de chaque côté. À son côté était posé un sac au moins deux fois plus grand que celui que j'avais coutume d'utiliser.

Oui, il était l'image exacte du Bill Arkwright que j'avais connu. J'avais un jour rencontré ce que j'avais pris pour son fantôme, un être au visage cruellement brûlé par le feu d'un élémental. Or, l'homme qui se tenait devant moi ne présentait aucune cicatrice.

Je fus aussitôt sur mes gardes. Ce pouvait être un leurre. Les Hauts Mages kobalos étaient passés maîtres dans l'art de changer d'apparence.

Déposant mon bâton sur le sol, je tirai la Lame-Étoile et la pointai vers l'apparition.

– Posez votre bâton et mettez-vous à genoux sur vos mains,

ordonnai-je.

– Eh bien, maître Ward, en voilà un accueil, gronda l'homme d'une voix semblable à celle de Bill Arkwright. J'ai parcouru une longue route pour te saluer, et qu'est-ce que j'obtiens pour ma peine ? La menace d'une vieille épée rouillée !

– Vous n'obtiendrez rien de mieux tant que vous ne m'aurez pas prouvé que vous êtes celui que vous prétendez être, répliquai-je.

Si la Lame-Étoile ne payait pas de mine, elle était incroyablement tranchante. Maniée avec assurance, elle pouvait fendre l'armure la plus résistante. Et elle me protégeait de toute attaque de magie noire. Grimalkin, la tueuse, qui l'avait forgée, l'avait imprégnée de puissants sortilèges.

Au lieu d'obéir à mon ordre, l'homme leva son bâton à l'oblique en position de défense. Puis, prenant une brève inspiration, il attaqua. Son arme décrivit un arc de cercle en direction de ma tête.

Mais je me tenais prêt. Je bloquai le coup avec la Lame-Étoile. S'enfonçant dans le bois comme dans une motte de beurre, elle trancha le bâton en deux. Je marquai une pause, sans chercher à prendre l'avantage. Mon adversaire s'était servi de la base de son bâton, il n'avait donc pas l'intention de me tuer.

Il jeta d'un air dégoûté le tronçon qui lui restait dans la main et me foudroya du regard.

– À genoux sur vos mains ! répétai-je avec colère.

– Allons, Tom Ward ! La plaisanterie a assez duré ! Ne me pousse pas à bout, tu pourrais le regretter.

L'homme qui prétendait être Bill Arkwright s'agenouilla lentement, sans me quitter du regard.

– Les mains sous les genoux ! aboyai-je.

Je crus un instant qu'il allait refuser. Puis, avec un froncement de sourcils, il obéit.

– Il y a un problème, dis-je. À ma connaissance, voilà plusieurs années que vous êtes mort. Si vous avez survécu, pourquoi avoir attendu tout ce temps pour réapparaître ?

– Tu es le septième fils d'un septième fils, reprit-il calmement. As-tu ressenti ce froid annonçant la proximité d'un être de l'obscur ? Le ressens-tu à présent ?

Sur ma gauche, dans l'ombre des arbres, un corbeau lança son cri rauque. Tâchant de ne pas me laisser distraire, je concentrai mon

attention sur la silhouette agenouillée devant moi.

En réponse à sa question, je secouai négativement la tête.

– Donc, je ne viens pas de l'obscur, c'est aussi simple que ça.

Je rappelai mes souvenirs de Grèce : en fait, je n'avais jamais vu son cadavre.

– Plus rien n'est simple, désormais, dis-je. Je me suis trouvé plus d'une fois à proximité de l'obscur sans ressentir le moindre avertissement. Ça ne fonctionne pas toujours, en particulier avec les mages kobalos. Vous pourriez être l'un d'eux. J'ai cru rencontrer un jour un humain, il s'est révélé être l'un des Hauts Mages – le deuxième du Triumvirat qui règne sur ce peuple de brutes.

– Nous voilà donc face à un dilemme, maître Ward. Il va falloir le résoudre !

– Commençons par quelques explications. Comment avez-vous survécu à l'attaque des élémentaux du feu ? Et, en supposant que vous y ayez réussi, pourquoi vous a-t-il fallu tant de temps pour revenir ici ? Ces dernières années, l'aide d'un autre Épouvanteur n'aurait pas été superflue. Où étiez-vous donc, quand on aurait eu tant besoin de vous ?

– J'ai été grièvement blessé en combattant ces démons pour vous permettre de vous échapper, déclara l'homme avec colère. J'ai perdu la vue quelque temps. Mais mon corps était moins atteint que mon esprit. J'ai erré à travers la Grèce de longs mois, sans me soucier de savoir si j'allais vivre ou mourir. J'ai mendié comme un chien, j'ai recommencé à boire. Tu te souviens que c'était mon point faible, autrefois ?

J'acquiesçai. Bill Arkwright avait longtemps forcé sur le vin avant de réussir à dominer cette addiction. Qu'il ait replongé était tout à fait plausible. Ça arrive à bien des alcooliques.

– Redevenir moi-même m'a demandé de longs efforts. Mais j'ai réussi, et j'ai embarqué pour regagner le Comté. J'entendais des rumeurs de guerre – une menace venue du nord – sans obtenir de plus grandes précisions. Après avoir accosté, j'ai appris que John Gregory était mort et que son apprenti, Tom Ward, était le nouvel Épouvanteur de Chipenden. Je suis donc venu lui offrir mes services. Mieux vaut tard que jamais, non ?

– Si vous êtes *vraiment* Bill Arkwright, vous êtes le bienvenu. Je dois cependant m'assurer de votre identité. Vous n'imaginez pas les choses que j'ai vues, les expériences par lesquelles je suis passé, les tromperies auxquelles j'ai été confronté.

On m'avait dupé trop souvent. J'étais peut-être en présence de Balkai, le plus puissant des mages kobalos, ayant pris forme humaine. Sa magie ne pouvait rien contre moi tant que je tenais la Lame-Étoile, je devais toutefois rester vigilant. Comment être sûr qu'il s'agissait bien de Bill Arkwright ?

Au moment où je m'avançais pour tirer la cloche, je perçus un battement d'ailes : le corbeau s'envolait. J'espérais que Jenny entendrait mon appel. Sachant que j'étais au carrefour des saules, elle viendrait voir ce qui se passait. Son don d'empathie m'aiderait peut-être à faire la vérité.

– Qui appelles-tu, Tom Ward ? me demanda Arkwright en regardant la corde se balancer.

– Jenny, mon apprentie.

– Ai-je bien entendu ? Ton apprentie se prénomme Jenny ? Tu formes une *fille* ?

3

Petit chat

THOMAS WARD

Je le toisai en silence jusqu'à ce que les pas de Jenny retentissent sous les arbres.

Elle avançait vivement vers nous, de son allure juvénile. Quand elle remarqua mon prisonnier, les mains sous les genoux, elle ralentit et s'arrêta, fixant les deux morceaux de bâton qui gisaient sur le sol.

– C'est un épouvanteur ? me demanda-t-elle.

– Peut-être. Il ressemble à un certain Bill Arkwright, qui m'a entraîné pendant six mois. Je crains malgré tout qu'il ne soit quelqu'un d'autre. Un mage kobalos, par exemple.

Le silence retomba, tandis que Jenny observait l'homme agenouillé.

– Il ressemble à Arkwright, il a la voix d'Arkwright, repris-je. Or, à ma connaissance, Arkwright est mort. Et voilà qu'il surgit de nulle part, après plusieurs années. Il m'a servi un récit plausible pour expliquer son absence. Mais nous ne pouvons courir aucun risque. Qu'en penses-tu ? Utilise ton don d'empathie et dis-moi ce qu'il a dans le crâne !

– Empathie ! railla l'homme. Elle aurait donc des dons, comme nous ? Tu vas sans doute prétendre qu'elle est la septième fille d'une septième fille !

– C'est ce que je suis, déclara Jenny en s'approchant de lui.

Il remua, et je pointai mon épée vers sa gorge :

– Restez tranquille ! Je considérerai le plus petit mouvement comme une menace.

– Ça ne va peut-être pas marcher, marmonna Jenny, mal à l'aise.

Elle se concentra pendant plusieurs secondes, les yeux fermés. Quand elle les rouvrit, elle désigna du doigt l'homme agenouillé :

– Il a un sacré caractère ! Il est furieux que tu puisses douter de lui. Il est porté sur la boisson. Il repousse cette tentation sans en être complètement délivré. Il est rempli de sentiments contradictoires et cache une profonde douleur. Il est dangereux, capable de violence. Et il déteste les sorcières autant qu'il aime les chiens.

Elle se tourna vers moi pour m'interroger du regard.

– C'est une bonne description du Bill Arkwright que j'ai connu, admis-je. Mais est-ce vraiment lui ? Est-il humain ou Kobalos ?

– Il m'est difficile de ressentir de l'empathie envers les mages ou les sorcières. Pour moi, il est humain.

– Un mage habile ne pourrait-il camoufler son esprit derrière les pensées de quelqu'un d'autre ? repris-je, réfléchissant à voix haute.

– Il y a sûrement des éléments qu'un usurpateur ne connaîtrait pas, intervint Arkwright. Nous avons beaucoup de souvenirs communs, Tom Ward, sans compter les mois que j'ai passés à t'entraîner. Pose-moi une question à laquelle je serai seul à pouvoir répondre.

La première me vint tout de suite à l'esprit :

– Comment m'avez-vous appris à nager ?

– Je t'ai jeté dans le canal. C'était froid, hein ? En tout cas, ça a marché.

Je hochai lentement la tête. Puis je me rappelai un détail dont personne ne pouvait se rappeler sinon le vrai Bill Arkwright. Il serait blessé, tant pis ! Il me fallait être sûr.

– Il y avait, dans le moulin où vous viviez, une chose très étrange, que la plupart des épouvanteurs n'auraient pas tolérée.

J'observai attentivement sa réaction.

Une ombre de douleur passa dans son regard et il poussa un profond soupir :

– J'y gardais des fantômes. Les épouvanteurs se débarrassent habituellement de telles entités – c'est leur métier. Je ne l'ai pas fait. Tu n'aimais pas ça, Tom Ward. Mais, comme tu l'as finalement découvert, ces fantômes étaient ceux de mes parents, Abe et Amelia.

Je conservais leurs cercueils dans leur chambre, à l'étage. Mon père s'était tué en tombant du toit. Ma mère, incapable de vivre sans lui, s'était jetée sous la roue du moulin. Comme il s'agissait d'un suicide, elle ne pouvait rejoindre la lumière. Aussi, le fantôme de mon père a choisi de rester à ses côtés pour qu'elle ne soit pas seule. J'ai tout tenté pour les envoyer ensemble vers la lumière ; j'ai échoué, tout comme ton maître, John Gregory. Et c'est toi, Tom Ward, qui as réussi. À tes risques et périls, tu as passé un marché avec le Malin, et il a libéré ma mère. Mes parents ont pu alors rejoindre ensemble la lumière. Je t'en serai éternellement reconnaissant.

Oui, seul Bill Arkwright pouvait savoir ça. C'était bien lui.

Échangeant un regard avec Jenny, je hochai la tête.

Puis je me tournai vers Arkwright :

– Nous avons pu détruire le Malin. Mais nous affrontons à présent un ennemi encore pire, et je serai heureux de vous avoir à mes côtés. Pardonnez-moi d'avoir douté de vous.

Je remis la Lame-Étoile au fourreau pour lui tendre la main. Bill Arkwright la saisit, et je le l'aidai à se relever.

Si le gobelin préparait le petit déjeuner, les autres repas étaient à notre charge, et ni Jenny ni moi n'étions bons cuisiniers. Bill Arkwright l'était – j'avais l'eau à la bouche rien qu'au souvenir des poissons qu'il nous préparait, au moulin. Ce soir-là, il nous servit un délicieux poulet en cocotte.

Je me sentais encore mal à l'aise en face de lui. Néanmoins, tandis que nous dînions ensemble à la cuisine, je m'efforçai de lui résumer les derniers événements. Jenny gardait le silence, sans doute blessée par la réaction d'Arkwright à l'idée d'une fille apprentie.

– Qu'est-il arrivé à mes trois chiens ? demanda-t-il soudain.

– Sang et Os sont toujours en vie. Ils assistent un épouvanteur du nom de Judd Brinscall, qui habite le moulin et travaille sur votre ancien territoire. Leur mère, Griffé, n'est plus là. Elle a été tuée dans la bataille où John Gregory a trouvé la mort.

Je fus surpris qu'il ne fasse aucun commentaire.

Il se contenta de hocher la tête avant d'ajouter :

– Ce sont mes chiens. Je veux les récupérer. Et j'aimerais jeter un œil au moulin.

Bill Arkwright s'était spécialisé dans la traque des sorcières d'eau

qui hantaient les marécages, et ses chiens l'assistaient dans cette tâche.

– Désirez-vous retourner dans cette région ? m'enquis-je.

– Pourquoi pas ? J'ai travaillé là-bas pendant des années. Je suis expert en créatures de l'obscur vivant dans les zones humides. John Gregory lui-même avait recours à moi quand il s'agissait de sorcières d'eau.

– Judd est un brave type. Il a repris votre tâche, désormais. Vous aviez laissé le moulin à John Gregory. À sa mort, il m'a légué cette maison, ainsi que celle d'Anglezarke, aussi longtemps que je pratiquerai le métier d'épouvanteur. Et il a donné le moulin à Judd, qui pense maintenant en être propriétaire.

– Sauf que je ne suis pas mort. Ce legs n'a donc plus de valeur. Judd ne pourrait-il pas prendre à la place la maison d'hiver, sur la lande d'Anglezarke ? déclara Arkwright en enfournant une grosse bouchée de poulet.

Je haussai les épaules :

– Peut-être. Ce ne serait pas du luxe d'avoir trois épouvanteurs répartis sur ce vaste territoire.

– Veux-tu m'accompagner au moulin ? Ça faciliterait sans doute l'entrevue. Ce Brinscall ne m'a jamais rencontré. Je n'ai guère envie qu'on m'oblige une fois de plus à m'agenouiller sur mes mains.

J'acquiesçai :

– Si vous voulez, on se met en route dès demain.

Arkwright secoua la tête :

– J'ai voyagé pendant des semaines. Alors, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais me reposer quelques jours. De plus, j'ai besoin de certaines choses. Pourrais-tu me prêter un bâton en attendant que je m'en procure un nouveau ?

– Bien sûr. J'en ai toujours en réserve. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Jusque-là, Arkwright avait ignoré Jenny. Il fixa le regard sur elle pour la première fois :

– Je me propose de voir de quel bois est faite cette demoiselle. Une fille suivant la formation d'épouvanteur, voilà qui me paraît fort étrange. Ça n'aurait pas plu à John Gregory, tu t'en doutes. Mais puisque tu l'as engagée, elle devrait pouvoir survivre...

– Je ne m'appelle pas « elle », répliqua Jenny avec colère. « Elle », c'est la chatte de ma mère.

– Eh bien, je t'offre ta revanche, petit chat – du moins si tu es assez adroite. Demain, je te donnerai un avant-goût de ce que j'ai enseigné à ton maître. Je t'apprendrai à te battre au bâton. Prépare-toi à quelques ecchymoses !

Bill Arkwright tint parole. Le lendemain, en fin de matinée, je les observai dans le jardin, face à face, les bâtons en position de défense, les lames rétractées.

Jenny me parut pâle. Sans doute avait-elle peur.

– Voyons ce que tu sais faire, petite, dit Bill Arkwright d'un air aimable. Tu attaques, je me défends. Elle s'avança et projeta son bâton en visant la tête.

Il bloqua le coup aisément. Elle essaya de nouveau, sans succès. Alors, elle recula et soupira, comme prête à abandonner. Mais je savais mon apprentie plus tenace que ça.

Le combat au bâton était un aspect de son entraînement que j'avais négligé. Il en avait été de même avec mon propre maître. Il m'avait enseigné les bases, puis m'avait remis entre les mains d'Arkwright pour que j'apprenne les finesses de cet art et me durcisse le cuir.

Jenny courut soudain sur lui, les joues rouges, agitant furieusement son bâton, assénant coup sur coup. Aucun d'eux n'atteignit sa cible en dépit de sa vitesse et de son énergie. Arkwright parait chaque attaque avec facilité. Puis, presque avec indifférence, il frappa pour la première fois, la touchant au bras gauche juste au-dessus du coude. Elle poussa un cri et lâcha son bâton.

Bill Arkwright secoua la tête :

– Te voilà sans défense. Tu ne dois jamais laisser tomber ton bâton, petit chat. Il n'y avait pas de raison : je t'ai frappée au bras gauche. Il est probablement engourdi – j'ai sans doute atteint un nerf, c'était mon intention – et tes doigts n'avaient plus de force. Mais ta main droite ? Je n'ai pas touché ton bras droit, que je sache ! Tu n'avais donc aucune raison de lâcher ton arme. Il ne faut jamais la lâcher ! Elle peut être la seule chose qui te sépare de la mort. Même avec une seule main, elle peut être maniée avec une efficacité redoutable. Ramasse-la et recommence !

Il travailla avec Jenny pendant plus d'une heure, corrigeant ses mouvements, et lui expliqua comment feinter et tromper l'adversaire

avant de lui porter un coup par surprise. Cependant, il ne la frappa jamais à la tête ; il se montra moins dur avec elle qu'avec moi au temps où il m'entraînait. Elle s'en tira sans autre dommage qu'un bras douloureux.

– On fera peut-être quelque chose de toi, jeune Jenny, lui dit-il avec un large sourire. Je te donnerai une autre leçon demain. Maintenant, Tom Ward, me permets-tu de me couper une branche de sorbier pour remplacer mon bâton ? Celui que tu m'as prêté n'est pas mal, mais je préfère quelque chose de plus massif.

– Je suis désolé d'avoir brisé l'autre, dis-je. Il y a plusieurs sorbiers dans le jardin ouest. Prenez ce qu'il vous faut.

Jenny et moi le regardâmes choisir une branche et l'écorcer. Il retira ensuite la lame de son ancien bâton pour la fixer sur le nouveau.

– Je plains les sorcières d'eau qui se trouveront face à ça, commenta-t-il

Arkwright s'était toujours montré sans pitié avec ces créatures. Au contraire de mon maître, qui les enfermait pour toujours dans une fosse, il ne les condamnait qu'à un an ou deux de captivité. Après quoi, il les tirait hors du puits et les tuait. Puis, pour être sûr qu'elles ne reviendraient pas de la mort, il leur arrachait le cœur, qu'il donnait en pâture à ses chiens.

– Où est la tombe de John Gregory ? me demanda-t-il soudain. Dans le cimetière du village ou près de la pierre des Ward ?

Le clergé interdisait qu'on enterre les épouvanteurs en terre consacrée. Même si leurs corps étaient parfois bénis, ils reposaient ensuite hors du périmètre du cimetière. J'avais fait ce que mon maître aurait désiré.

– On l'a ramené à la maison. Il est enterré dans le jardin ouest. Vous voulez voir ?

Arkwright hocha la tête, et nous nous dirigeâmes tous les trois vers la tombe.

– Tu l'as mis près du banc ! s'exclama-t-il.

– C'était son endroit favori.

C'était là qu'il me donnait ses leçons, comme à tous ses apprentis. On avait une belle vue sur le sommet des collines, au-dessus des arbres. Il marchait de long en large, m'enseignant tout ce qui concerne le métier d'épouvanteur, tandis que je prenais des notes, assis sur le banc.

Bill Arkwright déchiffra l'inscription :

CI-GÎT

JOHN GREGORY DE CHIPENDEN
LE PLUS GRAND ÉPOUVANTEUR
DU COMTÉ

– C'est toi qui as rédigé l'épithaphe, Tom Ward ? demanda-t-il.

J'acquiesçai et captai un coup d'œil de Jenny. Elle paraissait triste. Sans avoir jamais rencontré John Gregory, elle ressentait certainement mes émotions.

– Tu as choisi les bons mots, approuva Arkwright. On n'a jamais rien écrit de plus vrai.

4

Un abri sûr

GRIMALKIN

J'avais toujours aimé me battre. J'y mettais toute ma passion et toute mon énergie. En affrontant les démons chykes, devant l'imposante basilique, je perdais la notion du temps. Comme plongée dans un éternel présent, je m'absorbais tout entière dans la jubilation de la bataille.

À ma grande déception, elle s'acheva sur un unique appel de la grosse cloche.

Les prédateurs s'envolèrent aussitôt, et leurs battements d'ailes s'évanouirent à mesure qu'ils filaient loin de la basilique, laissant le ciel vide au-dessus de nous. Une bonne dizaine de chykes gisaient sur les pavés sanglants, morts ou agonisants.

– Je connais un endroit où nous pourrions nous réfugier quelque temps et parler, dit Thorne. C'est un abri sûr.

Je la fixai d'un œil dur.

– Alice m'a raconté que, lors de son séjour ici, tu l'as conduite dans un « abri sûr ». Est-ce le même ? Celui où tu l'as trahie ?

Alice s'était aventurée dans l'obscur pour en rapporter Douleureuse, une arme capable de détruire le Malin. Elle y avait rencontré Thorne, qui lui avait promis son aide. Or, c'était un mensonge. Plus tard, elle avait sauvé la vie d'Alice, rachetant ainsi sa mauvaise action. Je tenais néanmoins à marquer mon mécontentement, même si j'étais certaine de pouvoir de nouveau me fier à elle.

Thorne baissa la tête, incapable de soutenir mon regard.

– Oui, reconnu-elle, c’est le même. J’ai honte de ma conduite. J’espère qu’Alice vous a raconté toute l’histoire...

– Oui. Je sais qu’après l’avoir trahie, tu t’es montrée loyale et digne de confiance. Mène-moi à cette maison. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

www.french-bookys.com votre référence de téléchargement gratuit

Nous fûmes bientôt assises face à face, les jambes croisées, au bord d’une énorme fosse emplie d’eau bourbeuse, dans la cave humide et obscure qu’Alice m’avait décrite.

La flamme d’une unique torche vacillait sur le mur. Thorne lui tournait le dos, si bien que son visage restait dans l’ombre.

– M’avez-vous pardonné ce que j’ai fait ici ? me demanda-t-elle.

– Alice t’a pardonné, c’est ce qui compte. Mais elle ne m’a jamais expliqué les raisons de ta trahison.

– J’étais seule et j’avais peur. L’obscur est un endroit terrifiant, j’avais presque tout tenté pour m’en échapper. Pourtant, bien plus que l’angoisse et la misère, c’est mon ambition qui me motivait, un rêve que je nourrissais. J’avais désiré devenir la plus grande tueuse du clan Malkin, celle qui vous surpasserait, Grimalkin. La mort avait anéanti tous mes espoirs. On m’offrait une chance de revenir sur terre, une chance de réaliser mon projet. Voilà pourquoi j’ai trahi Alice, et j’en suis profondément désolée.

– Oublie ça, petite. Alice m’a appris ce que tu as fait ensuite, de quelle façon tu l’as secourue, comment tu as affronté le démon Belzébut et lui as pris les os des pouces. Mais revenir sur terre ? Quelle idée ahurissante ! Tu crois ça possible ou c’est un mensonge qu’on t’a fait ? Une sorcière morte peut-elle *réellement* quitter l’obscur et revivre ?

Thorne haussa les épaules :

– C’est ce que Morwène m’avait promis.

Morwène avait été la plus puissante des sorcières d’eau. Avec l’aide de Tom Ward, je l’avais vaincue et j’avais envoyé son âme dans l’obscur.

– Alice dit que Morwène a été tuée ici, dis-je.

– Oui, elle a été abattue pour la deuxième fois dans l’obscur. Un skelt l’a transpercée de son tube osseux, qui lui a traversé le cou pour

ressortir par la bouche. Puis la créature l'a vidée de son sang. Maintenant, elle a cessé d'exister. Voilà le danger qui nous guette tous, ici.

– Morwène t'a-t-elle expliqué de quelle façon ton retour à la vie s'accomplirait ? Possédait-elle un tel pouvoir ?

Thorne secoua la tête :

– Même Morwène, malgré toute sa puissance, n'aurait pu y parvenir. Seuls les Anciens Dieux en sont capables. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit. D'après elle, il faut que deux Anciens Dieux, agissant de concert, le décident.

– Lesquels d'entre eux aurait-elle invoqués ?

– Elle ne me l'a pas dit. Je suppose que le Malin était l'un d'eux. J'ai été stupide de l'écouter. Même si la chose avait été possible, elle n'aurait pas tenu sa promesse, conclut Thorne en secouant de nouveau la tête.

– Mais si c'était vraiment possible ? Si on pouvait revenir sur terre ?

– J'aimerais tant ! J'ai le sentiment qu'on m'a volé ma vie.

– Alors, on pourrait peut-être y revenir toutes les deux ? Si on réussissait, combattrais-tu nos ennemis à mes côtés ?

– Bien sûr ! Mais comment vous y prendriez-vous ?

– Un dieu nous aiderait, je pense. C'est Pan.

Pan était l'ennemi de Talkus, le dieu des Kobalos, et de son allié Golgoth. Il serait peut-être de notre côté. Toutefois, il me fallait d'abord le trouver.

– Sais-tu dans quelle région de l'obscur se tient son domaine ? demandai-je à Thorne.

– Les domaines ne restent jamais longtemps au même endroit. Avec un peu de chance, je pourrais tout de même le localiser. Il faudra d'abord repérer la sortie du domaine où nous sommes. Il n'y en a qu'une, et elle change souvent de place. Actuellement, le portail est quelque part à l'intérieur de la basilique. Une faible lueur rougeâtre en irradie, facile à discerner dans le noir. Puis il y a l'odeur : ça sent les œufs pourris. Non, le trouver ne devrait pas être très difficile. Seulement, j'ai des ennemis dans le coin – Lizzie l'Osseuse pour commencer ; et bien sûr Belzébuth, qui voudra prendre sa revanche.

– À quoi devons-nous nous attendre exactement ? m'enquis-je. Qui d'autre était présent quand tu lui as pris ses pouces ?

– Tusk, le semi-homme, était là. Je lui ai transpercé le front avec mes ciseaux, il n'existe plus. Et la vieille mère Malkin qui accompagnait Lizzie ne représente guère une menace. Ah ! J'ai oublié de vous dire une chose : la magie ne fonctionne pas entre les murs de la basilique. Sinon Belzébut m'aurait balayée avant que j'aie pu m'approcher. Lui, il possède des pouvoirs qui transcendent la magie, et il les utilise pour contrôler le portail. Malgré la perte de ses pouces, il en est encore capable. Belzébut et Lizzie représentent les principaux obstacles.

– Tu n'auras qu'à me les laisser, petite, dis-je. S'ils se mettent en travers de notre route, ils le regretteront. Tout ce que je te demande, c'est de me mener au portail qui nous permettra de sortir d'ici. D'abord, il me faut encore quelques informations sur l'obscur. Quand nous sommes entrées dans la ville par cette rue pavée, j'ai remarqué que certains morts portaient encore les blessures qui avaient causé leur trépas. Ils les avaient manifestement emportées dans l'obscur. Alors, pourquoi ne suis-je pas réduite à ce qu'il restait de moi après l'attaque de Golgoth : des fragments d'os et de chair sanglants ? Et toi, Thorne ? Comment se fait-il que tu aies encore tes pouces ?

– Quand je suis arrivée ici, je ne les avais plus. J'avais beaucoup de mal à tenir mes armes, croyez-moi ! J'utilisais parfois mes orteils ! Après avoir pris les pouces de Belzébut, j'ai retrouvé les miens. Je ne sais pas pourquoi. Et j'ignore comment vous êtes arrivée dans l'obscur en un seul morceau. Pan saurait peut-être vous l'expliquer.

Je souris :

– Raison de plus pour le débusquer ! Dis-m'en davantage sur les lois d'ici : est-ce tuer ou être tué ? Et les prédateurs, comment choisissent-ils leurs proies ?

– Il y a des âmes faibles qui se désignent d'elles-mêmes pour ce rôle. Elles tombent facilement sous la griffe des plus forts... Avez-vous soif, Grimalkin ? me demanda soudain Thorne.

– Oui, constatai-je. J'ai la bouche sèche.

– L'eau d'ici ne vous désaltérerait pas. Au contraire, elle vous ferait vomir. La seule source de nourriture, dans l'obscur, c'est le sang. Les sorcières du sang y sont à l'aise, même si sur terre elles n'en boivent que très peu au cours de leurs rituels. Dans l'obscur, il leur en faut de grandes quantités. Sur terre, nous, les sorcières des ossements, mangeons comme les humains et préférons la viande cuite. Ici, nous devons nous abreuver de sang. J'ai d'abord trouvé ça très désagréable.

Cette idée me fit grimacer :

– Il n’y a pas d’alternative ?

Thorne secoua la tête :

– Si vous ne buvez pas de sang, vous vous affaiblirez et mourrez pour la deuxième fois. C’est aussi simple que ça. Le sang sert également de monnaie. On en trouve dans les boutiques spécialisées et les hôtelleries, mais à quel prix... Les âmes faibles sont employées à la recherche de victimes. Les fortes n’ont pas besoin de recourir à ces procédés. Elles se servent directement. Buvez le sang d’une sorcière puissante, et vous ingérererez sa force.

– Alors, Lizzie ferait mieux de ne pas croiser ma route, rétorquai-je. Si je dois boire du sang, autant que ce soit le sien !

Ce que les humains nomment l'Enfer

GRIMALKIN

Restant dans l'ombre autant que possible pour échapper au regard rouge de la lune, Thorne et moi retournâmes à la basilique par les ruelles étroites. Le moment le plus dangereux fut la traversée de la place pavée, où nous étions à découvert, pour atteindre l'abri des hauts murs. Mais la cloche demeura silencieuse, et le ciel était vide de chykes. J'aurais aimé en tuer encore quelques-uns, même s'il nous fallait conserver des forces en prévision de ce qui nous attendait.

Nous gravâmes le raide escalier de pierre menant à une porte, la seule qui, d'après Thorne, ne serait ni gardée ni verrouillée. Elle s'ouvrit en effet d'une simple poussée. Au-delà, ce n'était qu'obscurité.

– Je connais déjà les lieux, dit Thorne, je passe devant. Un escalier en colimaçon va nous conduire en bas.

Je la suivis donc, dans le noir complet.

Les marches étaient raides, l'espace, étroit ; mes épaules frottaient de chaque côté contre une paroi de pierre humide. Nous aboutîmes sur une corniche surplombant ce qui aurait ressemblé à une caverne naturelle sans les statues et les bas-reliefs qui l'ornaient, éclairés par des torches. Le sol était très loin au-dessous de nous ; il me sembla qu'il était beaucoup plus bas que la place, devant la basilique.

Thorne chuchota en pointant le doigt :

– Vous voyez ces autels ?

En plissant les yeux, j'en distinguai plusieurs, certains carrés, d'autres ronds ou ovales.

– À quels dieux sont-ils élevés ?

J'avais parlé bas, l'écho de ma voix se répercuta néanmoins entre les murs de cet espace gigantesque.

– La plupart des divinités de l'obscur sont représentées ici. Une statue – celle du Malin – a été enlevée, puisqu'il a cessé d'exister. Il possédait son propre domaine, tout proche de celui-ci. C'est là qu'on entrera si on réussit à franchir le portail. On n'a plus rien à craindre de lui, maintenant, mais il se peut que d'autres entités se soient installées à sa place. La dernière fois que j'y suis allée, j'ai rencontré des skelts.

– On ne voit personne, pourquoi ? Où sont les fidèles ?

– Chaque divinité a une heure de culte attitrée. Mais des adorateurs surveillent peut-être les autels.

– Ils pourraient nous guetter ?

– C'est possible. Quand je suis venue ici avec Alice, nous sommes tombées dans une embuscade. La magie de Morwène était assez puissante pour détecter notre présence à distance. Elle est morte, à présent. Je ne pense pas que d'autres auront connaissance de notre intrusion.

Ces paroles ne me rassuraient guère. Je n'aimais pas cet espace vide, au-dessous de nous. Quelque chose n'allait pas. Je flairais un danger...

Nous descendîmes prudemment une longue volée de marches et prîmes pied sur le sol. Un coup d'œil vers l'autel le plus proche me révéla une effigie d'Hécate, également appelée la Reine des Sorcières – bien que personne, parmi les clans de Pendle, ne l'ait jamais reconnue comme telle. Le sourire impérial avec lequel elle était représentée n'atténuait pas la cruauté de son regard. Un bouquet de lys noirs emplissait le chaudron déposé au pied du socle. Ce chaudron contenait, disait-on, la source de son pouvoir.

Derrière elle s'élevait un autre autel, dédié à Xanatu, divinité à corps d'homme et tête de serpent, qui règne sur les reptiles et les poissons. Une quinzaine d'autres honoraient chacun un dieu de l'obscur. Plus loin, au beau milieu de la salle, le plus grand de tous était vide : on en avait retiré la statue du Malin.

Je m'étonnai de nouveau de l'absence de fidèles. Quelques-uns auraient dû être là, à prier leur dieu.

La salle était presque circulaire, avec des portes disposées à

intervalles réguliers, plus que je ne pouvais en compter, et qui s'ouvraient sur l'obscurité, sauf deux.

Je conduisis Thorne vers la première. À notre approche, nous entendîmes un battement sourd. Tirant l'une de mes longues épées, je plongeai mon regard par l'ouverture.

Là, dans une petite salle, Belzébut était assis sur une estrade, le dos au mur. Une seule chandelle vacillante dispensait une lumière jaunâtre, qui me suffit pour comprendre l'origine de ce son : le démon se frappait rythmiquement le crâne contre le mur.

Un rictus de douleur lui tordait le visage. Mais ce n'était pas à cause des chocs. Belzébut tenait les mains levées, et, là où auraient dû être ses pouces, le sang ruisselait de ses blessures. Obnubilé par sa souffrance, il ne représentait plus aucune menace. Je jetai un coup d'œil aux deux gros os que Thorne portait en pendentif. En mutilant le dieu, elle l'avait réduit à cet état pitoyable.

Je lui souris :

– Beau travail, petite !

Cependant, il y avait quelqu'un d'autre, dans la pièce. Une silhouette féminine, bien que semblant à peine humaine. Peut-être trois fois plus petite qu'un adulte ordinaire, vêtue d'une robe noire trempée, elle avait un visage étrangement difforme, comme s'il avait été fondu avant d'être remodelé. Son cou, d'une longueur anormale, oscillait sans cesse de gauche à droite, et sa langue, qui lui sortait de la bouche, attrapait à chaque fois une goutte de sang tombée des deux blessures de Belzébut.

– C'est la vieille Mère Malkin ! s'exclama Thorne.

Je connaissais l'histoire de Mère Malkin. Elle avait été jadis la plus puissante de son clan. Elle terrorisait le Comté, qu'elle parcourait de long en large, ne revenant que rarement à Pendle. Tom Ward l'avait affrontée, dans les premiers jours de son apprentissage. Avec son bâton, il l'avait jetée dans la rivière, où elle s'était noyée. Or, elle était si forte qu'elle était revenue sous une forme rare de non-mort, malléable, capable de diminuer de taille au point de prendre possession du corps de sa victime en pénétrant par son oreille.

Il existe deux façons de s'assurer qu'une sorcière ne reviendra pas de la mort : la brûler ou lui manger le cœur. Tom n'avait fait ni l'un ni l'autre. Mais, en tentant de s'échapper, Mère Malkin avait trouvé refuge dans la porcherie. Et une grosse truie affamée l'avait dévorée. Elle avait donc été projetée dans l'obscur, où elle se trouvait piégée pour l'éternité.

Ni elle ni Belzébuth ne semblaient remarquer notre présence. Aussi, posant la main sur l'épaule de Thorne, je l'entraînai hors de la pièce.

– La dernière fois, le portail était là, me dit-elle. Il n'y est plus, à présent. En tout cas, je ne l'ai pas senti.

Désignant Belzébuth du menton, elle ajouta :

– Ce démon la contrôlait. Maintenant, il ne se contrôle même plus lui-même !

– Essayons la salle suivante, proposai-je.

– On ne devrait pas mettre fin à leurs souffrances ? me demanda Thorne.

Je secouai la tête :

– Laisse-les souffrir. Ils ont ce qu'ils méritent. Pour eux, l'obscur est vraiment devenu ce que les humains nomment l'Enfer.

J'approchai de la deuxième porte, chichement éclairée. Celle-ci pouvait représenter une véritable menace. Par l'ouverture, je découvris une seule personne dans la salle, une sorcière que j'avais bien connue.

C'était Lizzie l'Osseuse, la mère d'Alice, assise en tailleur à même le sol, le regard vide.

Elle leva les yeux à notre entrée, et son expression s'anima. Je m'attendais à lire la peur sur son visage. Au lieu de quoi je découvris l'espoir.

Lizzie et moi n'avions jamais eu de bonnes relations, mais, comme nous appartenions au même clan, elle s'attendait peut-être à un soutien de notre part. Thorne m'avait dit que, dans l'obscur, les prédateurs combinent parfois leurs forces. Et les derniers compagnons de Lizzie, Belzébuth et la vieille Mère Malkin, ne lui étaient plus d'aucune aide.

Elle m'accueillit avec un sourire faux :

– Quel plaisir de te voir, Grimalkin !

Elle ressemblait un peu à Alice. Sans doute avait-elle été jolie, jadis, mais ses années vécues en pernicieuse lui avaient donné un air sournois.

– Et moi ? la défia Thorne. Tu es heureuse de me voir ? À notre dernière rencontre, tu nous as attaquées, Alice et moi. Tu nous aurais bien massacrées toutes les deux, hein, mère indigne ? Pas de chance ! Les choses n'ont pas tourné comme tu l'aurais voulu. J'ai pris les

pouces de Belzébuth, je les porte au cou, maintenant. Et j'ai tué Tusk, le semi-homme. Tes deux derniers alliés ne sont plus en mesure de te venir en aide. Tu as bien mérité ta chute. Alors, n'essaie pas de gagner notre amitié !

Malgré l'effort que Lizzie fit pour sourire, la malignité irradiait plus que jamais de son visage. Je m'apprêtais à contrer une attaque. Je savais que la magie ne fonctionnait pas dans la basilique, mais Lizzie avait toujours été forte et rapide, capable d'arracher les yeux de ses ennemis ou de leur trancher la gorge avec ses ongles.

– Ensemble, nous serions plus fortes, susurra-t-elle. Nous sommes du même clan, toutes les trois, et cet endroit regorge de dangers. Ne pouvez-vous me pardonner le passé ? Ce qui est fait est fait. L'avenir est devant nous. Autant nous apporter une aide mutuelle. Je ne crus pas un mot sorti de sa bouche tordue.

Thorne voulut se jeter sur elle, les yeux flamboyants, ses lames à la main. Je la retins. Elle siffla de colère et se débattit. Je posai sur son épaule une main rassurante et, quand elle fut calmée, je m'informai auprès de Lizzie :

– Où sont donc les fidèles ? Pourquoi les autels semblent-ils abandonnés ?

– Tout le monde a peur, et avec raison, répondit-elle.

S'étant levée, elle avait reculé en observant Thorne d'un air méfiant.

– Les dieux ne répondent plus aux prières, parce qu'une grande bataille se prépare. Elle décidera de tout. Certains disent que Talkus sera vainqueur. Il fera dresser son autel sur la haute estrade qui appartenait au Malin. Mais les dieux changent sans cesse d'avis et d'alliances. Alors, les morts se tiennent à l'écart. Ça vaut mieux que de se retrouver du mauvais côté, pas vrai ?

– Toi, Lizzie, tu es restée. Pourquoi ? demandai-je.

– Je n'ai nulle part où aller. Il n'y a aucun lieu sûr, au-dehors. Morwène me protégeait, autrefois. Elle n'est plus ; elle a été tuée par un de ces maudits skelts qui servent Talkus.

– Nous cherchons le portail, Lizzie. Celui qui nous fera sortir d'ici. Sais-tu où il est ?

Une lueur matoise passa dans les yeux de la sorcière. Elle fit un pas vers nous :

– Je connais celui qui mène au domaine du Malin. Un endroit particulièrement dangereux, où des tas de créatures se combattent les unes les autres. Aucune personne douée de bon sens ne voudrait s'y

aventurer. Et après ? Si vous trouvez le portail, où irez-vous ?

Thorne répondit à ma place :

– Je sais où est le deuxième portail. Après, nous suivrons le sentier étroit entre les domaines.

Ma main reposait encore sur son épaule, et je sentais tout son corps vibrer du désir de liquider Lizzie. Or, je ne le voulais pas ; cette sorcière pouvait nous être utile.

– Si vous m’emmenez avec vous, je vous montrerai la sortie, offrit Lizzie, pleine d’espoir.

Thorne me jeta un regard abasourdi. Elle aurait sûrement aimé obtenir cette information d’une manière plus brutale. Il était cependant plus simple et plus rapide d’agir ainsi. Il fallait juste donner à Lizzie assez de corde pour se pendre. Il nous suffirait de rester vigilantes pour éviter toute tromperie de sa part et guetter le moment où elle trébucherait.

– Suivez-moi, mes sœurs, croassa-t-elle.

Et elle sortit de la chambre.

Thorne cracha sur elle, manquant de peu son talon gauche. Je lui adressai un clin d’œil et suivis Lizzie.

Le démon Tanaki

GRIMALKIN

Lizzie l'Osseuse nous mena jusqu'à une autre porte, dissimulée dans l'obscurité. Nous suivîmes un corridor pendant dix bonnes minutes, prenant à gauche à chaque embranchement.

– On y est presque, souffla Thorne en fronçant le nez. Je sens l'odeur du portail.

En effet, une faible lueur rougeâtre apparut bientôt. En approchant, je remarquai deux cercles qui tournoyaient à toute vitesse en passant du noir au bordeaux. Une horrible odeur d'œufs pourris me saisit aux narines.

C'était le portail. À travers les cercles, on apercevait un autre domaine, celui qui avait appartenu au Malin. Je distinguai l'intérieur d'un bâtiment : un sol pavé, des murs de pierre et ce qui me parut être un chaudron.

Lizzie nous invita d'un geste à la suivre. Quand elle s'engagea dans le passage, ses jambes se plièrent selon un angle bizarre. Malgré cette anomalie, elle franchit le portail sans difficulté.

– J'y vais d'abord, dis-je, au cas où Lizzie nous préparerait un mauvais tour.

Je passai à travers les cercles tourbillonnants et atterris rudement sur les dalles. Je me relevai d'un bond devant Lizzie, qui frictionnait ses genoux osseux en gémissant. Thorne surgit une seconde plus tard, et je commençai à étudier notre environnement.

Nous étions dans une vaste cuisine, encombrée de chaudrons, de casseroles et d'ustensiles. L'endroit semblait désert.

– Ce sont les cuisines d'un énorme château, m'expliqua Thorne. Une longue marche nous attend, mais je connais le chemin jusqu'au prochain portail, celui qui nous déposera sur le sentier entre les domaines.

Aussi, Thorne allant en tête, et moi en queue pour garder un œil sur Lizzie, nous nous mîmes en route. Après avoir descendu trois volées de marches jusqu'à une cour couverte, nous nous trouvâmes face à trois passages. Notre guide s'engagea sans hésiter dans celui du milieu.

Thorne n'avait pas exagéré la distance. Il nous fallut un moment avant d'arriver devant une large étendue d'eau grisâtre. Nous longeâmes la rive du lac par un sentier étroit, bordé d'un mur de pierre incurvé.

– Ici, tout est souterrain, dit Thorne en désignant la roche, au-dessus de nos têtes. On ne voit jamais le ciel, rien que cette masse énorme prête à nous écraser. Je déteste ça. Et le principal danger, ce sont les skelts. Je l'ai découvert quand je suis passée avec Alice. Ils doivent être encore là. C'était le domaine du Malin, mais les serviteurs de Talkus s'y sont certainement installés.

– Il y a des êtres pires que les skelts, ricana Lizzie. Espérons que nous n'en rencontrerons pas.

Je ne fis aucun commentaire. Thorne avait raison : les skelts aiment l'eau ; ils pouvaient fort bien se dissimuler sous la surface du lac.

À mesure que nous avançons, le plafond rocheux s'élevait. Sur notre gauche apparut une haute falaise, dans laquelle s'ouvrait la bouche sombre d'une grotte.

– Là-dedans se tient la salle du trône du Malin, nous apprit Thorne. C'est là que nous avons tué Raknid, le démon araignée. On n'est plus très loin. La dernière fois, nous avons cherché le portail pendant des heures ; je connais son emplacement, désormais.

J'observai l'endroit plus attentivement. Ce que j'avais pris pour une grotte était en réalité un passage creusé dans le mur extérieur d'un énorme bâtiment. Après y être entrées, nous tournâmes dans un couloir étroit. Thorne s'y enfonça d'un pas rapide. Elle semblait sûre d'elle. Moi, j'espérais seulement que le portail n'avait pas changé de place.

Mes craintes se révélèrent infondées, je l'aperçus bientôt : la même lueur bordeaux, les deux cercles tournoyants, accompagnés de la même puanteur. Nous franchîmes ce portail comme le premier, pour

émerger sur un sentier blanc flottant sur une mer de ténèbres. Au-dessus de nous, un ciel sans étoiles. En dessous, des abysses sans fond.

Je tendis le bras :

– Ça mène au domaine de Pan ?

Thorne haussa les épaules :

– On a atteint le sentier, c'est l'étape la plus importante. Maintenant, qu'on aille vers l'avant ou vers l'arrière, on arrivera fatalement là où on veut aller. Ça prendra du temps, et on devra peut-être traverser d'autres domaines. On n'est jamais sûr de rien, parce qu'ils se déplacent constamment. Avec un peu de chance, le domaine de Pan sera le premier où nous entrerons.

Nous suivîmes donc le sentier blanc droit devant nous, Thorne ouvrait la marche et je la fermais. Je me méfiais toujours de Lizzie. Étant donné les risques qu'elle courait, elle n'avait sûrement aucune envie de s'aventurer dans le domaine de Pan. Où pensait-elle aller ? Avait-elle en tête une autre destination ? Un endroit sûr où se réfugier ?

Le sentier s'enfonça très vite dans une sorte de tunnel avant de ressortir au-dessus des abysses, mais nous ne vîmes aucun domaine. Je m'en réjouis : chacun d'eux pouvait être la demeure d'un des Anciens Dieux ou de quelque puissant démon.

Un autre gigantesque bloc de rocher apparut devant nous. Le sentier blanc pénétrait dans une grotte ouverte à sa base. Le tonnerre roula au loin. Thorne s'arrêta et se retourna, de la peur plein les yeux.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

Le tonnerre gronda de nouveau, plus fort, plus proche.

– La dernière fois, ce son annonçait l'arrivée du démon Tanaki. Sans Alice qui l'a aveuglé grâce à sa magie, on ne lui aurait pas échappé : ses yeux ont brûlé et fondu.

J'avais entendu parler de ce démon. Il était le père de l'espèce de loup qui avait tenté de me massacrer deux ans plus tôt. Je fuyais alors, transportant la tête du Malin dans un sac pour la garder hors de portée de nos ennemis.

– Courez ! cria Thorne en s'élançant vers l'entrée de la grotte.

Elle n'avait pas fait deux pas que, avec un rugissement effroyable, Tanaki surgit, s'interposant entre nous et notre abri.

C'était un être colossal. Ses jambes enfourchaient le sentier, sa tête nous dominait d'une hauteur de cinquante pieds. Sa gueule allongée,

ses mâchoires aux dents de loup lui donnaient quelque ressemblance avec son fils. Mais son corps recouvert de fourrure avait quelque chose d'humain. Ses énormes mains se terminaient par des griffes meurtrières.

Il me restait cependant un espoir : même si ce démon possédait de grandes capacités de régénération, la magie d'Alice s'était montrée puissante : ses orbites étaient vides ; il était toujours aveugle.

Soudain, à ma consternation, Lizzie l'Osseuse partit vers lui en courant, criant d'une voix suraiguë :

– Elles sont là ! Juste derrière moi ! Tes ennemies sont là ! Grimalkin, la tueuse, a abattu ton fils. L'autre, Thorne, est la complice de la sorcière qui t'a aveuglé ! Je te les ai amenées, comme tu me l'as demandé. Elles sont là. Prends-les et donne-moi ma récompense.

C'était bien ça : Lizzie prévoyait depuis le début de nous trahir.

Nous n'eûmes pas besoin de nous donner le mot : Thorne et moi dépassâmes Lizzie et, sans nous occuper d'elle, nous glissâmes de chaque côté du démon, qui balayait le sentier de sa main monstrueuse. Elle effleura le sommet de nos têtes. J'avais tué le fils de Tanaki, le kretch. Thorne l'avait tué une seconde fois dans l'obscur, le précipitant dans le néant. Tanaki voulait sa vengeance, mais il était aveugle. Guidé par les informations fournies par Lizzie, il avança la main vers elle. Elle hurla quand le démon sans yeux se saisit d'elle. Je vis sa bouche s'ouvrir pour prévenir Tanaki de son erreur.

Elle n'eut pas le temps d'émettre un son. Sans doute avait-elle été écrasée et ses poumons, vidés de tout l'air qu'ils contenaient. En tout cas, il était trop tard. Lizzie ne parlerait plus jamais.

Le démon lui arracha la tête d'un coup de dents, l'avalala et jeta le reste du corps dans les abysses. Morte pour la deuxième fois, Lizzie tomba dans le néant. Dépassant les jambes écartées du démon repu, nous gagnâmes la sécurité de la grotte. En me retournant, je vis qu'il continuait de tâtonner le long du sentier, à la recherche d'une autre victime.

Nous traversâmes la grotte, dans l'espoir d'atteindre le domaine de Pan avant que Tanaki découvre qu'il avait été joué.

Le domaine de Pan

GRIMALKIN

Tandis que nous suivions le sentier blanc, nous vîmes apparaître au loin un point vert, pas plus gros qu'une étoile. Il grandit, grandit, jusqu'à devenir une immense oasis de verdure flottant devant nous au-dessus des ténèbres. C'était sûrement le domaine de Pan.

Un frisson me parcourut quand, quittant le sentier, nous nous engageâmes sous les arbres. Pan était notre allié dans le combat contre les Kobalos et leur dieu Talkus, mais nous entrions chez lui sans y être invitées. Il n'apprécierait peut-être pas notre intrusion.

Malgré le ciel noir et sans lune, une lumière verte émanait du sol, de l'herbe, des fougères et de toute la végétation. Vert, c'était la couleur de Pan, la couleur même de la vie.

J'espérais qu'il se présenterait sous sa forme bienveillante, celle d'un jeune garçon jouant de sa flûte, et qu'il accepterait de nous parler. Son autre aspect était si effroyable que nous pourrions sombrer dans la folie ou nous consumer dans les flammes de sa colère.

– Cette démarche va être dangereuse, déclara Thorne en écho à mes propres pensées. Pan peut nous faire payer très cher notre audace. Qu'a-t-il exigé d'Alice ? Était-ce aussi terrible que ce qu'elle craignait ? Elle avait très peur.

– C'était encore pire que ce qu'elle avait imaginé. Pan a exigé d'elle qu'elle joigne ses pouvoirs à ceux du mage Lukraste dans la lutte contre les Kobalos. Elle a obéi au dieu sans donner d'explication à

personne, ce qui l'a obligée à rompre avec Tom Ward. Elle ne lui a révélé la vraie raison de son comportement que bien trop tard. Lukraste est mort, maintenant, tué par les mages kobalos. Tom et elle se sont réconciliés. Mais que va-t-il nous demander, pour avoir pénétré dans son domaine sans autorisation ?

Mon inquiétude était réelle.

Thorne s'efforça de me rassurer :

– Il est notre allié, il appréciera notre proposition de lutter à ses côtés. Il est cependant notoire que les dieux peuvent se montrer aussi têtus qu'imprévisibles.

Je fronçai les sourcils. Notre présomption nous mettait en grand danger.

Mes yeux s'accoutumant à la lumière verte, je commençai à mieux distinguer le décor. Les arbres brunissaient, à croire que l'automne approchait. Les feuilles mortes tombées dans l'herbe craquaient sous nos pas. Alice m'avait pourtant décrit le domaine de Pan comme un jardin luxuriant. Était-ce le résultat de son affrontement avec Golgoth, le Seigneur de l'Hiver ? Avait-il été gravement blessé ? Son pouvoir avait-il diminué à ce point ?

Soudain, les notes d'une flûte s'élevèrent quelque part. C'était sans nul doute la musique de Pan, sous sa forme amicale. Je m'élançai aussitôt dans cette direction, Thorne sur mes talons. Je me souvenais d'avoir déjà entendu cette mélodie. Elle était alors ensorcelante, chargée d'énergie et de puissance. Elle paraissait à présent affaiblie, emplie de mélancolie.

Le dieu apparut enfin, un garçon pâle, aux longs ongles verts recourbés, vêtu de feuilles et d'écorces, assis sur une bûche et soufflant dans sa flûte. Sous sa tignasse blonde et ses oreilles pointues, son visage était émacié. Des cercles sombres lui creusaient les yeux. Les doigts qui couraient sur la flûte semblaient trembler.

Alice m'avait raconté que, lorsque Pan jouait, les oiseaux voletaient autour de sa tête et se posaient sur ses épaules. Toutes sortes d'animaux gambadaient à ses pieds, sous le charme. Or, la seule créature présente était un gros corbeau noir, perché sur une branche au-dessus de lui. Le dieu n'était plus que l'ombre de lui-même.

Je m'attendais à ce qu'il nous jette un regard furieux, irrité par notre présence, prêt à prendre sa terrible apparence. Il se contenta de baisser sa flûte pour nous saluer d'un signe de tête.

– Je vous attendais, dit-il, d'une voix teintée de tristesse.

- Vous saviez que nous venions ? demandai-je en l’observant.
- Peu d’évènements, dans l’obscur, échappent à mon attention. Je vous ai senties approcher, mais j’ignore ce que vous attendez de moi.
- Tout d’abord, dis-je poliment, veuillez nous pardonner cette intrusion. S’il y a un prix à payer, je serai heureuse de m’en acquitter.
- Nous parlerons de ça plus tard. Pour le moment, dites-moi simplement ce que vous voulez.
- Nous avons des ennemis communs. Sur terre, je les ai combattus de toutes mes forces. Maintenant, me voilà dans un lieu où je ne peux plus rien faire.
- Parce que tu es morte, Grimalkin. C’est le destin de tous les mortels, dit Pan avec un faible sourire.
- On m’a laissée entendre qu’il était possible à une sorcière morte de retourner dans le monde des vivants. Elle doit pour cela obtenir la collaboration de deux dieux. Est-ce vrai ?
- C’est ce que tu désires ?
- Oui. Pour nous deux. Thorne et moi désirons revenir sur terre. Nous y achèverions notre tâche tout en vous servant.
- Une telle contribution à la bataille qui se déroule là-bas serait certainement utile, admit Pan. Les forces ne me reviennent que lentement. Et je devrai affronter mes ennemis bien plus tôt que je le désirerais. Exaucer votre désir est possible... quoique très difficile. Et, oui, il me faudra l’aide d’un autre dieu. En trouver un qui accepte de se joindre à moi ne sera guère aisé. Ça va prendre du temps. Même si je trouve un partenaire parmi ceux qui s’opposent à Talkus et à Golgoth, il y aura des complications et des compromis. Ce qui risque de vous affecter et vous paraître même inacceptable. Croyez-moi, il y a pire que d’être mortes et piégées dans l’obscur !
- J’en jugerai par moi-même quand je connaîtrai le prix à payer, dis-je. Merci de m’avoir écoutée. Maintenant, je voudrais vous interroger sur une chose qui m’intrigue. Beaucoup de morts, ici, ont conservé les blessures qui ont causé leur trépas. J’ai été détruite par Golgoth, mon corps gelé a explosé en fragments sanglants. Pourquoi suis-je de nouveau entière ?
- L’obscur a ses propres lois. La plupart des âmes conservent une apparence qui rappelle les circonstances de leur mort. Toi, Grimalkin, tu es d’une force exceptionnelle. Tu échappes aux règles qui s’appliquent aux autres habitants de l’obscur. Certains, comme la fille qui t’accompagne, arrivent ici avec leurs blessures, et ils guérissent en

remerciement de certaines tâches accomplies ici.

Esquissant de nouveau un faible sourire, il se releva péniblement, tel un vieillard aux articulations raidies et aux muscles atrophiés.

– Vous attendrez ici, dans mon domaine, jusqu'à ce que le problème soit résolu. Je vous ai préparé un logement. Venez !

Quand Pan s'engagea sous les arbres, le corbeau lança un cri rauque et s'envola dans la direction opposée. Nous suivîmes le dieu. Il marchait à pas lents et boiteux. Mais nous n'allâmes pas loin. Je m'attendais à ce que le « logement » soit un bâtiment, une tour par exemple.

J'aurais dû deviner sa nature.

Au centre d'une vaste clairière s'élevait un arbre gigantesque, dont les ramures recouvraient tout l'espace disponible. Son feuillage, bien que caduc, différait de ceux que j'avais vus jusqu'ici : il était vert et luxuriant, comme dans la fraîcheur du printemps. C'était un chêne très ancien, à l'écorce couverte de protubérances. Une ouverture était ménagée dans son tronc rugueux, à travers laquelle je distinguai un escalier montant vers son sommet.

Pan désigna cette entrée :

– Cent marches vous mèneront dans vos appartements. Vous y trouverez ce dont vous aurez besoin. Mais n'oubliez pas : pour moi, *chaque* vie est précieuse. Rien ne vous fera de mal ; acceptez la présence de ce que vous côtoierez.

– Je ne tuerai aucun être qui ne représentera pas une menace, promis-je.

– Montrez-vous tolérantes, ajouta Pan. C'est tout ce que je vous demande.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'éloigna sous les arbres. Nous le suivîmes du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu. Puis je passai la porte du chêne et m'engageai dans l'escalier taillé à l'intérieur du tronc. Les cent marches me menèrent devant une autre porte. J'entrai, Thorne à ma suite.

Les parois de la pièce ovale, sans aucune ouverture sur l'extérieur, rayonnaient d'une douce lumière verte. Le seul mobilier était une table ronde, sur laquelle étaient posés une cruche et deux verres, emplis jusqu'au bord d'un liquide sombre. À son odeur métallique, je sus aussitôt que c'était du sang.

Deux tas de paille faisaient office de lits – un confort bien suffisant en comparaison de ce que j'avais connu lors de mes voyages à travers

le Comté. Au moins, nous serions au chaud et au sec.

Je remarquai alors un détail qui me causa quelque inquiétude : une énorme toile accrochée au plafond. L'araignée qui l'avait tissée, plus grosse que mon poing, vibrait au centre de façon menaçante. Des scarabées couraient çà et là, et des colonnes de fourmis s'élevaient sur le plancher. Toutes ces créatures étaient les protégées de Pan.

– Prends garde où tu mets les pieds, petite, dis-je à Thorne.

Je me demandai si la mort accidentelle d'une de ces bestioles – qui paraîtrait sans conséquence à un humain – susciterait la colère de notre hôte. La prudence s'imposait. Les dieux étaient imprévisibles, telle était leur nature.

Thorne acquiesça d'un hochement de tête, s'avança précautionneusement jusqu'à la table, prit un verre de sang et le but avidement.

Puis elle se tourna vers moi en se léchant les lèvres :

– Vous devriez y goûter, Grimalkin. Il est frais et délicieux. Vous n'avez donc pas soif ?

J'avais soif et faim, pas assez toutefois pour goûter à ce breuvage que Thorne trouvait si délectable. Même au temps où je me formais à la magie noire, je n'avais jamais eu envie de devenir une sorcière du sang.

– Peut-être plus tard, quand j'aurai dormi, dis-je.

– Il ne s'agit pas seulement d'apaiser votre faim, reprit Thorne avec insistance. Vous allez vous affaiblir, si vous ne prenez rien. Dans cet endroit dangereux, vous aurez besoin de toute votre énergie.

– Si par « cet endroit dangereux » tu désignes l'obscur en général, je suis d'accord. Mais Pan nous a assuré que nous n'avions rien à craindre ici. Il est notre allié. Au cœur de son domaine, nous sommes en sécurité, non ?

Thorne haussa les épaules, la mine contrariée.

Je m'étendis sur la paille et m'apprêtai à fermer les yeux quand elle reprit la parole :

– Je dois vous dire autre chose, Grimalkin... Pour la plupart des habitants de l'obscur, il est impossible de dormir. Ceux qui y parviennent font le plus souvent d'effroyables cauchemars.

– T'arrive-t-il de dormir, petite ?

– Un peu. D'un sommeil superficiel, et des ombres noires hantent

mes rêves. Je sens parfois des doigts froids me caresser le front. Pourtant, quand j'ouvre les yeux, il n'y a personne.

– Je verrai bien. Je suis sûrement assez fatiguée pour dormir.

Je m'installai sur ma couche, laissai ma respiration ralentir et mes pensées s'apaiser, malgré les insectes qui me rampaient sur le corps. Ils ne me feraient pas de mal ; leur chatouillement était supportable.

Je finis par m'assoupir, et, pour autant qu'il m'en souvienne, aucun rêve ne vint troubler mon sommeil.

Soudain – au bout de combien de temps, je l'ignore –, je fus réveillée par Thorne, qui me secouait violemment.

– Quelque chose essaie d'entrer ! criait-elle. Quelque chose d'énorme !

J'entendis en effet des grattements à l'extérieur de notre chambre. Je n'avais pas la moindre idée de l'épaisseur du tronc, mais des griffes puissantes semblaient labourer l'écorce. Puis un grincement aigu fit trembler toute la chambre, comme si une entité se frayait un chemin à travers le bois.

Sautant sur mes pieds, je tirai une de mes longues épées. L'arbre tout entier était ébranlé, à présent.

Puis, aussi soudainement qu'ils avaient commencé, les bruits cessèrent. La lumière verte, qui s'était affaiblie, revint. Et Pan se matérialisa dans la pièce.

– N'ayez pas peur, dit-il. Mon domaine a subi une attaque ; elle a été repoussée.

– Une attaque ? De qui ? demandai-je en remettant ma lame au fourreau.

– D'un des dieux mineurs qui se sont alliés à Talkus.

– Je croyais que les dieux ne se combattaient pas directement et ne pénétraient jamais dans le domaine d'un autre...

Pan eut un sourire sombre :

– Nous vivons des temps étranges. Les lois habituelles n'ont plus cours. On se bat dieu contre dieu, et tous ne survivront pas.

En était-on arrivés là ? À une guerre ouverte entre les dieux ? L'idée me fit frémir.

– Parlons d'autre chose, reprit Pan. Quelqu'un est prêt à s'unir à moi pour vous renvoyer sur terre. Toutefois, elle impose des conditions que vous trouverez peut-être inacceptables. Elle vous les exposera elle-

même.

– « Elle » ? C'est donc une déesse. Comment s'appelle-t-elle ?

– Hécate.

Je sifflai de colère.

Hécate était mon ennemie.

Sur la route du moulin

THOMAS WARD

Deux jours plus tard, Jenny, Arkwright et moi prîmes la route du moulin pour rendre visite à Judd Brinscall.

C'était une matinée sèche, piquante et lumineuse. Le chemin le plus direct passait par la montagne, mais, les sommets étant recouverts de neige et de glace, nous restâmes sur les pentes. Cela rallongerait un peu la route, mais nous n'avions aucune raison de nous hâter. Je m'étais muni de mon sac et de mon bâton, ainsi que de la Lame-Étoile dans son fourreau. Jenny portait ses propres affaires. Arkwright, son gros bâton en travers des épaules, balançait à bout de bras un énorme sac sans paraître incommodé par son poids.

La vie me semblait belle. La mer scintillait à l'ouest, des courlis piquaient du haut du ciel et des lapins bondissaient dans l'herbe épaisse : notre dîner serait assuré. Mon humeur n'était altérée que par l'inquiétude de ne pas être de retour à Chipenden avant Alice. Je lui avais laissé un mot lui assurant que nous ne serions absents que quelques jours. Je craignais cependant que ce voyage se prolonge.

Comme nous descendions la pente en direction du nord-est, le soleil baissait déjà, et le ciel qui rougeoyait au-dessus de Morecambe nous promettait encore une belle journée pour le lendemain. Jenny était presque aussi habile qu'Alice à la chasse. Le temps que Bill Arkwright et moi ayons dressé le campement et allumé le feu, elle avait déjà capturé trois bêtes bien dodues.

Arkwright insista pour les cuisiner, et nous l'observâmes en salivant

d'avance au fumet de la viande dont le jus sifflait dans les flammes.

– Eh bien, Tom Ward, me demanda-t-il tandis que nous entamions notre repas, à ton avis, à quoi faut-il s'attendre ?

Je lui avais fait un récit de notre combat contre Golgoth. Notre victoire toute provisoire nous avait coûté la vie de Grimalkin et celle de Meg, la sorcière lamia qui avait vécu jadis aux côtés de John Gregory, dans la maison d'hiver d'Anglezarke.

– On n'en a pas fini avec Golgoth, c'est sûr, dis-je. Heureusement, l'hiver s'achève ; il a dû se réfugier dans l'obscur pour y lécher ses plaies. La prochaine menace viendra de Talkus ou peut-être de Balkai, le premier des Hauts Mages kobalos.

– Parle-moi un peu de ce nouveau dieu.

– Il aurait, dit-on, l'apparence d'un skelt.

– Des créatures qu'on rencontre peu souvent. Tu te souviens de celle qui t'avait posé un petit problème ?

Je m'en souvenais parfaitement ! Ce skelt s'était échappé de la fosse où il était enfermé, sous le moulin. Après m'avoir jeté à terre, il avait enfoncé son tube osseux dans ma gorge. Il m'aurait vidé de mon sang si Bill Arkwright ne l'avait assommé avec une grosse pierre.

– Vous m'avez sauvé la vie, dis-je en souriant. Vous lui avez ouvert le crâne comme un œuf. À présent, l'espèce n'est plus si rare. Après la bataille de la pierre des Ward, ils sont apparus par centaines et ont mis le corps du Malin en pièces.

– On en a vu à l'extrême nord du territoire des Kobalos, ajouta Jenny, intervenant pour la première fois. Ils survivent même dans l'eau bouillante. On a parlé à un mage kobalos mort. Il disait s'appeler l'Architecte. C'est grâce à sa magie que Talkus est apparu. Il avait de bonnes intentions : il espérait que le dieu susciterait la naissance de nouvelles femelles kobalos. Mais l'Architecte a été tué. Ceux qui ont pris le pouvoir ont modifié la nature du dieu avant qu'il naisse pour en faire un guerrier.

La contrariété d'Arkwright se lisait clairement sur son visage : qu'une fille s'immisce dans la conversation entre deux épouvanteurs lui déplaisait au plus haut point. Jenny avait pourtant raison de lui fournir cette information. Il devait apprendre tout ce que nous savions sur les Kobalos. Après le massacre de leurs femelles, ils ne pouvaient se reproduire qu'en capturant nos femmes pour les réduire en esclavage. Ils représentaient une menace pour toute l'humanité.

– La prochaine attaque sur le Comté viendra très probablement de

ce nouveau dieu, repris-je. Il ne sera peut-être pas seul. Les mages kobalos ont le pouvoir de se transporter. Notre seule chance de contrer cette menace, c'est de nous allier avec les clans de sorcières. C'est pourquoi Alice s'est rendue à Pendle. Elle est la servante de Pan : ensemble, tous les deux forment une force sur laquelle on peut compter. Malheureusement, Pan souffre encore des séquelles de sa lutte avec Golgoth.

– J'aimerais mieux qu'on se passe des sorcières, grommela Jenny. C'est mal.

Arkwright haussa les épaules :

– C'est ce que je pensais autrefois, petite. Que veux-tu, il faut bien survivre ! John Gregory lui-même s'y était résolu. Il s'est allié avec Grimalkin, non ?

Je hochai la tête :

– Oui, il a finalement accepté ce compromis, tout comme moi. C'était ça ou mourir.

Le lendemain, peu après l'aube, nous prîmes la direction de Kendall. Nous contournâmes Caster, comme à notre habitude. L'Inquisiteur, un prêtre spécialisé dans la chasse aux sorcières, y revenait parfois, même s'il était désormais basé à Priestown. Il n'avait aucune sympathie pour les épouvanteurs ; à ses yeux, nous ne valions guère mieux que les créatures de l'obscur. Selon lui, combattre l'obscur était l'apanage de l'Église, nous n'étions que de dangereux escrocs. Capturés, nous finirions dans les cachots du château. Mieux valait donc passer au large.

Ici, on pendait les sorcières au lieu de les brûler. Après quoi, leurs familles réclamaient les corps et les enterraient dans des fosses peu profondes, dans la Combe aux Sorcières, à l'est de Pendle. Dès la première pleine lune, ces mortes se réveillaient. Les plus faibles étaient tout juste capables d'attraper des souris et des vers. Les plus fortes, assoiffées de sang, battaient un homme à la course, ce qui les rendait plus dangereuses mortes que vivantes. Mon maître m'avait dit un jour que cette pratique de la pendaison avait probablement augmenté de trois quarts le nombre des habitantes de cette combe redoutable.

Après avoir dépassé Caster, nous traversâmes le canal par le pont le plus proche et longeâmes sa berge, marchant toujours vers le nord. Nous suivîmes sans hâte le chemin de halage. Le soleil qui brillait dans l'air froid me mettait de belle humeur. Empli d'optimisme, j'étais sûr

que nous trouverions le moyen de vaincre les Kobalos.

De longues barges étroites, tirées par des chevaux, parcouraient le canal dans les deux sens. Certaines, noires de suie, transportaient du charbon. D'autres, peintes de vives couleurs, semblaient démentir la menace qui obscurcissait l'horizon du côté de la mer du Nord. Des attaques menées par les mages kobalos et leurs troupes s'étaient déjà produites non loin de Chipenden. À ma connaissance, aucune activité ennemie n'avait été détectée dans cette région, mais ce n'était peut-être qu'un manque d'informations. Judd Brinscall saurait certainement nous en dire plus.

Nous fîmes une courte halte pour un repas de lapin froid et de fromage du Comté. Le crépuscule tombait quand nous approchâmes de l'endroit où nous devions quitter le chemin de halage. Il était néanmoins facile à trouver, marqué par un poteau planté sur la rive qui évoquait un peu un gibet. Il n'y pendait toutefois qu'une lourde cloche de bronze. Les bateliers s'en servaient pour annoncer une livraison au moulin.

Nous descendîmes le sentier dans la demi-obscurité, Bill Arkwright en tête, Jenny fermant la marche. Un ruisseau glougloutait à notre droite, de plus en plus fort à mesure que nous approchions du moulin, dissimulé derrière les saules.

Nous atteignîmes la haute clôture rouillée du jardin, planté d'arbustes et de buissons enchevêtrés. Arkwright nous mena par le sentier boueux jusqu'à une ouverture étroite, qui formait l'unique entrée. L'ayant franchie, il traversa le fossé, dans lequel on versait régulièrement du sel pour empêcher toute intrusion des sorcières d'eau. Il ne trempa pas son doigt dans l'eau pour la goûter, ce qui m'étonna. Au temps de mon séjour au moulin, il ne manquait jamais de vérifier le degré de salinité chaque fois que nous revenions à la maison. Peut-être estimait-il que c'était pour l'instant de la responsabilité de Judd.

Il se dirigea ensuite vers le vaste moulin, qui paraissait toujours prêt à s'écrouler à la prochaine tornade. Le bâtiment délabré avait plus que jamais besoin de réparations. Je me demandai comment les chiens accueilleraient leur ancien maître. Mais aucun aboiement ne s'éleva. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres, et nous cognâmes contre la porte sans obtenir de réponse. Judd devait être parti, appelé au loin à quelque tâche d'épouvanteur.

– Bon, on va encore passer une nuit dehors, soupira Jenny. Moi qui espérais dormir au chaud dans un lit !

Je souris intérieurement : j'avais dans mon sac la clé spéciale forgée

par Andrew, le serrurier, le frère de John Gregory. Elle ouvrait n'importe quelle serrure ; celle-ci ne poserait aucun problème.

Arkwright fouilla dans sa poche et fronça les sourcils, surpris de n'y rien trouver :

– J'aurais juré avoir encore ma clé. On n'égare pas la clé de sa propre maison, hein, Tom Ward ?

Je haussai les épaules :

– Bah ! Il s'est passé tant de choses depuis votre départ ! Ne vous inquiétez pas : j'ai ce qu'il nous faut.

Je lui tendis la clé, qu'il accepta avec un sourire. Mais, au lieu de l'insérer dans la serrure, il se dirigea sans un mot vers l'énorme roue du moulin, désormais immobile malgré le flot qui se ruait toujours sur elle avec force.

Bill Arkwright la contempla un moment avant de soupirer :

– Ma mère s'est jetée là, sous la roue, après la mort de mon père. Et, malgré tous mes efforts, je ne me souviens même plus des visages de mes parents. Ça me désole. Pourquoi se sont-ils ainsi effacés ?

Il ravala un sanglot, et une larme roula sur sa joue. Si j'avais souvent été témoin de ses colères, je ne l'avais jamais vu plongé dans la tristesse.

– Le temps efface les souvenirs, dis-je. Ça arrive à tout le monde.

– C'est peut-être à cause de l'alcool, supposa-t-il. Ça provoque des ravages dans la mémoire, il paraît. Il y a tant d'autres choses dont je ne me souviens plus...

Il avait sans doute raison, et je n'ajoutai rien. Je remarquai alors les yeux de Jenny, brillants de larmes. Son don d'empathie lui faisait partager les sentiments d'Arkwright.

Il fit demi-tour et gagna la porte. Il tourna la clé dans la serrure, poussa le battant et pénétra dans la pénombre. Ayant une lanterne dans mon sac, je pensais l'allumer avant d'entrer. Cependant, je le suivis.

J'avais à peine mis le pied dans la pièce qu'un frisson glacé me parcourut.

Un être venu de l'obscur nous attendait.

Cadavres

THOMAS WARD

En dépit de l'obscurité, je reconnus aussitôt le danger : un énorme skelt, un des plus gros que j'aie jamais vus. Arkwright leva son nouveau bâton. Avant qu'il ait pu l'utiliser, la créature passa à côté de lui pour m'attaquer, son tube osseux dirigé vers ma gorge.

Je connus une seconde de terreur. N'était-ce vraiment qu'un skelt ? Et si c'était Talkus en personne ?

Puis mes réflexes de défense reprirent le dessus. Levant mon bâton à deux mains, je relâchai la lame rétractable pour en frapper l'attaquant. Il s'écarta, et je le manquai.

Il esquissa un mouvement vers la gauche, et je retrouvai mon équilibre de justesse. Cette fois, je lui plongeai la lame d'argent dans le corps, juste derrière la tête.

Il se tortilla pour se libérer. Soudain, Jenny fut à mon côté. Elle frappa la bête avec son bâton à coups redoublés, jusqu'à ce que celle-ci, prise d'un ultime tressaillement, s'effondre et reste immobile.

Je jetai un regard vers Arkwright, étonné qu'il ne soit pas intervenu. Était-ce mon imagination ou bien esquissait-il un léger sourire ?

– Bien joué, Tom Ward ! Les leçons de John Gregory et les miennes ont porté leurs fruits. Tu t'es débarrassé de ce skelt en un rien de temps. Toi aussi, jeune Jenny ! C'était un excellent maniement de bâton. Un garçon n'aurait pas fait mieux.

À ces mots, le visage de Jenny s'illumina. Leur nouvelle complicité me surprenait. Bill Arkwright semblait s'humaniser.

Après avoir enfin allumé la lanterne, je regardai autour de moi. Cette pièce, où Arkwright ne vivait pas, était toujours encombrée de caisses inutilisées. Judd n'avait rien fait pour la rendre habitable. Il s'était contenté d'ôter les bouteilles vides. Je jetai un coup d'œil à la trappe, dans le coin. En dessous, des marches menaient au sous-sol du moulin, où des fosses servaient à enfermer les sorcières d'eau.

En restant groupés pour éviter tout danger, nous inspectâmes la maison pièce par pièce. Jenny et moi entrions dans chacune avec prudence, tandis qu'Arkwright restait en arrière, l'air satisfait de me voir mener l'exploration.

Quand je pénétrai dans la petite chambre, l'effroi me donna des palpitations. Quelque chose sortit de l'ombre et se jeta sur moi en me frôlant la tête. Je reculai. Puis Jenny leva sa lanterne, et mon cœur se calma : la pièce était habitée par des chauves-souris. Des fissures, en haut des murs, leur avaient permis d'y entrer.

– Brinscall ne prend aucun soin de ma maison, grommela Arkwright.

Je trouvai ce commentaire légèrement déplacé. Cette chambre était celle que j'occupais au temps de mon apprentissage. Judd ne s'en servait sans doute pas et n'avait aucune raison d'y pénétrer.

Nos investigations n'ayant rien révélé d'inquiétant, j'aidai Arkwright à traîner le cadavre du skelt à l'extérieur. Le jour venu, nous le déposerions dans le marais. Il resterait dans la cour d'ici là.

– Comment a-t-il réussi à franchir le fossé d'eau salée ? maugréa Arkwright, tandis que nous regagnions la cuisine. Je me demande si Brinscall ne fait pas preuve de relâchement. Dans notre métier, ça ne pardonne pas.

Je pris aussitôt sa défense :

– Je ne pense pas que ce soit la faute de Judd. Son absence a peut-être été longue, le sel se sera dilué.

– Nous vérifierons ça demain. Deux précautions valent mieux qu'une.

Jenny avait allumé le feu dans le gros fourneau, et la cuisine s'était réchauffée. Dans le garde-manger, je trouvai une miche de pain moisie, un peu de bœuf salé, des carottes, des navets et des rutabagas. Des bottes d'herbes séchées pendaient à des crochets. Arkwright prépara un ragoût. Il se révéla délicieux. Peu après le repas, nous nous

étendîmes à même le plancher, enveloppés dans nos couvertures. L'humidité rendait les autres pièces trop inconfortables.

Au point du jour, j'accompagnai Arkwright au bord du fossé. Il trempa son doigt dans l'eau, la goûta et la recracha avec un froncement de sourcils :

– C'est bien ce que je pensais. Il n'y a plus un grain de sel, là-dedans !

Nous trouvâmes des sacs de sel dans le cellier et allâmes les déverser à intervalles réguliers dans le fossé. Cela fait, nous transportâmes le skelt mort dans une partie du marais particulièrement fangeuse. Nous nous lavâmes les mains et rentrâmes pour le petit déjeuner – les restes du ragoût de la veille réchauffés.

– On devrait peut-être montrer les fosses à ton apprentie ? me suggéra Arkwright.

– Bonne idée ! Jenny a visité le moulin quand nous sommes venus parler à Judd, mais elle n'a pas vu les fosses.

J'ajoutai à l'adresse de mon apprentie :

– Elles sont remplies d'eau à cause de la proximité du marais et contiennent des créatures de l'obscur spécifiques des marécages. Il y a même peut-être une sorcière d'eau. Ça te sera utile d'en voir une. Tu comprendras mieux la nature du danger.

Arkwright empoigna l'anneau de fer et souleva la trappe. La lanterne à la main, il descendit les marches de bois vers les sous-sols obscurs du moulin. On entendait l'eau clapoter sur les cailloux avant de se jeter contre la roue immobile. Arkwright ne me l'avait jamais confirmé, mais je supposais qu'elle n'avait plus tourné depuis le jour où elle avait broyé et noyé sa malheureuse mère.

Arrivés en bas, nous avançâmes dans la boue. Le sol n'était pas dallé, ce n'était qu'un espace plat et humide avec d'un côté la roue et le ruisseau, et sur les trois autres le soubassement en pierre du moulin soutenu par des poutres.

Ça sentait le bois pourrissant, la vase et... quelque chose de fétide et de douceâtre.

Cette odeur, je l'avais sentie plus d'une fois. C'était celle d'une chair en décomposition.

Arkwright leva la lanterne. Les barreaux qui fermaient les fosses avaient été tordus comme si un géant s'y était attaqué avec une rage

démentielle.

Nous nous penchâmes au bord de la première fosse. L'eau était immobile ; rien ne bougeait, mais une créature pouvait fort bien se dissimuler sous la surface. Je relâchai la lame de mon bâton. Les skelts comme les sorcières d'eau étaient extraordinairement véloce. Ils pouvaient vous entraîner dans l'eau et vous vider de votre sang sans même vous laisser le temps de vous noyer.

Secouant la tête, Arkwright s'approcha de la deuxième fosse. Nous les examinâmes l'une après l'autre. Elles étaient toutes dans le même état : leurs barreaux étaient tordus et arrachés, et elles semblaient vides.

Enfin, juste avant la dernière fosse, la plus proche de la roue du moulin, nous découvrîmes l'origine de cette épouvantable puanteur.

Deux corps gisaient côte à côte. Celui d'un humain et celui d'un chien.

– Dis-moi que ce n'est pas vrai, Tom Ward ! s'exclama Arkwright.

Je ne répondis pas ; je m'étais couvert la bouche et le nez de ma main. J'entendis Jenny vomir derrière moi. Les deux cadavres étaient dans un état de putréfaction si avancée qu'aucune blessure n'était visible, ce qui rendait la cause de la mort difficile à déterminer.

Je me sentais profondément choqué et attristé. Ces restes devaient être ceux de Judd Brinscall et d'un de ses chiens. Judd et moi n'avions jamais été très proches, mais il avait été un bon épouvanteur, et j'avais du respect pour lui. C'était une grande perte pour le Comté.

– Pauvre bête, déclara Arkwright en secouant la tête. Est-ce Sang ou Os ? Et qu'est devenu l'autre ?

Il ne semblait guère affecté par la mort du chien, et je m'étonnai qu'il ne marque aucune compassion face au triste destin de Judd.

– Tu es sûr que c'est Brinscall ? me demanda-t-il.

J'observai le corps. Il n'avait plus de visage, mais il était encore enveloppé d'un manteau à capuchon.

– C'est bien Judd Brinscall, murmura Jenny d'une voix à peine audible.

S'approchant de moi, elle souffla :

– Regarde ! Il lui manque deux doigts à la main droite.

Une sorcière les lui avait tranchés d'un coup de dents pendant la bataille de la pierre des Ward. Ce détail était concluant.

– À ton avis, Tom Ward, qui a fait ça ? reprit Arkwright.

– Les corps sont trop décomposés pour qu'on distingue des marques de ponction. En tout cas, si ce sont des skelts, ils n'étaient pas seuls.

Car, comment des skelts auraient-ils pu tordre les épaisses barres de métal qui fermaient les fosses ? Ils n'avaient pas de bras et n'étaient pas forts à ce point. Même s'ils avaient tué Judd et le chien, quelqu'un d'autre était intervenu. Une créature de l'obscur.

Qui suis-je ?

THOMAS WARD

Cela n'aurait servi à rien de contacter le curé du coin : Arkwright, qui l'avait connu, le savait particulièrement hostile aux épouvanteurs. Non seulement il ne permettrait pas qu'on ensevelisse Judd dans le cimetière, mais il refuserait même de bénir le corps.

Nous les enterrâmes donc ensemble, l'homme et le chien – impossible de savoir duquel il s'agissait – dans le jardin. Je savais combien Judd s'était attaché à Sang et Os.

Tandis que nous rebouchions la fosse, Jenny prononça l'unique prière d'une voix douce :

– Qu'ils reposent en paix.

– Tu crois que les chiens ont une âme, petite ? lança Arkwright d'un ton presque agressif.

Jenny hocha la tête :

– Ils ont une âme, tout comme nous. On le voit dans leurs yeux.

Je crus qu'Arkwright allait discuter. Il se contenta de soupirer avant de se détourner pour regagner la maison.

Je le suivis. L'après-midi touchait à sa fin et la lumière baissait.

– Allez-vous rester au moulin ? demandai-je.

– C'était mon intention en venant ici. J'hésite, maintenant. Je ne peux pas poursuivre les sorcières d'eau à travers les marécages sans

l'aide de mes chiens. Il me faut deux chiots que je formerais. Ça prendra du temps. De plus, je pense que nous devrions travailler ensemble. À plusieurs, on est moins vulnérables. Ce qui a tué Judd Brinscall peut revenir. J'ai l'intention de m'installer provisoirement à Chipenden avec toi, si tu n'y vois pas d'inconvénient, Tom Ward.

– J'espérais vous entendre dire ça, avouai-je avec un sourire. Face aux dangers qui nous guettent, nous aurons besoin d'unir nos forces. On pourrait repartir dès demain matin.

L'affaire était réglée. Il ne nous restait que quelques légumes, mais Arkwright en fit une soupe ; je n'en avais pas mangé d'aussi bonne depuis longtemps.

Après quoi, nous nous assîmes près du fourneau, et il se plongea dans un livre qu'il avait descendu de la chambre où il gardait autrefois les cercueils de ses parents. Une partie de ses ouvrages avait déjà regarni la nouvelle bibliothèque de John Gregory, la première ayant été détruite par l'incendie. Nous décidâmes d'en rapporter quelques autres à Chipenden. L'humidité du moulin ne leur valait rien.

Jenny restait silencieuse, les yeux dans le vague. Elle n'avait pas dit grand-chose depuis la découverte des cadavres. Elle semblait triste.

J'observai Arkwright, plongé dans sa lecture, le front plissé de concentration. La lumière était faible, et il se tenait tout près des chandelles. Je déchiffrai le titre, sur la tranche du livre :

Morwène.

Il l'avait rédigé lui-même, des années plus tôt. Je l'avais lu en partie quand la plus féroce des sorcières d'eau s'était attaquée à nous.

Soudain, il leva les yeux :

– Tu vois, Tom Ward, quand je lis ce texte, chaque mot me paraît nouveau. C'est moi qui l'ai écrit, et je ne me souviens de rien, comme si c'était l'œuvre d'un autre. Bizarre, non ?

– C'est peut-être ce que ressentent tous les auteurs quand ils relisent leur propre prose des années après l'avoir écrite, répliquai-je. J'ai parfois cette impression quand je me replonge dans mes toutes premières notes. On change, n'est-ce pas ? Je me sens bien plus vieux que le jeune apprenti de douze ans qui commençait son premier cahier.

Il hocha la tête d'un air dubitatif et poursuivit sa lecture.

Après une vingtaine de minutes, il posa le livre.

– On se prépare pour la nuit ? dit-il.

C'était plus un ordre – poli – qu'une question. Le Bill Arkwright d'autrefois était comme ça. Il commandait. Après tout, nous étions chez lui.

Jenny et moi ayant approuvé, il souffla toutes les chandelles sauf celle placée sur le fourneau.

Nous nous enveloppions dans nos couvertures quand il vint s'agenouiller près de moi et me fixa dans les yeux :

– Je vois que tu es très attaché à cette épée rouillée, Tom Ward.

– Attaché ? répétais-je en levant les sourcils. Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, tu la portes dans le fourreau accroché à ton épaule toute la journée, elle partage ton lit, et tu ne la lâches pas de la nuit.

– Et pour de bonnes raisons ! Elle ne paye peut-être pas de mine, mais elle a été forgée par Grimalkin, qui l'a chargée de toute la puissance de sa magie. Elle ne peut pas se briser, elle pénètre l'armure la plus résistante et me protège des attaques de la magie noire. Les mages kobalos pouvant surgir à tout instant, la laisser hors de ma portée serait très imprudent.

– Puis-je l'examiner ? dit-il la main tendue vers la Lame-Étoile. J'aimerais savoir ce qu'on ressent en maniant une telle arme.

Une sonnerie d'alarme se déclencha dans ma tête : le lui permettre me paraissait imprudent. Si j'avais été sûr qu'il s'agissait de Bill Arkwright, je n'aurais pas hésité. Mais je compris soudain qu'au fond de moi je doutais de son identité.

Avant que j'aie pu formuler un refus, Jenny intervint.

– Seul Tom a le droit de la toucher, mentit-elle. C'est Grimalkin qui l'a dit. Le contact avec quelqu'un d'autre lui ôterait ses pouvoirs.

M'efforçant de dissimuler mon trouble, j'acquiesçai de la tête. Ainsi, Jenny se méfiait, elle aussi.

– Désolé, Jenny a raison, repris-je.

Arkwright retira sa main avec un froncement de sourcils. Sans rien ajouter, il souffla la dernière chandelle. J'étais fatigué et prêt à m'endormir. Je serrai cependant la garde de la Lame-Étoile de toutes mes forces pour être sûr que, même plongé dans un profond sommeil, je ne la lâcherais pas.

Après le petit déjeuner, Arkwright annonça qu'il allait marcher dans le marais jusqu'au monastère en ruine.

– J'allais parfois m'asseoir là-bas pour réfléchir, me dit-il. J'aimerais y retourner ce matin. Certaines questions me préoccupent, et je ne rentrerai sans doute pas tout de suite.

Je jetai un œil au-dehors. Une brume épaisse montait des marécages, on n'y voyait pas à trois pas.

– On devrait peut-être y aller tous ensemble, suggérai-je. Par ce temps, n'importe quoi peut arriver.

Les sorcières d'eau se rassemblaient souvent sous le couvert de l'obscurité ; ce brouillard dissimulerait leur présence. Sans chien pour l'avertir, Arkwright se trouverait en danger.

– Ne t'inquiète pas pour moi, Tom Ward, je suis assez grand pour me débrouiller. J'ai besoin d'être seul pour résoudre certains problèmes.

Et il s'enfonça dans la brume.

– Pourquoi lui as-tu parlé comme ça, hier soir, Jenny ? demandai-je. Toi non plus, tu ne lui fais pas confiance ?

– Ce que je perçois de lui paraît clair. Bien que rude, c'est un homme de cœur. Il y a pourtant quelque chose de trouble en lui. Je ne réussis pas à détecter quoi. Je me fais peut-être des idées, mais, quand il a voulu prendre l'épée, j'ai senti un danger. Par chance, j'ai tout de suite su réagir.

– Tu as bien fait de suivre ton instinct, dis-je. Et mieux vaut se montrer prudents. Moi-même, j'ai un doute. Je ne lui aurais pas permis de prendre l'épée, mais tu m'as facilité la tâche. Merci !

Jenny sourit et resta silencieuse un moment.

Brusquement, elle m'interrogea :

– Quand mon apprentissage sera terminé, que se passera-t-il ?

Sa question, en ces temps d'incertitude, me surprit. Sans doute avait-elle besoin de penser à son avenir.

– Tu seras un épouvanteur et tu devras protéger ton propre territoire des agissements de l'obscur. C'est à cette tâche que tu auras été formée. Tu pourras t'installer ici, si tu le désires. Comme ça, nous n'aurions pas loin à aller pour nous rencontrer si quelque difficulté survenait.

Elle frissonna :

– Je n'aime pas ce moulin. C'est le dernier endroit où je voudrais me fixer.

– Alors, pourquoi pas la maison d’Anglezarke ?

– Je déteste tout autant cette lande glaciale et venteuse. C’est à Chipenden que je me plais. Je ne pourrais pas y rester et travailler avec toi ?

– Tu le pourrais certainement pour quelque temps. À la fin de son apprentissage, John Gregory a partagé le territoire de Chipenden avec son propre maître. Après quoi, tu auras besoin de prendre tes marques. C’est le processus normal quand on accède à ses responsabilités d’épouvanteur. La plupart des apprentis de mon maître, ceux qui n’ont pas pris la fuite ou qui ne sont pas morts, se sont installés dans diverses régions plus ou moins éloignées du Comté. Nous commençâmes à rassembler nos affaires en prévision du retour, répartissant les livres dans nos sacs. Ils seraient lourds, mais, contrairement à mon défunt maître, je ne laissais pas mon apprentie porter le mien en plus du sien !

Nous entendîmes alors des grattements et des gémissements venus du dehors. C’était probablement un chien, néanmoins, je saisis mon bâton avant d’ouvrir lentement la porte. Un gros chien-loup rampa jusqu’à la cuisine. Il avait piteuse allure. La fourrure trempée et souillée de boue, le corps tout égratigné, il leva vers nous des yeux implorants.

Je m’agenouillai pour le caresser, et il me lécha le visage en haletant. Jenny, nerveuse, gardait ses distances. À l’époque où elle réclamait qu’on la prenne pour apprentie, Judd avait lâché ses chiens sur elle.

– L’un d’eux a donc survécu, dit-elle. Pauvre bête ! Lequel est-ce ? Sang ou Os ?

– Je pense que c’est Sang : il avait une rayure grise derrière l’oreille gauche.

– Si seulement les chiens pouvaient parler ! soupira Jenny. Sang nous raconterait ce qui s’est passé.

– On va l’emmener à Chipenden. Ce sera une bonne chose de l’avoir avec nous. Il va sûrement faire la fête à Bill Arkwright.

Nos préparatifs terminés, nous attendîmes dans la pièce de devant. Je m’assis sur une caisse vide, le chien à mes pieds. Jenny marchait de long en large, visiblement impatiente de quitter les lieux.

Comme je regardais autour de moi, mes yeux furent de nouveau attirés par la trappe, dans le coin. Qui avait bien pu délivrer les sorcières d’eau ? Quelle créature dotée d’un pouvoir magique ou d’une force colossale avait arraché les barreaux ? Balkai était-il venu ici ?

Soudain, Sang gronda, le poil hérissé. On entendit des pas. Arkwright revenait-il ? Non, ce devait être un être dangereux. Le chien fixait la porte, tout tremblant.

À l'instant où je me levai, elle tourna lentement sur ses gonds en grinçant, et la silhouette de Bill Arkwright se découpa contre le jour grisâtre. Il nous fixa, immobile, serrant dans sa main son bâton aux lames redoutables.

Sang sauta sur ses pattes et avança vers lui prudemment, sans cesser de gronder. Il aurait dû bondir avec des aboiements de joie et quêter des caresses avec force coups de langue. Or, il progressait comme vers une menace, prêt à attaquer.

Quant à Arkwright, il n'eut pas un mot de bienvenue. Je m'attendais à le voir heureux qu'un de ses chiens ait survécu. Au lieu de ça, il entra vivement dans la pièce, le visage tordu de fureur, et abaissa son bâton, une lame dirigée droit vers la bête.

Jenny fut plus rapide que lui.

Elle bloqua l'arme mortelle avec son propre bâton. Le chien courut se réfugier dans un coin, et, pendant un instant, Jenny et Arkwright restèrent face à face, les yeux dans les yeux, aussi rigides que deux statues. Puis Arkwright tourna les talons et quitta la maison sans un mot.

Voilà qui était plus qu'étrange.

– Reste là ! ordonnai-je à Jenny en m'élançant derrière lui.

J'aurais aussi bien pu parler à un mur. Elle fut aussitôt sur mes talons.

Arkwright se dirigeait vers la roue. Quand je le rattrapai, il fixait l'eau noire tourbillonnant entre les rives de pierre.

Il tourna vers moi un regard sans expression :

– Pourquoi voudrais-je tuer mon propre chien, Tom Ward ?

– C'était une réaction instinctive face à une menace, voilà tout, dis-je, lui proposant une excuse.

– J'avais le temps de réagir, répliqua-t-il. J'aurais pu utiliser l'autre bout du bâton, tu le sais très bien. Pourquoi ai-je menacé mon chien avec ma lame ? Et pourquoi m'a-t-il attaqué ?

– Il ne vous avait pas vu depuis longtemps. Il s'est battu avec la créature qui a tué Judd, il est encore traumatisé. Il ne savait pas ce qu'il faisait.

Sur le visage d'Arkwright se lisait un profond tourment. Pourquoi s'était-il comporté ainsi ?

– Non, c'est moi qui ne savais plus ce que je faisais. Trop de choses vont de travers. Ma mémoire est en lambeaux. Je ne me souviens plus de faits que je *devrais* me rappeler. Et je ne tenterais jamais de tuer mon chien, quelles que soient les circonstances. Ce qui m'amène à une conclusion logique...

Il marqua une pause, fixant de nouveau la roue. Puis il s'apprêta à parler.

Il n'en eut pas le temps, Jenny parla pour lui :

– Vous n'êtes pas Bill Arkwright.

Il nous regarda tour à tour :

– Tu dis vrai, petit chat. Mais, si je ne suis pas Bill Arkwright, alors qui suis-je ?

– Une créature de l'obscur ! s'exclama-t-elle.

À cet instant, la dernière pièce du puzzle prit place dans ma tête. Oui, cette entité venait de l'obscur. Mais ce n'était pas un mage kobalos qui aurait pris l'apparence de Bill Arkwright. Cet être avait été créé pour croire qu'il était Bill Arkwright.

Néanmoins, il avait des problèmes de mémoire. La clé résidait dans cette incertitude à propos de sa propre identité.

– Vous êtes un tulpa !

La reine des sorcières

GRIMALKIN

J'avais du mal à croire que Pan ait choisi Hécate pour partenaire.

– Ce n'est pas une alliée acceptable, protestai-je. Elle est l'ennemie des sorcières de Pendle, vous le savez.

Il y avait bien longtemps, Hécate s'était décerné le titre de Reine des Sorcières, et tous les clans sur terre avaient juré de la servir. Seul le Malin lui était supérieur. Plus tard, elle avait pris le parti des sorcières de Calédonie, qui avaient envahi le Comté et tenté de s'emparer du district de Pendle, dont elles convoitaient le potentiel de magie noire.

Après une bataille au corps à corps, qui avait fait de nombreuses victimes dans les deux camps, les Calédoniennes avaient été repoussées vers le nord. Mais nous, les sorcières de Pendle, n'avions jamais pardonné à Hécate de s'être alliée avec elles. Jamais nous ne l'avions reconnue pour reine.

– Si elle a été votre ennemie, la situation a changé, déclara Pan. Elle est maintenant mon alliée – comme je suis le vôtre, à votre demande. Elle combattrait les Kobalos et leurs dieux. J'ai grand besoin de son aide, et toi, Grimalkin, tu *dois* travailler avec elle. Si tu veux revenir sur terre, il n'y a pas d'autre moyen. Elle t'attend sur le chemin de la forêt.

Sa silhouette trembla et s'effaça.

Je me tournai vers Thorne en secouant la tête :

– Hécate est mauvaise et rancunière. Je crains qu'elle n'exige un prix élevé.

– On n'a guère le choix, soupira Thorne.

– C'est vrai. Allons voir quelles seront ses conditions.

Après avoir descendu l'escalier, nous prîmes pied sur l'herbe. Alors qu'à notre arrivée, il n'y avait aucun sentier, des cailloux noirs en dessinaient un qui menait vers la forêt. Au-dessus de nos têtes brillait maintenant une lune pleine.

Je partis devant. Les cailloux crissaient sous nos pas, annonçant notre approche. J'avais beau savoir que nous étions en sécurité dans le domaine de Pan, je sentis monter l'anxiété. Alice m'avait appris qu'ici, le ciel était toujours noir ; la seule source de lumière était cette lueur verte émanant du sol et des végétaux. Or, Hécate était liée à la lune, dont elle tirait une partie de ses pouvoirs. L'apparition soudaine de cet astre signifiait qu'elle l'avait amenée avec elle.

Pan était encore affaibli, après son combat contre Golgoth. Saurait-il nous protéger si Hécate se montrait hostile ? Et le voudrait-il ? Hécate était une déesse, il la considérerait sûrement comme une alliée précieuse, alors qu'il pouvait fort bien se passer de nous.

« Qu'elle ne s'attende pas à ce que nous nous soumettions sans nous battre », pensai-je.

J'aurais préféré marcher hors du sentier pour éviter de faire autant de bruit, mais la forêt s'était refermée sur nous. Bientôt, cependant, le sous-bois s'éclaircit, nous offrant une claire vision de ce qui nous attendait. Une haute et sombre silhouette se tenait au centre d'un carrefour : Hécate, de laquelle irradiait la malveillance.

Devant elle bouillonnait un énorme chaudron noir d'où montaient des vapeurs jaunes. Il lui arrivait presque à l'épaule et mesurait bien six pieds de diamètre. La main gauche négligemment posée sur son rebord, ses doigts tapotant le métal, la déesse nous accueillit avec un sourire affecté.

Les chaudrons étaient traditionnellement forgés pour contenir les puissants sortilèges de magie noire qu'on y préparait. Le contact du fer affaiblissait les sorcières et leur causait de vives irritations. C'est pourquoi elles laissaient le plus souvent à des serviteurs le soin de les entretenir et de les transporter. En caressant le rebord de métal, Hécate faisait étalage de sa maîtrise. Ça ne m'impressionnait pas ; j'étais capable d'en faire autant. Au cours de ma carrière de tueuse, j'avais appris à élever très haut mon seuil de tolérance à la douleur.

Au-dessus de sa tête, trois gros corbeaux perchés sur les branches

nous observaient dans un silence menaçant.

– Ces oiseaux sont à son service ? demandai-je à Thorne.

– Oui. Ce sont les Voyeurs, chargés de lui rapporter ce qui se passe dans le monde des vivants. J’ai utilisé moi-même des créatures de ce genre.

– Tiens-toi à ma gauche, légèrement en arrière, lui conseillai-je. À mon signal, tire tes lames !

– On peut combattre une déesse ? chuchota-t-elle, tandis que nous approchions de l’impressionnante silhouette.

– On n’a pas le choix, petite. Si on doit mourir une deuxième fois, qu’il en soit ainsi. Mais je ne me rendrai pas sans m’être battue jusqu’au bout.

Qu’Hécate ait choisi de nous rencontrer à cet endroit n’était pas innocent. Elle aimait se tenir à la croisée des chemins, pour s’emparer des âmes ou affronter ses ennemis. Quatre routes partaient du chaudron, et c’était elle qui accordait à ses proies le droit de passage et décidait de leur direction. On l’appelait aussi la Déesse des Carrefours.

Je fis halte à cinq pas de son chaudron et lui sourit poliment. Cependant, je ne m’inclinai pas, comme elle devait s’y attendre. Elle savait que je la défiais.

– Tu sais quel est notre souhait, dis-je. Nous sommes ici pour connaître ton prix.

– Certes, Grimalkin, une déesse fait toujours payer ses services, répondit Hécate d’un ton sinistre. Vous pouvez obtenir ce que vous désirez. Je joindrai mes pouvoirs à ceux de Pan, et vous retournerez sur terre. Oh, ne te fais pas d’illusion ! Ce ne sera pas ce que tu imagines.

– Du moment que je pourrai utiliser mes armes contre les Kobalos et libérer les femmes réduites en esclavage, le reste est sans importance, répliquai-je.

– Bien parlé ! Alors, sache exactement ce qui t’attend. Lorsque tu reviendras sur terre, tu ne sentiras ni les battements de ton cœur dans ta poitrine ni la chaude pulsation de ton sang dans tes veines. Plus jamais tu ne dîneras de poisson, de viande ou de fruits. Plus jamais tu ne boiras l’eau fraîche des torrents ni ne goûteras sur ta peau la chaleur du soleil. Chaque retour te causera une douleur extrême, et tu ne demeureras dans le monde des vivants qu’aux heures noires de la nuit. Tu devras regagner l’obscur avant le chant du coq pour ne pas

être réduite en cendres par les premières lueurs du jour. Es-tu prête à l'accepter ?

– J'y suis prête. Par quel moyen vais-je voyager entre l'obscur et la Terre ?

– Par un acte de ta volonté et l'acceptation de la souffrance que te causera le passage. Tu n'as qu'à le souhaiter, et ce sera fait.

– De quelles armes et de quels pouvoirs disposerai-je pour affronter nos ennemis ?

– Ceux qui ont toujours été les tiens : tes lames, tes ciseaux et ton art du combat. De surcroît, tu gagneras en force et en vitesse. Pendant les heures nocturnes, si tu le désires, tu pourras te rendre invisible. Tu te déplaceras rapidement, silencieusement, pour tuer sans risque. Tu seras ma tueuse noire. Les mages kobalos et leur armée seront ta cible principale.

– Pour une telle offre, ton prix est acceptable, déclarai-je.

Hécate sourit :

– Je crains que tu ne m'aies mal comprise, Grimalkin. J'ai exposé les *conditions* de ton retour sur terre. Je n'ai pas encore parlé du *prix*.

La jubilation qui s'affichait sur le visage de la déesse me fit redouter le pire.

Je ne me trompais pas.

– Le prix est le sang de cette fille qui se cache derrière toi.

Thorne bondit. D'un geste, je lui imposai le silence.

– À quoi te servira le sang de Thorne ? demandai-je avec colère. Pourquoi ce prix-là ?

– Cette fille possède une grande bravoure et un haut potentiel. Son sang est riche de pouvoir. Elle a pris les pouces du démon Belzébuth et les porte à son cou. Je boirai son sang, je lui prendrai ses os et les porterai à *mon* cou, avec ceux du démon. Ainsi, mes propres forces seront multipliées.

Plus jubilante que jamais, Hécate poursuivit :

– Pour ce que je t'offre, le prix ne peut être qu'élevé. En prenant le sang de Thorne et en la précipitant dans le néant, je te blesse, toi, Grimalkin ! Tu as échoué à la protéger sur terre, et tu vas échouer pour la deuxième fois. Cela va te causer une peine insupportable, et j'aurai la satisfaction de triompher d'une des sorcières de Pendle, ce clan rebelle qui a refusé ma loi.

Je posai la main sur le manche d'un de mes poignards de jet, prête à réagir. Puis, respirant profondément, je relâchai ma tension.

– Nous devons en discuter, Thorne et moi, déclarai-je. Si nous acceptons vos exigences, nous aurons besoin d'un peu de temps pour nous dire adieu.

– Je vous accorde un délai, à condition qu'il ne soit pas trop long. La menace que représentent nos ennemis ne cesse de grandir. J'attendrai votre décision ici, au carrefour.

Je jetai un coup d'œil aux trois corbeaux avant d'entraîner Thorne par le chemin de cailloux noirs. Arrivées au grand chêne, nous montâmes dans notre chambre en silence. Je sortis mes armes et mes ciseaux de leurs fourreaux et les alignai devant moi. Je crachai sur ma pierre à aiguiser, puis, prenant les lames une à une, je les affûtai soigneusement.

– Pourquoi les aiguisiez-vous, Grimalkin ? s'étonna Thorne.

– Pour qu'elles soient bien tranchantes.

Le chaudron bouillonnant

GRIMALKIN

J'affûtai mes lames une à une avant de les remettre chacune au fourreau, à l'exception de ma préférée, que je tendis à Thorne :

– Glisse-la dans la ceinture de ta jupe et cache le pommeau sous le pan de ta veste.

Je pris enfin mes ciseaux, crachai de nouveau sur la pierre et les aiguisai avec soin. Cela fait, je les rangeai à leur place, sous mon bras gauche, et je souris à Thorne :

– Les os du démon Belzébuth que tu portes au cou, peux-tu me les donner ? Je voudrais te demander de me les prêter, mais je vais devoir absorber tout leur pouvoir, et ensuite ils ne vaudront plus rien. Cela doit donc être un don.

– Bien sûr, vous pouvez les avoir, dit Thorne.

Elle ôta son collier d'os, en retira les deux plus gros et me les tendit. Tous deux étaient percés, et il ne me fallut qu'une minute pour les enfiler à mon propre collier.

– Vous voulez la combattre, n'est-ce pas ? reprit Thorne. Vous n'avez pas besoin de faire ça, Grimalkin. Je ne suis pas heureuse dans l'obscur. La perspective de disparaître dans le néant me paraît désirable. Je serai en paix, libérée de toutes les terreurs et de l'effroyable lutte qu'il faut livrer ici pour survivre. Je me sacrifierai volontiers pour vous permettre de revenir sur terre et de vaincre vos ennemis.

– Inutile de te sacrifier, petite. Reprends espoir et ranime la flamme de courage qui brûlait si fort en toi, autrefois ! Tu te souviens du jour où je t’ai demandé d’attaquer cet ours ?

Elle acquiesça avec un sourire. Ni elle ni moi n’avions oublié. Alors qu’elle n’avait que dix ans, elle m’avait harcelée pour que je fasse d’elle une tueuse. Dans l’espoir de la décourager, je l’avais mise au défi d’affronter un ours féroce avec un simple couteau. Je lui avais promis de la former si elle réussissait. La voyant trembler de peur de la tête aux pieds, je m’étais attendue à ce qu’elle parte en courant et me laisse enfin tranquille. Elle avait couru, oui. Droit vers l’ours. Elle était à deux secondes de la mort quand j’avais lancé mon poignard dans l’œil de la bête pour la tuer.

– Je me souviens d’avoir mangé le cœur de l’ours, reprit Thorne. C’était la meilleure chose que j’aie jamais goûtée. Le jour où nous avons tué l’ours et où vous avez commencé ma formation a été le plus beau de ma vie. Il l’est toujours.

Je rétorquai en riant :

– *J’ai* tué l’ours. Tu n’as fait que le frapper à la patte, ce qui l’a rendu furieux. Néanmoins, tu t’es conduite bravement. Te former a été une excellente décision, je ne l’ai jamais regrettée. Alors, garde ce souvenir en tête et rassemble ton courage pour ce que nous devons faire.

– Et que devons-nous faire, Grimalkin ?

– Ce qui aurait dû être fait il y a bien longtemps. Tuer Hécate.

Je lui expliquai mes intentions en détail, ainsi que le rôle qu’elle aurait à jouer. Ses yeux s’écarquillèrent de surprise avant de briller d’excitation.

Je retrouvais la Thorne que j’avais connue.

Nous redescendîmes l’escalier pour sortir de l’arbre et reprendre le chemin de cailloux noirs menant au carrefour. La haute silhouette sévère d’Hécate nous apparut bientôt, debout près du chaudron bouillonnant. Les trois corbeaux étaient toujours perchés au-dessus de sa tête.

De nouveau nous nous arrê tâmes à cinq pieds de distance.

– Eh bien ? demanda-t-elle. Qu’avez-vous décidé ?

Comme convenu, Thorne se plaça devant moi, et je posai les mains sur ses épaules.

– Thorne accepte de se sacrifier pour me permettre de combattre encore une fois mes ennemis sur la Terre, dis-je. Tout ce que je te demande, c'est de la faire souffrir le moins possible.

Hécate sourit :

– Elle ne souffrira pas, Grimalkin. Je serai douce.

Que la fille vienne vers moi !

Celle-ci s'avança. J'avais créé une illusion par magie : Hécate verrait les os du démon toujours attachés au collier de Thorne. Elle comprendrait que je les portais au dernier moment.

Quand Thorne fut près d'elle, la reine des sorcières posa doucement une main sur sa tête pour l'incliner sur le côté. Elle ouvrit largement la bouche, anticipant déjà le goût du sang. Mais quand ses dents approchèrent du cou de Thorne, la fureur déforma son visage.

Pour une entité aussi puissante qu'elle, l'illusion que j'avais créée ne résistait pas à un examen rapproché.

Elle gronda.

Trop tard.

Thorne lui avait plongé mon poignard préféré dans le cœur. Elle le fit tourner trois fois, comme je le lui avais conseillé. À l'instant même, je fus près d'elle. Saisissant Hécate par les cheveux, je lui cognai la tête de toutes mes forces contre le chaudron. J'espérais lui fendre le crâne comme un œuf, il resta intact. Désappointée, je compris que la lutte serait longue et difficile.

Et elle le fut. Tuer la Reine des Sorcières n'était pas une mince affaire.

Elle se débattait avec une énergie sauvage. Refermant les mains autour de mon cou, elle cherchait à m'étrangler. Mais je suis Grimalkin ; on ne vient pas à bout de moi aussi facilement.

Thorne ne cessait d'enfoncer sa lame dans le corps d'Hécate, ce qui la troubla assez pour que je la saisisse par les épaules. Je la soulevai de toutes mes forces pour lui plonger la tête dans le chaudron. Je la maintins quelques instants sous la surface bouillonnante. Elle réussit à me repousser avant de jeter Thorne à terre.

Hécate offrait maintenant un spectacle hideux. J'ignorais quels ingrédients mijotaient dans son chaudron ; en tout cas, leurs effets sur elle étaient impressionnants. Sa chair et son cuir chevelu pendaient en lambeaux. Il ne restait de sa tête qu'un crâne blanchi au bout d'un cou encore maintenu par ses tendons. Seuls ses yeux intacts flamboyaient

au fond de leurs orbites. Je sentis que la déesse, rassemblant tous ses pouvoirs, s'apprêtait à nous projeter dans le néant. Je tentai de tirer mes lames pour l'attaquer. Mais un mur invisible semblait s'élever entre nous. Hécate avait créé une barrière magique. Je ne pouvais même pas esquisser un pas vers elle.

Il ne me restait qu'une chance de changer ma défaite en victoire. Je refermai ma main gauche sur les os de Belzébuth, accrochés à mon cou.

La force du démon afflua en moi, et je retrouvai toute mon énergie. Je bondis, brisant la barrière d'Hécate. Je lui replongeai le crâne dans le chaudron. Puis j'enfonçai mes dents dans son épaule, juste à la base du cou, mon visage à quelques pouces du liquide bouillonnant. Et j'aspirai son sang. Il était d'une saveur étonnante, proche de celle du miel. Plus elle se débattait, plus je m'abreuvais à grandes lampées, jusqu'à ce que je la sente enfin faiblir.

À mesure que je buvais, je me transformais. J'étais Grimalkin, et plus encore.

Je bus, bus et bus jusqu'à la dernière goutte. Un frisson parcourut alors le corps d'Hécate. J'entendis au-dessus de ma tête les trois corbeaux s'envoler dans un grand battement d'ailes. Soulevant le corps de la Reine des Sorcières, je le fis retomber dans le chaudron.

Thorne et moi reculâmes, tandis que l'énorme récipient de fer sifflait et clapotait, envoyant des éclaboussures de tous côtés. Enfin, la folle ébullition se changea en un léger frémissement. Bientôt, la lune se reflétait sur la surface immobile comme dans un miroir.

Quelques instants plus tard, le squelette d'Hécate flottait, nettoyé du moindre bout de peau, de chair, de veines, de tendons et de vêtements. Nous avions triomphé. Mais il nous faudrait maintenant trouver un autre dieu qui s'allierait à Pan pour nous aider à revenir sur terre. Je sortis mes ciseaux et, d'un geste rapide, tranchai les os des pouces de la déesse.

Je les tendis à Thorne :

- Tiens ! Prends-les en échange de ceux dont tu m'as fait don.
- Non, Grimalkin ! Ils sont à vous. C'est vous qui avez tué Hécate.
- *J'ai* tué l'ours, dis-je en riant. *Nous* avons tué Hécate. Sans ton aide, je n'aurais pas eu le dessus. Prends-les, j'insiste ! Le sang d'Hécate est en moi, il me remplit de ses pouvoirs.

Thorne accepta les os, et nous nous assîmes dans l'herbe, au bord du chemin. Elle les perça soigneusement avant de les enfiler à son collier.

Nous redescendîmes le sentier pour une deuxième confrontation. Pan était assis sur une des énormes racines noueuses qui s'étendaient autour de l'arbre. Il était seul. Pas un animal à ses pieds, pas un oiseau sur ses épaules. Sans ses vêtements d'herbe et d'écorce, ses oreilles pointues et ses ongles de pieds incurvés, il aurait ressemblé à n'importe quel jeune garçon malheureux.

Il leva les yeux à notre approche et secoua la tête :

– Pourquoi as-tu fait ça, Grimalkin ?

– Premièrement parce que je suis la tueuse du clan Malkin et, bien que je sois morte, je considère de mon devoir de tuer quiconque se dresse contre nous. Deuxièmement parce qu'en échange de son aide elle exigeait le sang de Thorne, ce qui est vindicatif et déraisonnable. C'est donc moi qui lui ai pris son sang. Voilà pourquoi nous avons tué Hécate.

– Tu es *morte*, Grimalkin. Le clan Malkin devra te trouver une remplaçante. Tu n'aurais pas dû tuer notre alliée. Qui se joindra à moi, à présent, pour te renvoyer là-bas ? Pour te permettre de combattre nos ennemis sur terre ? J'ai sollicité d'autres dieux, ils ont tous refusé.

– Je suis toujours Grimalkin, répliquai-je. Et bien plus que Grimalkin, maintenant. Hécate se rendait sur terre à son gré. Je suis peut-être capable d'en faire autant désormais.

Mais, avant que j'aie terminé ma phrase, Pan avait disparu sans rien ajouter.

– Nous sommes des tueuses de dieux ! s'exclama Thorne avec enthousiasme.

– Sans doute était-ce notre destinée, dis-je.

– À qui allons-nous nous attaquer, maintenant ? demanda-t-elle.

Talkus était évidemment notre première cible. Encore fallait-il le trouver.

Les femelles sont des bêtes

GRIMALKIN

De retour au carrefour, je me penchai sur le chaudron. La surface du liquide était immobile. On ne voyait aucune trace des os d'Hécate. Sans doute s'étaient-ils dissous.

J'étais pleine de confiance en moi, emplie d'une énergie bien supérieure à celle que j'avais sur terre. Posant les mains sur le rebord du chaudron, je ressentis la brûlure que le fer inflige aux sorcières. Je l'ignorai et me concentrai sur l'immense pouvoir qu'il contenait. Je l'absorbai, l'ajoutant à celui que j'avais tiré d'Hécate.

Je contemplai le sentier, devant moi. Morte, Hécate ne pourrait plus s'allier à Pan pour me renvoyer sur terre... Mais elle avait décidé de la destinée de bien d'autres. Ne saurais-je pas retourner sur terre par mes propres moyens ? Hécate ne s'y était-elle pas rendue pour recevoir l'allégeance de ses sujets aux principaux sabbats de sorcières ?

Si *elle* avait pu le faire, pourquoi pas *moi* ? J'avais abreuvé mon corps mort de son sang et je m'étais emparée de son chaudron magique. Avais-je encore besoin de l'aide de Pan ?

Je me tournai vers Thorne :

– Je vais tenter de revenir sur terre.

– Emmenez-moi avec vous, Grimalkin, me pria-t-elle.

Je plaçai une main sur son épaule :

– Plus tard, Thorne. Laisse-moi d'abord vérifier si c'est possible.

Je me concentraï pour absorber le plus possible le pouvoir du chaudron. Le carrefour, devant moi, miroïta, puis il commença à tourner dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Les quatre chemins tourbillonnaient à présent telle une roue ayant le chaudron pour moyeu. Cette vision donnait le vertige, et j'entendis Thorne lâcher une exclamation. Cependant, le sol autour du chaudron demeurait stable. Tant que nous ne bougions pas, nous étions en sécurité.

Soudain, je découvris qu'il y avait bien plus que quatre chemins. Ils se multipliaient à une vitesse folle. Leur tourbillon s'accélérait ; au bout de chaque sentier, j'apercevais des scènes variées : villages, clochers, fermes, paysages marins. Chacun d'eux menait quelque part, ils semblaient ouvrir sur une infinité de destinations.

Où avais-je envie de me rendre pour mon premier voyage de retour sur la Terre des vivants ?

Valkarky ? Afin d'espionner la cité de mes ennemis ? Pourquoi pas ?

À peine avais-je pris cette décision que le tourbillon des multiples sentiers ralentit. Quand le vortex s'immobilisa, il ne restait plus que les quatre voies d'origine. J'observai celle qui se trouvait face à moi. Derrière une ligne d'arbres, Valkarky scintillait, aussi blanche que la neige, sous un ciel noir. Ce détail avait son importance : je ne pouvais aller sur terre que pendant la nuit. Il était plus de minuit, là-bas. Il restait encore sept heures avant l'aube.

– Telle sera ma destination, dis-je en désignant la cité.

Thorne me supplia à nouveau :

– Emmenez-moi avec vous, Grimalkin ! Je suis prête à courir le risque.

– Je t'emmènerai quand j'aurai accompli cette première visite, lui promis-je. Sois patiente, petite. D'ailleurs, je te confie une tâche importante : reste ici et surveille le chaudron de sorte que je puisse revenir sans encombre. Repousse quiconque osera s'approcher. Mais, si le danger est trop grand, appelle-moi ! Je t'entendrai et serai très vite à tes côtés.

Thorne acquiesça sans dissimuler sa déception. Je lui souris. Il me fallait d'abord tester mes capacités et mesurer les limites qui m'étaient imparties.

Je considérai les options qui se présentaient à moi. Je pourrais frapper le Triumvirat – les trois Hauts Mages qui régnaient sur les Kobalos. Je pensais cependant plus sage de commencer par quelque chose de moins risqué : entrer dans Valkarky et voir si je pouvais y

déambuler sans être remarquée. Laisser l'*hubris*, le péché d'orgueil et de fatuité, causer ma perte serait stupide. Lukraste avait été le plus puissant des mages humains, et les pouvoirs magiques d'Alice dépassaient ceux de toute autre sorcière. Pourtant, tous deux avaient sous-estimé les Hauts Mages kobalos. Ils avaient eu de la chance de survivre. Je ne commettrais pas la même erreur.

Je m'engageai sur le sentier, concentrée, m'efforçant de déterminer par quel endroit je m'introduirais dans l'ombre du mur entourant la cité.

Soudain le sol sembla se dérober sous mes pieds. Hécate m'avait prévenue : le passage entre l'obscur et la Terre causait une souffrance atroce. Tandis que je tombais à la vitesse d'une pierre, mon sang se mit à bouillir dans mes veines, me brûlant de l'intérieur, alors que ma peau était comme durcie par le gel. Mes os se tordaient, mes nerfs s'allongeaient comme si tout mon corps était écartelé sur un chevalet de torture. Lorsque j'étais vivante, la douleur la plus terrible que j'avais endurée avait été l'introduction du clou d'argent dans ma jambe cassée pour la réparer.

Celle-là était pire encore.

Je heurtai le sol avec violence. Accroupie, je vomis sur la terre froide. La douleur reflua peu à peu, mais plusieurs minutes s'écoulèrent avant que je puisse me relever. Les jambes tremblantes, je compris qu'à cet instant je serais toujours particulièrement vulnérable. J'avais bien fait de choisir un point de chute dissimulé dans l'ombre des murs.

Je cherchai du regard le chemin qui me ramènerait dans l'obscur, sans lequel je ne serais pas de retour avant le lever du soleil. Levant les yeux, je l'aperçus dans les airs, faible ruban de lueur pourpre, à cinquante pieds au-dessus de ma tête. Comment réussirais-je à l'atteindre ?

Puis je découvris un phénomène étrange : je ne respirais pas ; je n'en ressentais pas le moindre besoin. Mon corps avait quelque chose de curieusement immobile. Je plaçai une main sur ma poitrine : mon cœur ne battait pas.

Hécate m'avait prévenue. Mais qu'est-ce que cela signifiait ?

Je pouvais bouger.

Penser.

Combattre mes ennemis.

J'étais toujours Grimalkin.

J'étais revenue sur terre, à l'extrême nord, au cœur même du cercle Arctique, au pied des murs de Valkarky, la grande cité des Kobalos. Or, je ne voyais ni sentinelle ni patrouille, rien qui présente un danger quelconque.

J'avais délibérément choisi une portion de la muraille encore en construction. Très haut au-dessus de moi, se découpant contre le ciel étoilé, des créatures appelées les whoskors travaillaient à l'extension de la ville. De toute la dextérité de leurs seize pattes, ils modelaient la skoya, une sorte de pierre tendre qu'ils excrétaient par leur orifice buccal.

Les Kobalos croyaient que leur cité ne cesserait de grandir, qu'elle s'étendrait au-delà de leur territoire de glace et de neige pour couvrir toute la Terre, où il ne resterait plus le moindre brin d'herbe. Rien d'étonnant à ce que Pan, divinité de la nature et de la vie, soit l'ennemi juré des Kobalos et de leurs dieux ! Jamais il ne leur abandonnerait le monde qu'il aimait ! Les whoskors étaient trop absorbés par leur tâche sans fin pour s'inquiéter de ma présence. C'était le moment de tester mes capacités.

Au cours de ma vie sur terre, j'avais beaucoup voyagé et étudié toutes sortes de magies. Une sorcière roumaine m'avait enseigné des rudiments de chamanisme, mais je n'avais pleinement développé qu'un seul aspect de mes talents : projeter mon âme hors de mon corps. En serais-je encore capable, maintenant que j'étais morte ?

Faisant appel à toute ma volonté, je marmonnai la formule à la cadence requise. Je me transformai bientôt en un globe de lumière verte. Or, à ma grande surprise, je ne vis plus aucune trace du corps que mon esprit avait temporairement abandonné. Où était-il parti ? S'il avait disparu, comment réussirais-je à le réintégrer ?

J'avais tort de m'inquiéter : il me suffit d'un effort de volonté pour me trouver de nouveau, telle qu'en moi-même, au pied des hauts murs de la cité.

J'avais compris. Morte, j'appartenais à l'obscur. Mes pouvoirs étaient différents. Mieux que projeter mon âme hors de mon corps vulnérable, l'abandonnant à mes ennemis, je pouvais changer de forme et devenir cet orbe lumineux. L'un de mes problèmes était résolu. Quand viendrait le moment de regagner l'obscur, je n'aurais qu'à planer jusqu'au sentier.

J'avais encore autre chose à tester. Autrefois, la terre que je foulais, les murs qui m'entouraient étaient solides. En serait-il de même désormais ?

Après avoir repris la forme d'un globe, je flottai vers la muraille. Et

je passai au travers. La pierre était épaisse, et pendant quelques instants je ne vis plus rien. Puis j'émergeai dans un long couloir. Le parcourant jusqu'au bout, je pénétrai dans une vaste salle.

Je compris aussitôt que j'étais dans un skleech, un de ces enclos où les Kobalos enfermaient leurs purrai. Crasseuses, vêtues de haillons, ces humaines réduites en esclavage étaient enchaînées au mur, dans des positions extrêmement inconfortables. La plupart, les yeux fermés, semblaient dormir. Quelques-unes fixaient le centre de la pièce, où trois femmes étaient agenouillées.

Elles étaient interrogées par deux énormes guerriers kobalos. Deux autres observaient la scène d'un air railleur.

Je ne compris pas de quoi ces femmes s'étaient rendues coupables. Peut-être cela faisait-il partie de leur dressage : les souffrances que leur infligeaient les Kobalos devaient servir d'exemple aux autres esclaves.

Je flottai jusqu'au haut plafond de la salle pour mieux voir. Soudain, l'un des guerriers frappa violemment une des femmes en plein visage. Sa tête partit vers l'arrière, et elle se mit à sangloter.

– Silence ! rugit la brute en losta, la langue des Kobalos. Tu n'as le droit ni de pleurer ni de montrer que tu as mal. Compris ?

La femme continuant de pleurer, il tira un couteau et lui entailla profondément l'avant-bras. Elle hurla.

En réponse, le guerrier plaça la lame contre son autre bras :

– Je te laisse une dernière chance de te taire.

Tu veux une autre coupure ?

La femme retint ses sanglots, tandis que le sang coulait abondamment de sa blessure. Je bouillais de rage au spectacle d'une telle cruauté. J'aurais voulu tuer le bourreau sur place. Mais que se passerait-il alors ? Si je tuais ces gardes, j'attirerais des représailles sur toutes ces femmes. Elles seraient torturées voire massacrées.

Je restai donc le témoin désespéré de cette barbarie. La relève se fit trois heures plus tard, et je suivis les quatre Kobalos, attendant le moment de leur faire payer leurs forfaits. Je gardai mes distances tandis qu'ils parcouraient une série de sombres passages en plaisantant sur ce qu'ils venaient de faire.

– Les femelles sont des bêtes, déclara l'un d'eux. Il n'y a que la douleur pour leur apprendre l'obéissance.

Ses compagnons lui tapèrent dans le dos en riant.

Longeant le plafond, je les dépassai et vins me placer à l'entrée du couloir suivant. Là, je repris ma forme humaine et tirai mes armes.

La torche la plus proche était à quelque distance, et l'entrée était obscure. Mais peut-être les quatre guerriers furent-ils alertés par un reflet de lumière sur mes lames, car ils firent halte.

– La bête que vous voyez là est votre mort, dis-je tranquillement. À votre tour d'apprendre l'obéissance ! Approchez et vous mourrez !

Le premier se jeta sur moi. Il était plus vif que je ne m'y attendais étant donné sa corpulence. Cela n'était pas suffisant. Je parai sa lame et lui enfonçai la mienne dans la gorge. Un jet de sang vint éclabousser le mur et le sol.

Les trois autres attaquèrent ensemble. J'aurais pu les tuer lentement, pour leur faire payer les souffrances qu'ils avaient infligées à leurs prisonnières. Mais ils n'offrirent guère de résistance. Je les achevai en quelques coups, leur accordant la miséricorde d'une mort rapide.

Jusqu'alors, les choses avaient été faciles. Ce ne serait pas toujours le cas, je ne me faisais pas d'illusions. Je n'avais affronté que de simples guerriers. Vaincre un Haut Mage ou le dieu Talkus serait une tout autre affaire. Cependant, j'avais testé mes capacités, et le résultat était encourageant. Je sortais avec succès de mon premier combat et j'avais appris pas mal de choses.

Après avoir remis mes armes au fourreau, je repris ma forme d'orbe et montai vers le ciel noir pour retrouver le ruban de lumière pourpre. L'instant d'après, je marchais sur le sentier, entre les arbres. J'apercevais au loin le chaudron, près duquel Thorne patientait.

– Tout s'est bien passé ? me questionna-t-elle vivement quand elle me vit approcher.

– Très bien ! Je vais infliger quelques dommages aux Kobalos à chacune de mes visites.

– La prochaine fois, vous m'emmènerez avec vous ? Je secouai la tête :

– Pas encore. Tu devras acquérir certains talents pour faciliter ton retour sur terre. Je vais t'enseigner des éléments de chamanisme. Tu pourras projeter ton âme hors de ton corps ; étant morte, j'ai pu changer de forme instantanément. Si tu veux m'accompagner, petite, tu dois apprendre à le faire, c'est vital. Tu passeras à travers des matières solides et tu te déplaceras à grande vitesse. Dans certaines circonstances, ce sera sans doute notre seule chance de regagner le sentier qui nous ramènera au chaudron.

– Alors, apprenez-moi, Grimalkin ! s'écria Thorne. J'ai hâte !

Je commençai donc sa formation. Si elle assimilait ce savoir, elle pourrait m'accompagner dans mes voyages nocturnes. Deux sorcières valaient mieux qu'une.

Cependant, mon intrusion réussie dans Valkarky m'avait fait mesurer les limites de mes possibilités. Certes, je désirais entraver les efforts de guerre des Kobalos, mais ma première ambition était de délivrer les milliers d'esclaves enfermées dans les skleech et de les mettre en sécurité.

L'obligation de retourner sur terre uniquement de nuit rendait ce projet impossible. Qui guiderait et protégerait ces malheureuses, pendant la journée ? Il me fallait l'aide d'une armée de vivants pour y réussir.

Si on n'agissait pas rapidement, les Kobalos remporteraient leur terrible défi. Tous les humains mâles seraient morts, toutes les femmes seraient esclaves.

La menace grandit

THOMAS WARD

À peine avais-je prononcé le mot « tulpa » que l'être qui se prenait pour Bill Arkwright lâcha son bâton et tomba à genoux au bord du ruisseau, face à la roue, tremblant de tout son corps. Puis il leva sur moi un visage crispé de douleur et de chagrin.

– Tu as raison, cria-t-il, les yeux pleins de larmes. Je le sais, à présent, je suis un tulpa, la création d'un mage. Je ne suis qu'une chose vide ; un chien a plus d'âme que moi. Je suis sorti du néant et j'y retourne.

Puis ses traits se tordirent. Son œil gauche roula sur sa joue, sa mâchoire s'allongea jusqu'à pendre sur sa poitrine, sa bouche lâcha un épais ruban de salive grisâtre. Je reculai d'un pas, horrifié. Jenny réprima un cri. De petites choses blanches apparurent dans la salive : la créature perdait ses dents.

Ses tremblements se muèrent en violentes convulsions. L'entité qui avait pris l'apparence de Bill Arkwright se ratatina, le front dans la boue, avec des gémissements pitoyables. Sa tête s'étira comme un ver, un liquide visqueux suinta de dessous ses vêtements et serpenta vers l'eau, aussitôt emporté par le courant.

En moins d'une minute, il ne restait du tulpa qu'un tas de loques vides d'où montait une affreuse odeur de pourriture.

Quittant les lieux, Jenny et moi retournâmes dans la cuisine, où nous restâmes assis face à face, encore sous le choc. Sang dormait d'un

sommeil agité, comme en proie à de mauvais rêves. Enfin, nous parlâmes, tâchant de donner un sens à ce que nous venions de voir.

– C'était vraiment un tulpa ? balbutia Jenny, la tête dans ses mains.

– Il l'a reconnu lui-même, non ?

Fouillant dans mon sac, je tirai une copie que j'avais faite du glossaire de Nicholas Browne après l'avoir emprunté à Grimalkin. Browne, au temps où il était épouvanteur, avait étudié les Kobalos. Il avait rédigé un guide de leurs coutumes, dieux, magie et comportements. Grimalkin et moi y avons ajouté les nouvelles informations que nous avons recueillies.

Jenny me regarda le feuilleter.

Ayant trouvé l'article sur les tulpas, je lui tendis le document. Puis je me levai pour lire par-dessus son épaule. C'était le texte établi par Browne, augmenté des commentaires de Grimalkin et des miens.

Tulpa : créature conçue dans l'esprit d'un mage, pouvant à l'occasion prendre une forme visible.

Note : Malgré ma grande connaissance des arts ésotériques, je n'ai encore jamais rien rencontré de semblable au cours de mes nombreux voyages. Si les mages kobalos possèdent un tel pouvoir, leurs créatures ne connaissent pas d'autres limites que celles de leur imagination. Grimalkin

Note : La créature ailée qui s'est adressée au magowie et a paru me ramener à la vie était un tulpa né de l'imagination d'Alice. Si nous en rencontrons d'autres, créés par les Kobalos, nous devons rester sur nos gardes. Tom Ward

Lors de mon combat contre l'assassin Shaiksa, j'avais cru être victorieux, or son sabre m'était passé au travers du corps. Mes cicatrices étaient là pour le prouver – recouvertes d'écailles, à cause du sang de lamia que j'avais hérité de ma mère. J'étais mort. Le pouvoir magique d'Alice m'avait ramené à la vie. À l'instant où je jaillissais de mon cercueil, un ange était apparu dans le ciel.

– À en croire Alice, c'était un tulpa, mais nous n'en avons aucune preuve, fit remarquer Jenny. Nous ne savons pas grand-chose de ces créatures. Celle-ci s'est peut-être simplement servie de tes paroles, Tom. Elle a accepté ton explication. Elle avait des problèmes de mémoire. Elle savait que quelque chose n'allait pas.

J'acquiesçai d'un signe de tête tout en replaçant le feuillet avec les autres avant de les ranger dans mon sac.

– C'est pourtant vraisemblable. Ce qui est intéressant, dans tout ça,

c'est que le tulpa se prenait vraiment pour Bill Arkwright. Quand l'entité s'est dissoute, j'ai eu le sentiment de perdre Arkwright à nouveau. Il m'avait manqué. J'étais heureux de retrouver sa compagnie. J'ai ressenti la même tristesse qu'au moment de sa disparition, en Grèce.

– Le plus horrible, reprit Jenny, c'est qu'il se sentait vivant, et qu'il a connu une mort affreuse, sachant que c'était sa fin puisqu'il n'avait pas d'âme. Quand tu l'as traité de « tulpa », il a commencé à se dissoudre.

– Nommer les tulpas est peut-être ce qui met fin au sort qui les a créés, supposai-je. Il ne nous a pas attaqués tout de suite parce qu'il croyait vraiment être Bill Arkwright. Il y avait probablement un déclencheur quelconque pour lui faire comprendre ce pourquoi il était fait : nous voir comme des ennemis et passer à l'offensive.

– Ce serait arrivé s'il avait eu la Lame-Étoile en main, commenta Jenny. Il t'a demandé de la lui prêter, tu te souviens ? Sa mission était probablement de s'en emparer, ce qui t'aurait rendu vulnérable à la magie des Kobalos. Cette créature était beaucoup plus complexe que le tulpa d'Alice, qui est resté haut dans les airs. C'était peut-être plus une illusion qu'un être doué de substance. Le faux Arkwright a vécu avec nous pendant plusieurs jours. Je me demande quel mage a pu le créer. C'est peut-être Balkai qui nous l'a envoyé.

Nous n'avions pas encore rencontré ce puissant mage kobalos, mais Jenny avait probablement raison. Il avait fallu un talent magique incroyable pour concevoir une telle entité.

– Le plus sage est de retourner tout de suite à Chipenden, tant qu'il nous reste quelques heures de jour, dis-je.

– Pour moi, le plus tôt sera le mieux. Cet endroit me flanque la chair de poule, déclara Jenny en prenant aussitôt son sac et son bâton.

Nous traversâmes la pièce de devant, Sang sur nos talons. Quand j'ouvris la porte, le chien gronda et se ramassa sur lui-même. Je claquai de la langue impatiemment et il finit par se relever. Il s'ébroua et nous suivit dans le brouillard.

Marchant en tête, je traversai le jardin vers l'ouverture dans la clôture. La visibilité était quasi nulle, l'air, froid et humide. J'avais hâte de rejoindre le canal et de prendre la direction du sud. Or, arrivés devant le fossé, nous fîmes halte à la vue de ce qui nous attendait.

On aurait dit une rangée de pieux, plantés à l'oblique dans le sol pour repousser des assaillants. Des pieux qui bougeaient...

Des skelts.

Oscillant sur leurs pattes aux multiples jointures, ils ressemblaient à des insectes géants, bien que leurs corps tubulaires à plusieurs segments soient couverts d'une carapace pareille à celle des langoustes, incrustée de bernacles à cause de leurs longs séjours dans l'eau.

L'un d'eux se rua soudain sur nous. Jenny recula en poussant un cri. Mais la bête s'arrêta au bord du fossé, où elle s'accroupit en tremblant, repoussée par le sel.

Ces créatures se mouvaient à une vitesse incroyable. Étant donné leur nombre, nous n'étions pas de force à les repousser. Seul le fossé d'eau salé les tenait à distance.

Sang se colla à moi, gémissant de terreur, et cela m'attrista. Ses récentes expériences lui avaient ôté tout courage.

De mon bâton, je fis signe à Jenny de regagner le moulin. Nous devons faire le point sur la situation. Nos options étaient réduites, et aucune ne nous assurait une sortie sans risque du jardin.

De retour dans la cuisine, nous restâmes assis en silence tandis que je réfléchissais.

– Eh bien, dis-je enfin, qu'est-ce que tu en penses ?

– On pourrait rester là un moment. Il y a des lapins en quantité à l'arrière du jardin, au-delà du moulin. On ne mourrait pas de faim.

– Mais s'il pleut, comme souvent dans le Comté, le sel va se diluer dans le fossé. Les skelts traverseront. On a tout au plus quelques jours devant nous. Il faudrait alors les affronter. On ne ferait que repousser l'échéance.

– Si tu utilisais un miroir pour appeler Alice à l'aide ? Elle les disperserait. Souviens-toi de ce qu'elle a fait aux Kobalos !

Avec l'aide de Pan, Alice avait causé par magie une violente éruption qui avait détruit en partie l'armée kobalos, permettant à notre arrière-garde de passer le fleuve et de se réfugier dans la principauté de Polyznie.

– Je ne peux pas lui demander ça, Jenny. Elle travaille à une alliance avec les sorcières de Pendle. C'est très important. Elles représentent peut-être les dernières forces capables de s'interposer entre le Comté et le pouvoir des mages kobalos. Non, on va attendre la nuit et forcer le passage.

– On n'échappera jamais à ces skelts ! protesta-t-elle.

– Il y a un moyen. Réfléchis ! Imagine que tu sois toute seule et que

tu doives t'enfuir. Que ferais-tu ?

Jenny fronça les sourcils. Soudain, son visage s'éclaira :

– Il y a une autre sortie ! On n'a qu'à suivre le cours du ruisseau qui passe sous la clôture et le fossé.

– Bien pensé ! C'est exactement ce que nous allons faire.

En plus du fossé, une haute clôture de fer entourait le jardin. Mais le ruisseau s'engouffrait dans deux tunnels qui passaient dessous. À leur extrémité, des grilles laissaient passer l'eau mais arrêtaient toute intrusion des créatures de l'obscur. Chaque grille était boulonnée aux pierres du tunnel. Il me faudrait en ouvrir une, un travail que je devrais accomplir de jour, car, à la nuit, j'aurais besoin d'une lanterne, ce qui attirerait l'attention des skelts.

Le tunnel qui menait au plus près du canal était notre meilleur choix. Après avoir expliqué mes intentions à Jenny, j'allai sélectionner quelques outils dans l'atelier. Pendant ce temps, elle ramassait des galets et les alignait dans l'herbe, près de l'ouverture dans la clôture. Quand je revins, elle remplissait ses poches des derniers projectiles, la mine déprimée.

– Voyons combien de skelts tu vas assommer, plaisantai-je pour tenter de la reconforter.

Je ne lui tirai même pas un sourire. Je ne pouvais pas lui en vouloir, nous étions dans le pétrin.

Bien que le danger ne soit pas immédiat, la menace restait sérieuse. Si notre évasion échouait, dans quelques jours nous serions morts. Et si elle réussissait, rien ne garantissait que d'autres skelts ne nous guetteraient pas au bout du tunnel.

Notre plan était le suivant : Jenny se posterait au bord du fossé et bombarderait les skelts de pierres. Elle ne serait pas en danger, car ils ne se risqueraient pas dans l'eau salée. Les galets ne leur feraient guère de mal, étant donné la solidité de leurs carapaces, mais détourneraient leur attention, du moins je l'espérais. Sinon ils pourraient longer la clôture, et nous attendre de l'autre côté.

Je gagnai rapidement le bord de la rivière et m'engageai dans le courant glacé et pataugeai dans le tunnel jusqu'à la grille de fer. Par chance, l'eau, peu profonde à cet endroit, ne m'arrivait qu'aux genoux. Mes yeux s'accoutumèrent vite à la pénombre. L'un des outils dont je m'étais muni me paraissait à la bonne taille.

Je me mis aussitôt au travail. Le tournevis dérapait sur les pas de vis, ce qui provoquait à chaque fois un sourd claquement métallique,

et je craignis que le bruit ne me fasse repérer. Il me fallait pourtant venir à bout des six boulons avant le coucher du soleil, pour ne pas être obligé d'allumer une lanterne. Nous devions nous enfuir la nuit même, car il n'était pas certain que nous puissions survivre une journée de plus. Qu'une forte averse dilue le sel, et les skelts franchiraient le fossé.

Les deux derniers boulons, sous la surface, étaient particulièrement rouillés et me donnèrent beaucoup de mal. Je crus ne jamais venir à bout de l'ultime vis. Par chance, sa tête cassa enfin et elle tomba au fond de l'eau.

J'avais réussi, mais cela m'avait pris presque deux heures, et je gelottais de froid. Je rejoignis Jenny, toujours occupée à lancer des pierres, et nous rentrâmes au moulin.

Sang dormait encore d'un sommeil agité près de la porte. Je remis du bois dans le fourneau pendant que Jenny allait à la chasse aux lapins. Elle n'en rapporta qu'un seul, que nous partageâmes avec le chien, si bien qu'à la fin du repas nous n'étions guère rassasiés. Cependant, le soir tombait et nous préparâmes notre fuite.

Je mis Jenny en garde :

– Il est possible que les skelts nous suivent. Ils ne peuvent pas courir vite longtemps. Dès que nous serons dehors, nous les distancerons. Il faudra foncer et ne pas ralentir avant d'être en sécurité à la maison.

– Le plus tôt sera le mieux, approuva Jenny. Je n'ai pas l'intention de lambiner.

– D'autres dangers sont à prévoir, des guerriers kobalos envoyés par leurs mages, par exemple, voire Balkai lui-même. On ne va donc pas prendre la route la plus directe. Dès qu'on aura quitté le canal, on suivra les lignes de leys.

– Tu envisages d'appeler le goblin ?

– Oui, s'il n'y a pas d'autre solution.

Les leys, ces routes invisibles qui quadrillaient le Comté, permettaient aux gobelins de se rendre d'un lieu à un autre. J'avais passé un pacte avec Kratch, le gardien du jardin de Chipenden. Si je l'appelais, il viendrait à ma rescousse. À condition que je sois sur un ley ou à un point d'intersection.

– Je sais que tu as étudié les cartes, repris-je. As-tu ces lignes en mémoire ? Un épouvanteur doit connaître le Comté comme sa poche. Voyons un peu tes connaissances ! Trouve-nous la route la plus rapide jusqu'à Chipenden en utilisant les leys !

– Je ne me souviens que des deux principales. La première, qui file vers le nord-est, passe au sud de Priestown, trop loin de l'endroit où nous sommes. La deuxième, qui traverse Priestown, Goosnarch, Beacon Fell et Bleasdale avant d'arriver à Chipenden, est plus intéressante.

– Pas mal. Mais il en existe beaucoup d'autres. L'une d'elles est tout près. Observe bien ! Il est temps de partir.

Nous quittâmes le moulin, verrouillant la porte derrière nous, et suivîmes le ruisseau jusqu'au tunnel, moi devant, Jenny derrière. Sang restait sur la rive, gémissant doucement. Je fis claquer ma langue pour l'encourager ; rien à faire. Si cette bête avait deux sous de jugeote, elle finirait par nous suivre.

Jenny était encombrée de nos deux sacs et de nos bâtons. Je portais la *Lame-Étoile* à l'épaule, dans son fourreau, mais je devais garder les mains libres pour soulever la lourde grille. Tâtonnant dans l'obscurité, j'empoignai le treillage de fer et tirai. Il résista, retenu par ses montants probablement tordus. Je forçai, il céda, et un claquement de métal contre la pierre se répercuta en écho tout le long du tunnel. Je le posai contre le mur pour nous ouvrir le passage.

En progressant dans le tunnel, nous eûmes une mauvaise surprise : l'eau, beaucoup plus profonde, nous arrivait à la taille. Le froid me coupa la respiration. Jenny pataugeait derrière moi. Quelques instants plus tard, je sortais du tunnel et grimpais sur la rive. Une lune gibbeuse peinait à percer le brouillard, toujours aussi épais. Je me retournais pour voir si Jenny s'en sortait, quand un bruit m'alerta.

Je n'eus pas le temps de réagir. Un énorme skelt me sauta dessus, dans un craquement de jointures. En esquivant la pointe de son tube osseux, je perdis l'équilibre. Je heurtai brutalement le sol, le souffle coupé.

Roulant sur mes genoux, je tendis la main vers la *Lame-Étoile*. Le skelt, les oreilles couchées contre son crâne allongé, bondit de nouveau.

Mon sang se glaça dans mes veines.

Je n'avais pas le temps de tirer mon épée.

Quelle noire créature ?

GRIMALKIN

Tandis que j'entraînais Thorne, l'air miroita devant nous et Pan apparut.

Souriant, il déclara :

– Je suis porteur d'une bonne nouvelle. Lukraste est vivant !

Je le dévisageai, stupéfaite :

– Alice le disait mort.

– Nous le pensions tous deux. Les mages kobalos et Talkus sont des maîtres de l'illusion, mais j'ai fini par percer leur tromperie. Nous avons juste le temps de le sauver, car il sera bientôt mis à mort. Quelle meilleure occasion de tester tes nouveaux pouvoirs ? Nous avons un besoin crucial des siens.

Lukraste était le mage humain le plus puissant qui ait jamais arpenté la Terre. Il serait sans nul doute un allié formidable. Néanmoins, je ne lui accordais aucune confiance. Seul le pouvoir l'intéressait. Accepterait-il de travailler de nouveau aux côtés d'Alice ? Et Pan obligerait-il une fois de plus Alice à abandonner Tom ? J'en serais désolée pour le garçon.

Cependant, on n'avait pas le temps d'en discuter. Mes propres inquiétudes ne comptaient pas face au bien commun. Pour vaincre les Kobalos, toutes les aides étaient les bienvenues.

Je revins vers le chaudron avec Thorne.

– Emmenez-moi avec vous, Grimalkin, me supplia-t-elle encore une fois.

– Tu n’es pas prête, petite. Il me reste beaucoup de choses à t’enseigner. Pour trouver Lukraste, je devrai me transformer en orbe et passer à travers les murailles. Tu n’en es pas encore capable.

Elle baissa la tête, dépitée. Bientôt les sentiers se remirent à tourbillonner. Je retournai à Valkarky, toute mon attention focalisée sur le lieu que je devais atteindre.

Mon estomac se contracta de nouveau comme si je tombais dans le vide, nauséuse et glacée. Cependant, la douleur fut nettement moins vive que la première fois. Hécate avait peut-être exagéré. On s’accoutumait sans doute à ces sensations.

Je fermai les yeux instinctivement. Quand je les rouvris, je me trouvais dans un étroit couloir bordé de portes de chaque côté : des cachots. Cette fois, le ruban de lumière pourpre courait au ras du sol. Il me suffisait d’y marcher. Mais les mages kobalos ne pouvaient-ils faire de même ? À moins que cela leur soit interdit ou que ce phénomène leur reste invisible ?

Tous les vingt pas, des torches étaient accrochées aux murs. Or, j’étais une créature de l’obscur, l’ombre était mon alliée. D’un simple effet de ma volonté, je soufflai toutes les torches, plongeant le corridor dans le noir.

Je ne fus pas aveugle pour autant. Tout, autour de moi, m’apparut comme surligné de vert. Je remarquai alors une lumière vacillante venue de la troisième porte sur la gauche.

Un coup d’œil des deux côtés m’apprit que le couloir était désert. Je me dirigeai sans perdre de temps vers cette cellule, où je sentais la présence de Lukraste. Concentrée, je me changeai de nouveau en orbe et traversai le bois de la porte.

Retrouvant ma forme humaine, je regardai autour de moi. Il me fallut quelques instants pour comprendre ce que je voyais.

Une torche fixée au mur du fond éclairait une vaste salle qui rappelait l’atelier d’un forgeron. Dans un coin rougeoyait un brasero dont je sentis la chaleur dès le seuil de la porte. À côté se dressait une large enclume. Un assortiment d’outils – haches, lames, tenailles, marteaux et scies – était accroché aux murs, et des chaînes pendaient du plafond.

En dépassant le brasero, je sentis la froide humidité de l’air et une odeur de goudron. Je remarquai des traces de sang sur certains outils, des taches sombres sur les murs et une large flaque sur les dalles du

sol. La présence d'un inquiétant chevalet ne laissait planer aucun doute : j'étais dans une chambre de torture.

Mais où était Lukraste ? Avait-il déjà été exécuté ? J'arrivais peut-être trop tard...

J'aperçus alors, dans un recoin obscur que n'atteignait pas la lumière de la torche, ce que je pris d'abord pour un tas de chiffons sales. En m'approchant, je découvris un individu enchaîné, le dos au mur, la tête pendant sur la poitrine si bien que son visage restait dans l'ombre.

C'était Lukraste.

On lui avait coupé les mains et on avait enduit ses moignons de goudron pour arrêter l'hémorragie et prévenir l'infection. Visiblement, ses bourreaux avaient l'intention de le garder en vie pour le torturer encore. La souffrance de l'amputation et du contact avec le goudron bouillant aurait tué plus d'un homme. Lui, il avait résisté.

En l'examinant de plus près, je vis combien il était émacié ; il n'avait plus que la peau sur les os.

– Lukraste ! appellei-je.

Il leva la tête, et la lueur de la torche éclaira son visage. Sous ses longues moustaches, ses lèvres étaient cousues, et des filets sanglants lui rayaient le menton.

Ses yeux s'écarrillèrent, et il posa sur moi un regard de fou. Était-ce la stupeur causée par ma présence inopinée ? Ou bien les tourments endurés lui avaient-ils fait perdre la raison ? Il est vrai que l'apparition d'une morte avait de quoi terrifier n'importe qui.

Je remarquai alors les marques à son cou, des cicatrices anciennes, d'autres plus récentes, et un trou rouge suintant encore le sang et le pus. On s'était abreuvé à lui. Était-ce une forme de torture ou un moyen d'absorber ses capacités ?

S'il vivait encore, il n'était plus que l'ombre de lui-même. En quoi pourrait-il nous aider dans notre lutte contre Talkus et ses mages ?

Je fis tomber une à une les chaînes qui lui entravaient le cou, les bras et les jambes. Pendant ce temps, il dardait sur moi des yeux affolés. Il voulut parler, il n'émit qu'un râle de bête blessée. Que cherchait-il à me dire ? Je tranchai les fils qui lui fermaient la bouche à l'aide d'une de mes courtes lames.

– Quelle noire créature es-tu ? s'écria-t-il, le visage tordu de terreur.

Je compris alors qu'il n'avait fait qu'exprimer son effroi.

En guise de réponse, je soufflai la flamme de la torche et j'étouffai le feu du brasero. En une seconde, il ne fut plus que cendres froides.

Puis je me penchai vers le prisonnier pour lui siffler à l'oreille :

– Je suis Grimalkin. Ne fais pas un bruit, je vais te faire sortir de là.

Je l'aidai à se relever, mais il tremblait de tout son corps et ne tenait debout qu'à grand-peine. Je le balançai sur mon épaule à la manière d'un épouvanteur transportant une sorcière, surprise de le sentir si léger.

Je pouvais traverser le bois de la porte, pas lui. À présent que j'avais accompli le plus difficile – localiser Lukraste –, je ne craignais plus de manifester ma présence. Je saurais me battre si nécessaire. Je frappai la porte du plat de la main, et elle vola en éclats.

Chargée de mon fardeau, je franchis le seuil. Le bruit avait alerté des gardes, qui surgirent au galop. Malheureusement pour eux, ils se tenaient entre le portail et moi. Ils n'eurent pas le temps de voir leur mort arriver.

Lukraste sur mon épaule, ma lame rougie de sang à la main, je traversai le portail pourpre et regagnai l'obscur.

La sorcière d'eau

THOMAS WARD

Je crus ma dernière heure arrivée.

Mais, avant que le skelt ait pu m'atteindre, une masse noire le frappa de plein fouet, l'envoyant valdinguer loin de moi.

C'était Sang, le chien-loup.

Le skelt gisait sur le dos, agitant ses huit pattes articulées. Le chien tentait bravement de le saisir à la gorge, malgré les membres arrière qui menaçaient de l'agripper. Je me relevai d'un bond et tirai la Lame-Étoile. Le corps d'un skelt est formé de deux segments. Je frappai de toutes mes forces à la jointure.

L'épée s'enfonça dans la dure carapace, coupant la créature en deux. La moitié de devant se convulsa, envoyant des jets de sang de tous côtés tandis que le chien lui déchirait la gorge.

Jenny accourut, le regard affolé. Je remis la Lame-Étoile dans son fourreau et repris mon sac et mon bâton. Je claquai de la langue, et Sang accourut, obéissant, léchant le sang du skelt qui lui poissait le museau.

– Bon chien, dis-je en lui tapotant la tête.

Il avait retrouvé toute son énergie et m'avait sauvé la vie.

Je me tournai vers Jenny :

– Ne traînons pas ! Il y a peut-être d'autres skelts dans le coin.

La plupart devaient être regroupée autour du trou dans la clôture, mais quelques-uns circulaient sans doute autour du jardin. Avec un peu de chance, celui que nous avions tué était un solitaire, et nous réussirions à leur échapper.

Nous prîmes la direction du canal. Bientôt, nous grimpions la pente jusqu'à la berge. Nous nous hâtâmes le long du chemin de halage, nos semelles crissant sur les cendres. Il y avait un ley, parallèle au canal, à quelques miles à l'est. Malheureusement, il traversait les clôtures de plusieurs fermes, ce qui nous aurait ralentis. Suivre le canal était moins sûr mais plus rapide, et je comptais sur notre vitesse pour distancer les éventuels skelts lancés à nos trousses. Sur la rive du canal, qui surplombait les champs de chaque côté, la brume était si dense qu'on n'y voyait pas à trois mètres. Pourtant, le ciel était clair ; la lune et les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes.

Nous avions peu de chances d'échapper au brouillard avant d'atteindre l'est de Caster, à l'écart de la mer. J'avancais à vive allure quand un hurlement s'éleva derrière moi, accompagné d'aboiements furieux.

Inquiet, je me retournai. Jenny était tombée, et une de ses jambes plongeait dans le canal. Sang grondait, menaçant je ne savais quoi, tandis que Jenny, l'air terrifié, frappait l'eau de son bâton à coups redoublés.

Arrivé près d'elle, je vis la main qui lui enserrait la cheville. À ses ongles acérés, je reconnus celle d'une sorcière d'eau. Son visage apparaissait juste sous la surface, avec ses longs cheveux ondulants telles des algues et ses yeux de prédateur fixés sur moi.

Ces créatures avaient jadis été des femmes. Au cours des âges, elles avaient dégénéré jusqu'à un état presque bestial. Féroces et douées d'une force incroyable, elles réagissaient plus par instinct que par raison. Elles pouvaient vous entraîner sous l'eau et vous vider de votre sang avant même que vous soyez noyé ou vous écorcher jusqu'à l'os et vous trancher les membres aussi vite que Grimalkin avec ses ciseaux affûtés.

Jenny s'efforçait de tenir l'adversaire à distance avec son bâton. Le chien tentait de l'aider, mais sa cheville et la main de la sorcière étaient sous l'eau.

Dans une telle situation, le bâton en bois de sorbier est la meilleure des armes. Je pris le mien à deux mains, relâchai la lame et frappai la sorcière au visage. Jenny gémissait de douleur sans cesser de lutter. Une de nos lames dut atteindre sa cible, car l'eau se teinta soudain de

sang. La créature lâcha prise et s'éloigna à la nage.

Je tirai Jenny sur la rive et m'agenouillai pour examiner sa cheville. La peau était arrachée là où les ongles s'étaient enfoncés.

Une blessure causée par une sorcière d'eau s'infecte facilement. Si Alice avait été là, elle se serait servie de ses herbes. Cependant, les écorchures n'étaient pas trop profondes. Je les nettoyai du mieux que je pus.

J'aidai Jenny à se relever :

– Tu veux te reposer un moment ou tu te sens capable de continuer ?

– Je préfère me remettre en marche, répondit-elle, les sourcils froncés. Sauf que... La sorcière nous guette peut-être un peu plus loin. Et elle n'est peut-être pas seule. On est obligés de rester près du canal ?

– J'avais l'intention de le suivre jusqu'à Caster, mais tu as raison, c'est trop dangereux. On va traverser au prochain pont et prendre vers l'est pour rejoindre le ley.

Je ne doutais pas un instant que les skelts nous aient été envoyés par les Kobalos. Pour la sorcière, j'en étais moins sûr. Elles se cachaient toujours près de l'eau. Dans cette région, sentir sa cheville agrippée par une main crochue était chose courante quand on arpentait les chemins de halage. Mais des dieux, des démons et bien d'autres entités de l'obscur s'étaient certainement rangés sous la loi de Talkus. Si tel était le cas des sorcières d'eau du Comté, mieux valait s'écarter du canal.

De nombreux ponts l'enjambaient, et nous passâmes bientôt sur l'autre rive pour suivre un sentier qui menait vers l'est. Cinq minutes plus tard, nous approchions d'une ferme et des chiens aboyèrent. Sang, bien entraîné, ne leur répondit pas.

Contournant la grange et la maison, nous coupâmes par les champs. Notre allure s'était ralentie, car, s'il était facile d'enjamber des portillons ou de passer par les échaliers, nous devons aussi escalader des clôtures ou traverser des haies.

Il me fallait à présent localiser le ley, où nous bifurquerions vers le sud. Ces lignes invisibles traversent souvent des églises, des pierres levées ou d'autres jalons. Le deuxième que Jenny avait mentionné, par exemple, courait approximativement du nord au sud en passant par les églises de Priestown et de Goosnargh ainsi que par Chingle Hall, la maison la plus hantée du Comté. On assistait à des phénomènes étranges, sur les leys. Toutefois, ils restaient invisibles, et je cherchais

donc à repérer un clocher dépassant du brouillard.

J'étais reconnaissant à mon maître, John Gregory, de m'avoir inculqué une bonne connaissance du paysage du Comté. Grâce aux heures passées à étudier la carte sous sa direction, je sus que nous approchions de l'église Saint-Michel. En effet, sa tour apparut bientôt.

J'interrogeai mon apprentie :

– Dans quelle direction marchons-nous, Jenny ?

– Vers l'est, répondit-elle aussitôt.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que tu m'as dit qu'on irait vers l'est, s'exclama-t-elle en riant. Je peux le vérifier aussi par la position des étoiles.

– Oui, elles nous indiquent que nous suivons bien notre route. Dès que la tour de Saint-Michel sera à notre gauche, nous tournerons vers la droite. C'est une estimation grossière, mais je ne peux pas faire mieux. Si nous ne sommes pas exactement sur la ligne, nous n'en sommes pas loin. Au cas où je devrais appeler Kratch, il nous trouvera ou nous guidera jusqu'à lui.

Peu après, nous continuâmes donc vers le sud.

– Ça va ? demandai-je à Jenny.

– La cheville me fait mal, mais j'ai connu pire.

Nous marchâmes toute la nuit. À l'aube, nous fîmes une pause de dix minutes. Nous avions faim, et il ne me restait qu'un peu de fromage du Comté. En temps normal, Jenny aurait froncé le nez d'un air dégoûté. Cette fois, elle avala sa part sans un mot. Notre pauvre chien resta le ventre vide. Le laisser partir à la chasse aurait été imprudent.

À cause du sol détrempé, nous mangeâmes debout, à l'abri d'une haie d'aubépine, près d'un fossé rempli d'eau bourbeuse.

– Où sommes-nous ? s'enquit Jenny.

– Quelque part au nord-est de Caster. On fait un détour. Comme je te le disais, suivre les leys n'est pas la façon la plus directe de voyager.

– Au moins, remarqua-t-elle, le brouillard se dissipe. En effet, un champ apparaissait dans la lumière grisâtre. Des arbres sortaient de la pénombre ; leurs branches nues, immobiles, ressemblaient à des bras décharnés. Il n'y avait pas un souffle de vent.

Soudain, un trait de lumière sortit du fossé. Intrigué, je m'approchai. Dans l'eau fangeuse brillait une tache lumineuse, pas

plus grande que ma paume. Sa lueur s'intensifia, et une image apparut.

Le visage d'Alice.

Mon cœur bondit de joie quand ses beaux yeux bruns se posèrent sur moi. Cependant, elle n'eut pas l'ombre d'un sourire en me voyant.

Les sorcières utilisent habituellement des miroirs pour communiquer en longue distance, seules les plus douées d'entre elles peuvent se servir de la surface de l'eau. Alice, de surcroît, avait su exactement où me trouver.

Elle articula son message sans un son, mais j'avais appris à lire sur ses lèvres :

Ne retourne pas à Chipenden, Tom, tu n'y serais pas en sécurité. Ils te guettent. Viens te battre avec nous à Pendle. Des Kobalos, mages et guerriers, ont attaqué et brûlé Goldshaw Booth. Nous nous sommes repliés dans la tour Malkin. Rejoins-nous, s'il te plaît. Tu me manques.

Les choses tournaient mal. Goldshaw Booth était le village des Malkin. Le clan le plus puissant de Pendle n'avait pas su le défendre. Les Malkin s'étaient réfugiées dans la tour seules ou avaient-elles accepté les autres clans avec elles ? Alice avait-elle obtenu l'alliance des sorcières comme elle l'escomptait ? Nous aurions grand besoin de leur magie pour contrer celle des mages kobalos. Et combien de leurs guerriers occupaient la région ?

Je compris soudain qu'Alice était en grand danger. Il me fallait gagner la tour le plus vite possible. Je ne supportais pas l'idée qu'il puisse lui arriver quelque chose. Si les sorcières avaient été obligées de reculer, l'ennemi devait compter dans ses rangs un grand nombre de mages, peut-être même Balkai, le membre le plus puissant du Triumvirat.

Je m'agenouillai près du fossé dans l'intention d'interroger Alice. Je n'en eus pas le temps. Son visage s'était déjà effacé.

– Qu'est-ce qu'elle a dit ? s'enquit Jenny.

Je la mis au courant et j'ajoutai :

– On va directement à Pendle.

– L'ennemi nous guettera nous aussi, s'exclama-t-elle. Et ses troupes seront encore plus nombreuses !

– Je connais bien la route. On trouvera le moyen de les éviter.

– Alice savait où on était, sinon elle n'aurait pas fait ça, reprit Jenny en désignant la mare de boue. Et, si elle le savait, il y a de grandes

chances que les mages kobalos le sachent aussi, surtout Balkai. On n'arrivera jamais à la tour.

– Un passage secret y mène, lui appris-je. Un tunnel que j'ai utilisé plus d'une fois.

– Est-il toujours secret ?

Après avoir pris une grande inspiration pour contenir mon anxiété, je lui souris :

– Je l'espère !

Elle avait mis le doigt sur un point sensible : les mages kobalos avaient peut-être découvert le tunnel. Ils pouvaient nous tendre une embuscade. Je voulais être aux côtés d'Alice à n'importe quel prix. Seulement, la route qui suivait le ley n'était pas la plus directe pour gagner la tour Malkin. L'emprunter pour pouvoir appeler le goblin à l'aide poserait un problème.

– On va continuer vers le sud, repris-je. On contournera Chipenden par l'ouest en rattrapant le ley dont tu parlais tout à l'heure et on le quittera avant Beacon Fell. Au village de Goosnargh, on obliquera vers l'est sur un autre ley. Ça nous amènera près de Pendle.

– Chaque pas nous rapprochera du danger, commenta Jenny, le front barré d'un pli soucieux. J'ai un mauvais pressentiment.

Je ne répondis rien. Elle avait raison, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre.

Une lumière

GRIMALKIN

Thorne était accroupie près du chaudron d'Hécate. Les yeux fermés, le front plissé de concentration, elle tentait désespérément de projeter son esprit hors de son corps. Manifestement sans succès.

Alertée par un battement d'ailes, je levai la tête. Trois corbeaux, perchés sur une branche, m'observaient. Comme je tirais une arme de jet, Thorne retint mon bras.

– Ce sont les Veilleurs, Grimalkin, me rappela-t-elle. Des entités capables de parcourir la Terre et de rapporter ce qu'ils y ont vu.

– Ceux-ci servaient Hécate, objectai-je.

Je me demandai quels sentiments ils pouvaient nourrir envers la meurtrière de leur maîtresse.

– Nous servons celle qui a pouvoir sur le chaudron, coassa une voix rauque au-dessus de nous.

– Alors, c'est moi que vous servez, dis-je.

– Nous avons des nouvelles. Une menace plane sur l'Épouvanteur appelé Ward, ton allié.

– Dites-moi tout ce que vous savez, ordonnai-je en remettant mon arme au fourreau.

– Il marche vers le sud avec son apprentie. Ils approchent de Beacon Fell. Mais des assassins Shaiksa se tiennent en embuscade. L'un d'eux lui lancera un défi pendant que les trois autres l'attaqueront par-

derrière avec leurs flèches. Si tu veux le sauver, tu dois intervenir tout de suite. Ce faisant, tu te mettras en grand danger.

– Les assassins kobalos ne me font pas peur, rétorquai-je avec colère.

– L'ennemi que tu dois craindre est bien plus redoutable : la brûlure féroce du jour. L'aube est proche.

Si je n'intervenais pas maintenant, Tom Ward serait massacré. Nous avions combattu l'obscur côte à côte pendant des années. Avec son courage, son expérience – et la Lame-Étoile que j'avais forgée pour lui –, il était un partenaire puissant que nous ne pouvions nous permettre de perdre.

À mon arrivée, je m'accroupis sous un arbre, la tête contre le tronc. Mes entrailles se tordaient, le sang semblait bouillir dans mes veines. Et je ne pouvais pas attendre de me sentir mieux. Il n'y avait pas un nuage ; à l'est, le ciel tournait à l'orangé. Le soleil se lèverait dans quelques minutes. Et je ne survivrais pas à ses rayons.

Je me savais capable de tuer les assassins... Mais en aurais-je le temps ?

Prenant ma forme d'orbe, je filai entre les arbres. Je découvris bientôt, au-dessous de moi, le premier Shaiksa. Le Veilleur avait parlé d'embuscade ; or, l'assassin était debout, à découvert, prêt à lancer son défi. Il venait venger celui que Tom avait tué au bord du fleuve.

Malgré la menace qu'il représentait, Tom saurait le vaincre. Mais où se cachaient les trois autres ?

Je survolai les environs et finis par les trouver. Ils étaient dissimulés dans les branches de trois arbres disposés en triangle. Comme le Veilleur l'avait rapporté, ils étaient armés d'arcs et de flèches. Quand Tom s'avancerait pour combattre le premier Shaiksa, les archers lui tireraient dans le dos.

C'était une trahison. J'avais cru au sens de l'honneur de cette confrérie. Leur attitude prouvait qu'ils avaient peur de Tom et se sentaient acculés. Les Shaiksa étaient recrutés parmi les meilleurs guerriers ; ils ne laissaient jamais impunie la mort d'un des leurs. Ils avaient trouvé en Tom un adversaire formidable. Ils voulaient purement et simplement se débarrasser de lui, pour qu'il ne mette pas en péril le grand projet des Kobalos. Alors, ils seraient sûrs de leur victoire.

Je planai vers le plus proche des embusqués. Il me fallait le frapper vite et sans bruit pour ne pas alerter les autres. Deux secondes plus tard, sous ma forme humaine, je me postai à cheval sur la branche,

derrière lui. Un seul coup de ma lame eut raison de lui. Après quoi, je repositionnai son corps, avec son arc sur l'épaule, de sorte qu'il ne tombe pas de l'arbre, dans l'espoir de gagner un délai pour trouver le deuxième.

L'horizon s'éclaircissait. Le soleil apparaîtrait d'un instant à l'autre.

La deuxième exécution ne fut pas aussi simple. Je savais que le souffle du mourant porterait à ses frères la nouvelle de son trépas, bien qu'il n'ait pas eu le temps d'identifier son meurtrier.

Ma seconde cible, sur le qui-vive, me vit prendre forme derrière elle. Je plaquai une main sur la bouche de l'assassin pour qu'il ne puisse pas crier et lui réglai son compte. Ne restait que le troisième.

Ce Shaiksa, posté lui aussi sur une branche, avait bandé son arc et fouillait les alentours du regard pour repérer l'ennemi. Je l'attaquai de face. Mais, à l'instant où, lui ayant arraché son arc, je levai ma lame, un trait de lumière me transperça. Le soleil s'était levé.

Pour la première fois depuis mon arrivée dans l'obscur, je connus la peur. J'allais perdre la vue ! Comment rester une tueuse si je n'y voyais plus ?

Je sentais mon visage se couvrir de cloques. Des larmes brûlantes roulaient sur mes joues. Étaient-ce mes yeux qui fondaient ?

La douleur était atroce.

J'étais aveuglée.

Un archer Shaiksa

THOMAS WARD

Nous suivions le ley en direction de Beacon Fell, ses pentes couvertes de forêts déjà visibles au loin. Les premières lueurs de l'aube montaient dans le ciel clair.

Un bois apparut devant nous, l'endroit idéal pour tomber dans une embuscade. J'écartai l'idée de le contourner par l'ouest, car cela impliquait de quitter le ley, et je pouvais avoir besoin du gobelin.

Aussi, marchant en tête, je m'engageai dans le sous-bois. Cinq minutes plus tard, à l'instant où le soleil levant illuminait la cime des arbres, nous arrivâmes dans une clairière. Je vis aussitôt le danger. Au centre nous attendait un personnage en armure. Ses trois queues de cheval ne laissaient aucun doute sur son identité : c'était un assassin Shaiksa.

Ce n'était pas une embuscade mais clairement un défi.

– Ils n'abandonneront donc jamais ! s'exclama Jenny, effrayée.

Tout assassin agonisant prévient en esprit ses frères Shaiksa pour que sa mort soit vengée. J'avais tué l'un d'eux sur la rive du fleuve, en Polyznie. J'en avais affronté un deuxième, qu'Alice avait occis d'un coup de dague. De plus, j'avais conduit une armée au-delà de la Shanna jusque dans leur territoire. Pour eux, j'étais l'ennemi à abattre. Jenny avait raison, seule ma mort étancherait leur soif de vengeance.

Sang gronda et s'avança lentement, le poil hérissé, la bave à la gueule. Je l'arrêtai d'un claquement de langue, et il se tourna vers

moi. Aurait-il été humain, j'aurais lu de la déception dans son regard.

– Surveille le chien, Jenny, ordonnai-je. Sang n'aurait aucune chance contre un tel adversaire. Il serait mis en pièces.

– Appelle le gobelin, Tom ! me supplia Jenny tout en posant la main sur la tête de Sang pour le retenir. Ne prends pas de risques inutiles !

Je déposai mon sac et mon bâton sur le sol :

– Je préfère garder le gobelin pour le pire. Là, je peux m'en sortir.

– Le pire ? s'insurgea Jenny. Que peut-il y avoir de pire que d'affronter ce tueur ? Rappelle-toi ce qui t'est arrivé la dernière fois ! Si tu meurs de nouveau, tu n'en reviendras pas !

Je gardai le silence, il n'y avait rien à ajouter. J'étais prêt. Ce serait un combat loyal, et j'avais confiance. J'en sortirais vainqueur.

J'ôtai mon manteau pour qu'il n'entrave pas mes mouvements, puis je tirai la Lame-Étoile. Serrant le pommeau à deux mains, je marchai vers mon adversaire.

Le Shaiksa portait une armure noire de belle qualité, avec ses plaques de métal disposées de façon à ne pas laisser le moindre interstice. Un collier d'os ornait son cou. Grimalkin, la tueuse, arborait toujours un collier d'os de pouces. Chacun contenait le pouvoir magique de celui à qui ils avaient appartenu, une ressource dans laquelle elle pouvait puiser en cas de nécessité. À celui du Shaiksa pendaient les crânes réduits de ses ennemis abattus. Ils ne renfermaient aucune magie. Ce n'était que fanfaronnade, décompte macabre, étalage de prouesses. Il comptait certainement ajouter mon crâne à sa collection.

L'assassin m'opposait sa face de loup, son regard impitoyable. Cette absence de casque pouvait être un point vulnérable. Un sabre dans chaque main, il me toisait avec arrogance.

J'étais à six pas de lui quand un bruit, dans mon dos, m'alerta. Je me retournai. Jenny m'avait suivi.

– Recule ! lui ordonnai-je en la repoussant. Tu ne peux rien faire pour moi. Reste hors du danger !

Je m'attendais à des protestations. Or, elle hocha la tête et recula, l'air effrayé.

Je fis encore deux pas vers le Shaiksa avant de m'arrêter, préférant le laisser attaquer le premier. En me défendant, je mesurerais mieux ses forces et ses faiblesses et saurais comment en venir à bout.

Mais étais-je vraiment capable de vaincre encore une fois un tel

combattant ? Soudain la proposition de Jenny – appeler le gobelin – me parut une bonne idée. Puis je me rappelai les paroles de Grimalkin après ma défaite face à Lenklewth, le Haut Mage kobalos. Il me semblait entendre sa voix dans ma tête :

La force de la lame-Étoile grandit. C'est une des caractéristiques que j'ai mises en elle. L'épée absorbe ce que tu es et ce que tu deviens.

Oui ! Je le pouvais ! La longue faiblesse dont j'avais souffert après ma mort apparente sur la rive du fleuve appartenait au passé. J'avais retrouvé ma force et ma vivacité. Repoussant toute idée de prudence, je pris l'initiative.

L'assassin bloqua mon premier coup de son sabre gauche et se fendit avec le droit. J'esquivai et commençai à tourner, exécutant la danse de mort que Grimalkin m'avait enseignée.

La rage qui montait en moi n'était pas le voile rouge de la fureur, qui brouille l'intelligence et fausse la tactique – combattre ainsi est toujours une erreur. Cette rage-là était un combustible, elle alimentait ma vitesse et ma puissance. Comment ce Shaiksa osait-il venir me défier, ici, chez moi, dans le Comté ? De quel droit se plaçait-il entre Alice et moi, me bloquant le passage vers Pendle ?

Contre ses sabres étincelants, je n'avais que mon épée rouillée. Mais la lame-Étoile contenait la quintessence de la magie. Rien ne la brisait, et elle pouvait traverser n'importe quelle armure. Grimalkin me l'avait léguée, et je savais en faire bon usage.

Je la projetai de toute ma force à l'horizontale. Elle s'enfonça profondément dans l'épaule de l'assassin, qui vacilla. Il tenait toujours ses deux sabres, mais celui de gauche pendait au bout de son bras, d'où le sang dégoulinait sur l'herbe.

Profitant de mon avantage, je réattaquai aussitôt du même côté. Incapable de lever le bras pour parer, il écopa d'une deuxième blessure juste au-dessous de la première. Cette fois, il lâcha le sabre. Avant que l'arme ait touché le sol, j'avais frappé de l'autre côté et entaillé son épaule droite.

Il commença à reculer. Je le harcelai, tailladant son armure à chaque attaque, jusqu'à l'acculer contre le tronc d'un arbre. Mes coups ne cessaient de pleuvoir, chacun d'eux prenant son dû. Je n'aurais su dire lequel le tua. En tout cas, quelques secondes plus tard, il gisait à mes pieds.

Tandis que je le contemplais en reprenant haleine, j'eus à peine conscience de l'arrivée de Jenny. Quand je me tournai vers elle, elle désignait un arbre sur notre droite, de l'autre côté de la clairière.

– Il y a un cadavre dans l’herbe, là-bas, dit-elle.

Nous nous approchâmes pour découvrir un autre assassin Shaiksa, la gorge ouverte, un arc près de lui.

– Qui a bien pu faire ça ? s’étonna Jenny en regardant autour d’elle.

Je haussai les épaules : comment le savoir ? Je n’avais encore jamais vu de Shaiksa armé d’un arc. On m’avait peut-être tendu une embuscade, en fin de compte. Avaient-ils prévu de me tuer de loin pendant que je me battais ?

– On enterre les corps ? reprit Jenny.

– Dans d’autres circonstances, on l’aurait fait. À présent, ce serait imprudent de nous attarder. De toute façon, en mourant, ils ont fait savoir ce qui leur est arrivé et où ils se trouvent aux membres de leur confrérie. Ils viendront les chercher.

Nous repartîmes donc. En fin d’après-midi, nous nous reposâmes dans un autre bois, à environ un mile de Goosnargh. Nous devions passer par le centre du village et suivre le ley vers l’est.

Jenny attrapa assez de lapins pour nous rassasier, nous et le chien. Puis nous nous accordâmes un peu de sommeil. Je comptais sur Sang pour nous réveiller si quelqu’un approchait. Le vrai Bill Arkwright l’avait bien dressé.

Nous reprîmes la route environ une heure après le coucher du soleil pour gagner le village.

Je remarquai alors que Jenny boitait.

– Ta cheville te fait mal ? m’enquis-je.

– Oui, un peu. Ne t’inquiète pas, je peux tout de même marcher.

– Laisse-moi regarder...

Je m’agenouillai pour l’examiner. Un nuage cachait la lune et la lumière était faible, mais je vis que la peau était chaude au toucher, la cheville avait enflé. Les entailles infligées par la sorcière d’eau s’étaient visiblement infectées. Ce genre de blessure pouvait être grave.

Pour ne pas inquiéter Jenny, je repris simplement la route d’un pas moins rapide, et le village apparut bientôt.

Jenny me retint alors par le bras :

– Quelque chose ne va pas, Tom.

En effet, on ne voyait pas une lumière aux fenêtres. À cette heure, les gens n'étaient pas tous au lit. Un tel silence n'était pas normal. Et cette odeur de fumée...

Je posai un doigt sur mes lèvres, et nous approchâmes prudemment, Sang à nos côtés. Nous avions presque atteint la première maison quand la lune sortit de derrière le nuage, illuminant la scène de sa lumière d'argent.

D'un geste, je repoussai vivement Jenny dans l'ombre d'un mur.

La plupart des maisons n'avaient plus de toit, parfois seuls deux ou trois murs noircis étaient encore debout. Ce n'étaient plus que des coquilles vides, dévorées par le feu. Au centre du village, on devinait une sorte de monticule. Mon esprit refusa d'abord ce que mes yeux me révélaient. Puis un souffle de vent me jeta aux narines une odeur pire encore que celle de la fumée : la puanteur de la mort.

Tous les villageois avaient été massacrés. Devant nous s'élevait un entassement de cadavres.

Derrière, j'aperçus une silhouette colossale marchant de long en large telle une sentinelle. La lune fit briller sa cotte de mailles. C'était un Kobalos.

Nous reculâmes lentement en prenant soin de rester dans l'ombre. D'autres guerriers étaient sûrement embusqués non loin de là.

Pour éviter une confrontation plus que hasardeuse, nous devions modifier nos plans et contourner Goosnargh. Ce qui impliquait de quitter le ley. On pouvait en rejoindre un autre, plus au sud, qui menait vers Pendle. Celui qui passait à l'intersection avec le tristement célèbre Chingle Hall, le site le plus hanté du Comté.

Nous laissâmes Goosnargh derrière nous sans avoir rencontré d'autres Kobalos. Jenny boitait de plus en plus et lâchait de temps à autre de brèves exclamations de douleur. Du sang suintait de sa blessure.

– Tu veux qu'on s'arrête un peu ? proposai-je en la retenant par le bras.

– Non, continuons.

Or, plus nous avançons, plus j'étais inquiet. Si Alice avait été là, elle aurait su arrêter les effets du poison. Dès que nous serions à Pendle, elle pourrait agir. Je doutais malheureusement que mon apprentie puisse marcher jusque-là.

Soudain, elle poussa un petit cri et tomba à genoux, haletante :

– Je suis désolée, Tom. Désolée, désolée...

Et elle bascula face contre terre. Je la retournai sur le côté. Elle était inconsciente, le souffle rauque, la cheville horriblement gonflée. Le poison se répandait rapidement, et j'étais affolé, ne sachant que faire pour l'aider.

Je la hissai sur mon épaule et me remis en route aussi vite que le poids de mon apprentie, de nos deux sacs et de nos bâtons me le permettait.

Par chance, je n'avais pas trop à marcher. Chingle Hall n'était pas loin. Je pourrais y demander de l'aide.

J'y étais venu à différentes occasions avec mon maître. À la demande du riche M. Robinson, il avait envoyé plusieurs fantômes vers la lumière, sans toutefois réussir à les déloger tous.

Je comptais surtout sur la présence d'une servante qui avait certaines connaissances médicales. C'était chose courante dans ces grands manoirs appartenant à la petite noblesse, car le médecin pouvait mettre des heures à arriver.

La servante, qui s'appelait Nora, s'y connaissait en herbes. Pas autant qu'Alice, bien sûr. Ça valait tout de même le coup d'essayer. J'espérais seulement qu'elle travaillait encore ici. De toute façon, je n'avais pas d'autre solution, et mon angoisse grandissait. On pouvait mourir d'un empoisonnement dû à une sorcière d'eau.

Chingle Hall

THOMAS WARD

À demi cachée dans un enchevêtrement de branches, la demeure avait un aspect lugubre. Néanmoins, la lumière qui brillait à deux des fenêtres du rez-de-chaussée me parut encourageante. Les habitants ne s'étaient pas encore retirés pour la nuit.

J'espérais trouver M. Robinson chez lui. C'était un individu pondéré et volontaire, qui ne s'était pas laissé impressionner par les fantômes. Il me connaissait de vue, ce qui faciliterait la prise de contact.

Laissant les sacs et les bâtons sur les marches du perron, je déposai doucement Jenny, le dos appuyé au mur. Puis je frappai à la porte. Après quelques instants, j'entendis des pas, et on tira les verrous.

La porte s'ouvrit sur une grande servante maigre aux traits rudes, qui me toisa avec une expression de mépris non dissimulé.

– Je suis M^{me} Hesketh, la gouvernante de M. Robinson, déclara-t-elle d'une voix autoritaire. Mon maître est absent. Comment osez-vous vous présenter à la porte de devant ? L'entrée des fournisseurs est de l'autre côté.

Puis elle fixa Sang avec l'intention visible de lui flanquer un coup de pied – ce qui n'était pas recommandé. Le chien-loup gronda.

À proprement parler, j'étais un fournisseur, la tâche d'épouvanteur s'apparentant à une forme de commerce. Les personnes aisées et titrées attendaient des bouchers, épiciers, charpentiers et autres qu'ils empruntent la porte de derrière. Les serviteurs zélés étaient parfois

plus à cheval sur ce principe que leurs maîtres. M. Robinson nous avait toujours reçus, John Gregory et moi, avec courtoisie et nous avait fait entrer par la porte de devant. Lui absent, les règles avaient changé.

– Mon apprentie est au plus mal, dis-je en désignant Jenny. Elle a été empoisonnée. Je voudrais voir Nora, s'il vous plaît, j'espère qu'elle pourra faire quelque chose pour elle. C'est urgent.

– Passez par-derrière ! aboya M^{me} Hesketh en me claquant la porte au nez.

Je ramassai nos affaires, soulevai Jenny et gagnai l'arrière du bâtiment. La porte mit longtemps à s'ouvrir.

– Essuyez vos pieds sales sur le paillason avant d'entrer, m'ordonna la gouvernante.

J'obéis et passai le seuil, Jenny dans mes bras.

– Le chien reste dehors !

– Assis, Sang ! ordonnai-je.

Il s'assit sagement à l'extérieur.

La gouvernante referma bruyamment la porte derrière nous. Le hall d'entrée dallé était étroit, froid et dépourvu de fenêtres, meublé d'un simple banc disposé contre un mur. Les fournisseurs devaient attendre là que M^{me} Hesketh veuille bien les recevoir. Soudain, un frisson glacial me courut le long du dos, m'annonçant la proximité d'une créature de l'obscur. De nouveaux fantômes avaient dû investir la demeure, mais j'avais plus urgent à faire.

– Patientez ici jusqu'au retour de Nora, me dit la gouvernante. Elle est sortie ramasser des herbes.

Et, avec un dernier regard méprisant, elle tourna les talons.

J'étendis doucement Jenny sur le bois dur du banc, et je lui fis un oreiller de mon manteau roulé. Elle respirait toujours difficilement, son front brûlait de fièvre. J'examinai encore une fois sa cheville, dont l'aspect m'inquiéta. Elle était plus enflée que jamais, et des veines pourpres couraient le long de la jambe jusqu'au genou.

Nora avait une bonne réputation de guérisseuse ; mon maître la soupçonnait d'être une bienfaitrice, une de ces sorcières qui s'ignorent. Qu'elle soit sortie à la nuit tombée pour cueillir des herbes confirmait cette supposition. Les plantes et les racines récoltées à la lumière de la lune avaient, disait-on, de plus grands pouvoirs. Cela me donnait bon espoir.

J'attendis d'abord son retour en arpentant impatiemment le hall jusqu'à ce que la fatigue me terrasse. Je m'assis sur le banc, mon genou droit touchant presque la tête de Jenny, et luttai pour rester éveillé. Mes yeux se fermaient malgré moi, et je me redressais en sursaut à chaque fois que je m'assoupissais.

Puis je perçus un changement. Dans l'état de somnolence où j'étais, il me fallut quelques instants pour comprendre de quoi il s'agissait.

Ce silence... Jenny ne respirait plus !

Je la secouai par les épaules. D'abord, elle ne réagit pas. Soudain, elle inspira et expira violemment. Il se passa un long moment avant qu'elle prenne une deuxième inspiration. Elle était encore en vie, mais son souffle était très irrégulier.

Où était donc Nora ? Pourquoi tardait-elle ainsi ?

Soudain, un chien aboya au loin. Je courus ouvrir la porte et vis que Sang avait disparu. Cela me surprit, car je lui avais ordonné de rester là. Les chiens dressés par Bill Arkwright étaient parfaitement obéissants. Alors, pourquoi cet écart de conduite ?

Je refermai la porte et revins m'asseoir près de Jenny. Sa respiration saccadée me remplissait d'angoisse. Enfin, des pas retentirent au-dehors, la porte s'ouvrit et Nora entra, un panier d'herbes au bras.

Elle était exactement comme dans mon souvenir : une petite femme boulotte aux joues rouges, aux cheveux gris et au visage avenant.

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-elle en courant auprès de Jenny pour poser une main sur son front fiévreux.

Je lui expliquai ce qui s'était passé.

– Il faut la mettre au lit, dit-elle. Je vais demander la permission à M^{me} Hesketh.

Elle disparut en hâte par la porte du fond, qu'elle referma derrière elle.

Elle resta absente assez longtemps pour que je m'impatiente. Qu'est-ce qui la retenait ?

Enfin, elle revint et tint la porte ouverte :

– Amenez-la ! On va la mettre dans ma chambre.

Jenny dans mes bras, je suivis Nora jusqu'aux appartements des domestiques. La chambre était petite, meublée d'un lit, d'une chaise et d'une commode. Je déposai doucement Jenny sur le lit et m'assis près d'elle en lui tenant la main. Nora revint très vite avec un bol d'eau et

une éponge. Elle baigna le visage de Jenny avant d'examiner sa cheville.

Puis elle fixa sur moi un regard désolé.

– Tu dois être le nouvel Épouvanteur – j'ai appris la mort du vieux John Gregory. Tu es déjà venu ici, je m'en souviens. Tu n'étais qu'un gamin maigrichon à l'époque. Tu as poussé comme un haricot, depuis.

– Jenny est ma première apprentie. Pouvez-vous la soigner ?

– J'ai fait infuser des herbes, mais je crains qu'il ne soit trop tard. Le poison a envahi son corps et remonte vers le cœur. Malgré tout, je vais faire de mon mieux, ne t'inquiète pas. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Ces paroles me consternèrent. En tentant de gagner rapidement la tour Malkin, j'avais pris un grand risque. J'aurais dû faire soigner Jenny tout de suite après l'attaque.

Le cœur lourd, je regardai Nora tenter de lui faire avaler l'infusion. Jenny toussa, cracha, et la plus grande partie du liquide se répandit sur l'oreiller. Mon désespoir grandit encore.

Soudain, je respirai une odeur faible quoique bien reconnaissable – celle d'une fleur que je n'aurais pas su identifier. Elle émanait de Jenny, et je me rappelai où et quand je l'avais sentie : au début de mon apprentissage, j'étais revenu à la ferme alors que mon père était gravement malade. Cet effluve étrange flottait dans sa chambre. Ma mère m'avait appris que ma capacité à sentir cette odeur était une manifestation d'un des dons que j'avais hérités d'elle – je sus plus tard qu'elle était une sorcière lamia. Elle nommait ces émanations « les signes délétères », autrement dit l'approche de la mort. Peu après, en effet, mon père rendait son dernier souffle. Ce don – ou plutôt cette malédiction – m'avait prédit sa fin. À présent, il m'annonçait celle de Jenny. Les remèdes de Nora, quels qu'ils soient, seraient inefficaces. C'était à moi d'agir, et il ne me restait qu'un seul recours.

– J'ai besoin de me dégourdir les jambes, dis-je à Nora, qui épongeait le front de la malade.

Je retournai dans le hall d'entrée, qui me parut plus glacial que jamais. Fouillant dans mon sac, j'en tirai un petit miroir. Plaçant contre le verre les doigts de ma main gauche, je l'approchai de ma bouche et chuchotai le nom d'Alice.

Elle seule pouvait encore sauver Jenny...

Rien ne se passa. Soufflant alors mon haleine sur le miroir, j'écrivis avec mon index sur la buée.

Jenny va mourir. Empoisonnée par une sorcière d'eau. Aide-moi, Alice !

La buée s'effaça, emportant mes mots avec elle. Le miroir scintilla, et, l'espace d'une brève seconde, je crus voir le visage d'Alice. Ce n'était sans doute que mon imagination.

Avais-je établi le contact ? Alice avait-elle compris ? Elle pouvait voyager dans l'espace entre les mondes, et d'où elle était jusqu'à cette maison. Mais bien d'autres problèmes devaient la tenir occupée. La tour Malkin était peut-être assiégée. Auquel cas elle avait besoin de toute sa magie pour tenir les Kobalos, mages et guerriers, à distance.

Si les sorcières de Pendle étaient vaincues, le Comté serait sans défense. Les épées et les fusils de nos soldats ne résisteraient pas à la magie noire.

J'allais retourner dans la chambre pour voir comment allait Jenny quand Nora entra dans le hall. Elle s'arrêta devant moi sans oser me regarder en face.

Je sentis mon cœur sombrer dans ma poitrine.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je.

À son comportement, j'avais déjà deviné la réponse.

– Je suis navrée, la jeune fille vient de passer. Je n'ai rien pu faire pour la sauver.

Je la fixai, incapable de prononcer un mot, la gorge serrée.

– Tu veux la voir ? reprit-elle, croisant cette fois mes yeux avec un mince sourire.

Sans doute cherchait-elle à exprimer sa sympathie.

– Mieux vaut que tu viennes tout de suite, pendant que son corps est encore tiède, poursuivit Nora. Ainsi tu garderas d'elle un bon souvenir. Lorsque la chair et le sang se refroidissent, il se produit de terribles changements. La mort n'est pas belle à regarder...

Encore sous le choc, je ne saisisais qu'à moitié ce qu'elle me disait, même si ces paroles me paraissaient bien dépourvues de sensibilité. Je la suivis docilement jusqu'à la chambre où reposait Jenny.

Agenouillé près du lit, je la contemplai, les yeux emplis de larmes. Sa main était encore chaude dans la mienne. On l'aurait crue paisiblement endormie. Je cherchai son pouls, sur son poignet puis sur son cou. Je ne sentis rien.

Jenny était morte.

J'avais vaguement conscience de la présence de Nora juste derrière

moi. Quelque chose me frôla l'épaule. Mon attention totalement fixée sur Jenny, le cœur lourd de chagrin, je n'y pris pas garde.

Quand je compris que Nora tirait la Lame-Étoile de son fourreau, il était presque trop tard. Je bondis sur mes pieds. Elle tenait déjà le pommeau dans sa main droite.

Du coin de l'œil, je notai un miroitement près de la porte : quelque chose se matérialisait, une silhouette vaguement humaine quoique plus imposante, comme celle d'un Kobalos.

Je posai vivement la main sur celle de Nora, les doigts sur la lame, comprenant soudain la vérité.

Nora était un tulpa. Elle était là pour me tuer ou pour me prendre l'épée, de sorte que je ne sois plus protégé de la magie noire. Je regardai vers la porte. Le miroitement avait cessé. Mais, si le tulpa m'ôtait l'épée plus que quelques secondes, un mage kobalos apparaîtrait et userait de sa magie contre moi.

L'entité était d'une force incroyable. Soutenu par l'énergie du désespoir, je réussis cependant à lui arracher l'épée. Reculant d'un pas, je l'élevai, prêt à asséner un coup mortel.

Alors, j'hésitai. Cette femme ressemblait exactement à la Nora que j'avais connue. Pouvais-je la tuer de sang-froid ?

Mais ce *n'était pas* une femme. C'était un tulpa. Elle avait laissé Jenny mourir pour que je vienne m'agenouiller près du lit, ce qui lui avait donné l'occasion de me prendre l'épée.

Soudain, l'être qui ressemblait à Nora poussa un cri aigu et se couvrit le visage de ses mains. Je crus qu'elle avait peur d'être frappée.

Je me trompais.

– Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? gémit-elle en abaissant les mains et en posant sur moi un regard terrifié. J'ai tué ma maîtresse. Pourquoi ai-je fait ça ?

Elle quitta la chambre en courant, et je la suivis le long d'un couloir jusqu'à une autre chambre. La gouvernante était allongée sur le lit, les yeux exorbités, le blanc de l'œil rougi de veines éclatées. Elle avait été étranglée.

– Pauvre M^{me} Hesketh ! sanglota le tulpa. Elle était sévère, mais elle m'a toujours bien traitée. Pourquoi lui ai-je fait ça ?

– Tu étais sous le contrôle de quelqu'un d'autre, lui dis-je doucement. Tu n'es pas Nora. Tu as sans doute tué Nora avant de

prendre sa place. Tu es un tulpa.

Sa désintégration fut encore plus rapide que celle de celui qui s'était pris pour Bill Arkwright. Cette femme avait été boulotte. Son ventre enflait à présent de façon grotesque. Puis il s'affaissa comme un sac qui se vide avant d'exploser avec un bruit écœurant. De sa bouche s'écoula une bave épaisse, ses dents tombées de ses gencives rebondirent sur le tapis.

J'en avais vu assez. Je ne pouvais plus rien pour la malheureuse M^{me} Hesketh. D'autres se chargeraient d'elle. Je n'avais plus qu'à m'en aller. Pourtant, je ne voulais pas laisser Jenny dans cette maison. J'allais l'emporter pour l'enterrer ailleurs.

De retour dans la petite chambre, il me restait une dernière chose à faire pour elle : m'assurer que son âme ne s'attarde pas près de son corps. Je ne voulais à aucun prix qu'elle rejoigne les autres fantômes qui hantaient Chingle Hall.

– Jenny ? appelai-je doucement. Jenny ? Tu es là ?

Je répétais ces questions à trois reprises. Son fantôme n'étant pas apparu, je me préparai à m'en aller, rassuré sur ce point.

Je décidai de ne prendre que mon bâton et mon sac. J'ouvris celui de Jenny et transférai tristement dans mon propre sac les sachets contenant du sel et de la limaille de fer, quelques affaires personnelles et son cahier. Son père et sa mère étaient morts, et elle n'avait guère été proche de ses parents adoptifs. Néanmoins, je résolus de leur rapporter ces objets un jour ou l'autre.

Ayant étendu le drap sur le sol, je déposai dessus le corps de Jenny. Je l'embrassai sur le front et l'enveloppai dans le drap en nouant les extrémités de mon mieux.

Je sortis par la porte des fournisseurs et, le corps de Jenny sur l'épaule, mon sac et mon bâton à la main, je repartis vers l'est le long du ley qui me mènerait presque jusqu'à la tour Malkin.

Je n'avais pas parcouru cent mètres que je tombai sur le corps de Sang. Il portait des blessures profondes – sûrement l'œuvre du tulpa. C'était le dernier chien de Bill Arkwright ; je ne pouvais malheureusement que le laisser là et poursuivre ma route. Le fardeau que je portais me donnait déjà bien assez de chagrin. Et d'autres horreurs m'attendaient sûrement. La vraie Nora avait dû connaître une fin semblable à celle du chien.

Tout en marchant, je me demandais que faire du corps de Jenny. On rencontrait fréquemment des églises sur les lignes de ley, et celle de Saint-Wilfred se trouvait droit devant. Je n'y étais jamais entré et je

me demandais comment persuader le curé de permettre à une apprentie épouvanteur d'être ensevelie dans son cimetière.

Le prêtre, qui s'appelait le père Greenalgh, se montra honnête :

– Je regrette. Je ne peux la laisser reposer en terre sacrée, mon évêque la ferait aussitôt enlever. Mais il y a un endroit, sur le côté de l'église, où elle sera bien.

– Merci, mon père. Je n'en demande pas plus, dis-je.

Le soleil se levait. Il me conduisit sur un tertre à l'ombre d'un if. Le père Greenalgh s'était muni de deux pelles et, à ma grande surprise, il m'aida à creuser la fosse.

Puis il récita des prières tandis que je me recueillais, la tête penchée, tâchant de retenir mes larmes.

– Désirez-vous dire quelque chose ? me demanda-t-il.

J'acquiesçai et rassemblai mes pensées. Quand je pris la parole, ma voix tremblait d'émotion :

– J'ai fait un choix judicieux en te prenant pour apprentie, Jenny. Tu étais une gentille fille, pleine de courage et de talent. Tu serais devenue un bon épouvanteur. C'est un malheur que tu nous sois enlevée si tôt. Tu vas me manquer...

Je ne pus en dire davantage, les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

Père Greenalgh me tapota l'épaule. Nous descendîmes le corps dans la fosse et le recouvrîmes de terre.

– Merci encore pour votre aide et pour votre compréhension, dis-je au prêtre. Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi, mais à mon prochain passage je ferai une donation pour votre église et je paierai une pierre pour marquer la tombe.

Hochant la tête, il me demanda :

– Où allez-vous, maintenant ?

– À Pendle, où du travail m'attend.

– Eh bien, avant de vous remettre en route, venez petit-déjeuner au presbytère.

– Merci encore, mon père, mais c'est une tâche urgente et je ne peux m'attarder. J'aimerais tout de même rester seul quelques instants pour prier près de la tombe.

– Bien sûr...

Le prêtre ramassa les pelles et repartit vers l'église. J'attendis qu'il

soit assez loin avant de dire ce qui devait être dit.

– Jenny ? appelai-je à voix basse. Jenny ? Tu es là ?

Il n'y avait pas un souffle de vent, les oiseaux eux-mêmes se taisaient. Je tendis l'oreille.

Je prononçai les mêmes mots à trois reprises ; je n'obtins aucune réponse, ce qui était une bonne chose. Dans les cas de mort violente, les fantômes hantent le plus souvent leur tombe. Cependant, les épouvanteurs connaissent bien les fantômes et ne désirent certes pas en devenir un. Après leur mort, ils partent vers la lumière, et j'étais sûr que telle était la destination prise par Jenny.

Elle n'était plus ici.

Ramassant mon sac et mon bâton, je repris la route de l'est. Le cœur lourd, clignant des yeux au soleil, je suivis le ley menant à Pendle.

L'idée de ne plus jamais revoir Jenny ne quittait pas mes pensées. Comme j'aurais voulu qu'elle marche à mes côtés en ce moment et me parle avec son toupet habituel ! Perdre un apprenti était une chose terrible. Je savais que plus d'un tiers des garçons formés par mon maître avaient péri de mort violente en combattant l'obscur.

Je devrais m'y faire.

Cela m'arriverait encore.

Le plan de Lukraste

GRIMALKIN

La grotte miroita devant mes yeux. J'étais soulagée d'y voir de nouveau ; après la brûlure du soleil, j'avais craint de rester aveugle. L'air tourbillonnait paresseusement, brassé par la chaleur sortant de la bouche incandescente de la forge telle l'haleine d'un géant.

En entrant, j'observai le dieu Héphaïstos penché sur l'enclume, son ombre monstrueuse projetée contre la paroi de rocher. La sueur ruisselait sur les muscles noueux de son torse, et ses yeux bulbeux reflétaient une intense concentration. Il était l'un de nos alliés et travaillait désormais sous les ordres de Pan.

Trois soufflets gigantesques attisaient les charbons ardents, qui passaient du rouge au blanc. Étaient-ils actionnés par magie ou par des mains invisibles, je n'aurais su le dire.

Des marteaux énormes étaient accrochés au mur, mais celui avec lequel Héphaïstos tapait à coups rapides et délicats était relativement petit. Le dieu façonnait une main en alliage d'argent qui remplacerait la première que les tortionnaires de Lukraste lui avaient coupée.

– C'est stupéfiant, chuchotai-je à Thorne. Comme tu le sais, j'ai toujours forgé mes armes moi-même et je suis plutôt douée. Pourtant, mon talent n'est rien comparé au sien !

– Ce n'est pas dans vos habitudes de vous déprécier, Grimalkin, répliqua-t-elle. Il est très habile, c'est certain, mais vous l'êtes aussi. Il a forgé les armes qui ont servi à tuer le Malin. Vous, vous avez conçu

la Lame-Étoile. N'est-elle pas plus formidable encore ?

– Tu crois ? demandai-je avec un sourire. Le temps nous le dira.

Elle posa sur moi des yeux emplis d'inquiétude :

– Vous avez moins mal ?

– Ça passe. La douleur est une vieille compagne avec laquelle il me faut cohabiter.

Sous la brûlure du soleil, ma vision s'était obscurcie. J'avais tout de même eu le temps de localiser le troisième Shaiksa et de le tuer avant de fuir les rayons mortels.

À mon retour dans l'obscur, mon visage était couvert de cloques suppurantes, et j'étais aveugle. Pan avait appelé un guérisseur, l'un de nos rares alliés parmi les Anciens Dieux : Asclépios. Grand et maigre, la chevelure blanche, il évoquait plus un spectre blême qu'une puissante entité. Il portait un bâton autour duquel s'enroulait un serpent.

– Il y a deux possibilités, m'avait-il dit. Laquelle préfères-tu ? Une guérison lente et sans souffrance ou bien rapide et déchirante ?

– La seconde.

Asclépios n'avait rien ajouté. Il avait simplement touché mes yeux et posé ses mains fraîches sur mes joues. Puis il m'avait frappé le front à trois reprises avec son bâton. J'avais entendu le serpent siffler, et ça avait été le début de la torture.

La douleur commençait enfin à s'apaiser, mais mon visage ne portait aucune cicatrice et ma vue était aussi perçante qu'auparavant. Asclépios avait ensuite soigné Lukraste, et la tâche s'était révélée ardue. Il n'avait pas pu régénérer ses mains, c'était au-delà de ses possibilités.

Cependant, grâce à Héphestos, le mage eut bientôt des mains d'argent qui promettaient d'être supérieures à ses mains d'origine. Après quoi, il devrait revenir sur terre. Le temps pendant lequel un humain – même un mage puissant – pouvait demeurer dans l'obscur était limité. Où retournerait-il ? Dans sa tour de Cymru, là où il avait vécu avec Alice ?

Pan nous attendait, assis sur les racines de notre arbre-maison. Un corbeau solitaire s'était perché sur une branche, au-dessus de sa tête. Certainement un Veilleur à son service, qui paraissait plus alerte que lui. Les yeux fermés, le dieu fit signe à Lukraste de prendre la parole,

et le mage nous exposa ses plans. Il portait un long manteau à capuchon, et on aurait pu le prendre pour un épouvanteur. Il agitait ses mains toutes neuves en parlant, et c'était merveille de voir ses doigts remuer comme s'ils étaient faits de chair et d'os, et non d'un alliage de métal.

– Il nous faut frapper directement leur dieu, Talkus, déclara-t-il. Qu'on le supprime, et la guerre contre les Kobalos sera presque gagnée. Il est tout à la fois la source de leur nouvelle et puissante magie, et l'instigateur du conflit.

Entrouvrant une paupière, Pan demanda d'une voix éteinte :

– Que suggérez-vous ?

Encore très affaibli, il haletait comme un chien par une journée de grosse chaleur. J'étais sûre que, quelle que soit la proposition de Lukraste, il l'accepterait.

Le mage, au contraire, paraissait plein d'énergie. Il était complètement remis des tortures qu'il avait subies aux mains des Kobalos. Sa chevelure, qui dépassait du capuchon, retombait sur ses épaules, épaisse et brillante. Ses lèvres, en partie cachées par sa moustache, étaient fermes et pleines. J'avais tiré du cachot un homme brisé, émacié. Il apparaissait à présent dans toute la vigueur de la jeunesse. Les dons de guérisseur d'Asclépios combinés aux propres pouvoirs du mage étaient à l'origine de cette spectaculaire transformation.

– J'ai l'intention d'attirer Talkus dans ma tour de Cymru. Grâce à la magie accumulée là-bas, je peux faire voyager la tour à travers le temps. Je l'aveuglerai, puis je le transporterai dans une époque où il se trouvera très mal à l'aise, et je l'abandonnerai là. Pour cela, Alice doit joindre une fois encore sa magie à la mienne.

– N'a-t-elle pas son mot à dire ? objectai-je.

Lukraste se tourna vers moi :

– Elle comprendra la nécessité de cette nouvelle alliance. D'ailleurs, elle et moi avons été très proches, et je suis sûr qu'elle désirera renouer cette belle relation.

– Elle est avec Tom Ward, à présent, remarquai-je froidement. Je crois que vous sous-estimez le problème.

Pan avait ouvert les yeux. Il nous regarda l'un après l'autre :

– Ce que vous envisagez peut nous conduire à la victoire, cela vaut donc d'être tenté. Je vais ordonner à Alice de vous soutenir.

En vérité, Alice et Lukraste réunis pouvaient détruire Talkus. Cependant, quelque chose me troublait. Je ne réussissais pas à mettre le doigt dessus, c'était un étrange pressentiment.

Le mage m'adressa un sourire méprisant :

– Pour attirer Talkus dans ma tour, vous aurez un rôle à jouer, Grimalkin.

– Lequel ? demandai-je d'un ton glacial.

L'envie de tirer une de mes lames pour effacer son rictus me démangeait.

– Vous avez, je crois, passé un certain temps dans un château de Polyznie. L'apprentie de Tom Ward, en explorant un grenier, a découvert un portail qui mène au repaire de Talkus. Je veux que vous entriez dans ce grenier et que vous provoquiez le dieu pour qu'il vous poursuive. Vous l'entraînez alors jusqu'à ma tour, où tout sera en place pour le recevoir.

– Ce portail est gardé par un démon puissant, objectai-je. Jenny, l'apprentie de Tom, a bien failli y laisser sa peau.

– Voilà qui ne devrait guère vous impressionner, Grimalkin. Dès que le démon aura surgi du portail, passez derrière lui et pénétrez dans son domaine. On dit que vous aimez les défis, ceux qui mettent votre courage à l'épreuve. Je vous propose de saisir un dieu par la queue. Qu'attendez-vous de mieux ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il me poursuivra ? Pourquoi le ferait-il ?

– Parce que vous lui aurez pris une chose à laquelle il tient plus que tout : le plus gros morceau de son âme.

– Et comment le lui prendrai-je ?

– Une part de son âme est enfermée dans son corps. Celle-là, vous ne pourrez pas y toucher. Mais l'essentiel est contenu dans une poche de chair reliée à lui par un tube – une sorte de cordon ombilical. Lorsque Talkus aura absorbé la totalité de son âme, il sera au summum de son pouvoir. Pour le moment, il est encore vulnérable. Emparez-vous de la poche, et il vous suivra. Entraînez-le jusqu'à ma tour, je me charge du reste.

Je tournai vers Pan un regard interrogateur :

– S'il me suit, il devra traverser votre domaine. Le lui permettrez-vous ?

– Il vous suivra jusqu'à la tour sans prendre le même chemin que

vous, m'expliqua-t-il tranquillement. Il ne tentera pas de passer par ici.

J'approuvai, consciente que protester ne servirait à rien. Ce plan était sans défaut : si je conduisais le dieu jusqu'à la tour de Lukraste et si tout se passait comme celui-ci le prévoyait, nous aurions gagné. Privés de leur nouveau dieu, les Kobalos et leurs mages verraient leurs pouvoirs décroître. Je ne fis donc aucun commentaire.

Une heure plus tard, Lukraste avait quitté l'obscur pour rejoindre Alice. Après quoi, ils gagneraient directement la tour de Cymru.

– Je n'aime pas ça, Grimalkin, me dit Thorne quand nous fûmes seules. Pour lui, c'est facile à dire. Mais c'est vous qui serez en danger. Si j'avais acquis le talent chamanique nécessaire, je vous aurais accompagnée...

– Persévère ! Tu réussiras. Cependant, c'est à moi d'accomplir cette tâche. Si j'avais eu une meilleure idée, je l'aurais proposée. Nous devons simplement faire de notre mieux.

Dans le Triangle du Diable

THOMAS WARD

Je longuai à grands pas le flanc ouest de Pendle. J'avais l'intention de passer par le village de Downham, la route préférée de mon maître.

La tristesse que m'avait causée la mort de Jenny s'était d'abord muée en colère. C'était si injuste ! Pourquoi ? Pourquoi ? Aurais-je dû agir différemment ? Maintenant, c'était la culpabilité qui me rongait. Je songeais amèrement que j'aurais dû traiter ses blessures en priorité. Je connaissais au moins deux guérisseurs qui exerçaient au nord de Caster. J'aurais dû leur amener Jenny tout de suite.

Mais je ne l'avais pas fait. Dans ma hâte de rejoindre Alice à la tour Malkin, j'avais causé la mort de mon apprentie. Mes ennemis paieraient cher cette erreur ! J'avais toujours la Lame-Étoile. Si je débusquais ce dieu des Kobalos, Talkus, et réussissais à l'approcher, je le tuerais. Dès que j'aurais retrouvé Alice, ce serait mon objectif principal. Il y avait sûrement un moyen de l'atteindre. Ce moyen, je le trouverais.

Pendle se montra d'abord difficile à localiser. Puis, quand la lune monta à l'est et que j'approchai enfin des faubourgs du village, la colline apparut devant moi, telle une bête monstrueuse tapie dans l'ombre.

Mon maître, John Gregory, m'avait fait remarquer un jour qu'elle ressemblait à une baleine échouée. N'ayant jamais vu de baleine, je n'aurais su en juger. On la comparait aussi parfois à un bateau retourné. Pour moi, un seul mot la qualifiait : menaçante.

Ce n'était pas un hasard si la plupart des clans de sorcières du Comté en avaient fait leur résidence. Certaines régions possèdent des qualités intrinsèques particulièrement favorables à l'usage de la magie noire. Pendle était l'une d'entre elles.

La tour Malkin se dressait dans une clairière de l'est. Depuis ses créneaux dominant de très haut la cime des arbres, on avait vue sur les bois environnants et on apercevait la colline au-delà. Mais l'intérieur de la tour était en grande partie souterrain. On y trouvait des cachots où les Malkin torturaient leurs ennemis. John Gregory les avait un jour visités un par un pour envoyer les morts vers la lumière.

Toutefois, je n'avais pas l'intention de traverser le village de Downham. Des Kobalos pouvaient s'y être installés, ou du moins leurs espions. Mieux valait qu'on ignore ma présence en ces lieux. Un prêtre puissant, le père Stocks, avait autrefois assuré la sécurité des alentours. À présent, il était mort ; la situation n'était sans doute plus la même.

Les clans ne cessaient de se sauter à la gorge. Pourquoi les choses auraient-elles changé ? Il ne fallait pas être grand devin pour présumer que tel ou tel avait pris le parti des Kobalos. Certaines sorcières étaient prêtes à tout pour augmenter leurs pouvoirs magiques, et les mages kobalos avaient beaucoup à leur offrir.

Je savais que plus je m'aventurais au sud de ce flanc de colline, plus le danger était grand. Les sorcières se rassemblaient généralement en un lieu appelé le Triangle du Diable, délimité par trois villages : Bareleigh, Roughlee et Goldshaw Booth. Ce dernier avait déjà brûlé, ce qui prouvait la présence de Kobalos, probablement alliés avec quelques sorcières.

Après une demi-heure de marche, je vis un petit bois, dans la vallée, illuminé par la lune montante. C'était la Combe aux Sorcières, l'un des endroits les plus dangereux de la région, la demeure des sorcières mortes. Les plus faibles étaient tout juste capables de ramper pour attraper les souris, les limaces et les vers dont elles se nourrissaient. Les deux ou trois plus vigoureuses chassaient de nuit. Je n'avais qu'à espérer qu'elles choisiraient pour proie quelque guerrier kobalos plutôt que moi. Je ne voulais pas être ralenti par quoi que ce soit. Néanmoins, si une créature de l'obscur se mettait en travers de ma route, j'étais prêt à l'accueillir.

J'aperçus enfin ma destination. Les contours de la tour Malkin émergeaient de la clairière, au cœur du Bois des Corbeaux. Cette vision me rappelait quantité de souvenirs, mauvais pour la plupart. Je me rappelais Agnès Sowerbutts, la tante d'Alice, tuée par nos

ennemies près de cette tour. Je l'avais rencontrée peu après dans la Combe aux Sorcières. S'y trouvait-elle encore ? Les sorcières n'y restent pas éternellement, elles se désintègrent peu à peu.

Une odeur de fumée me parvint quand j'approchai du bois : des feux de camp étaient allumés à sa périphérie. Des sorcières ? Peut-être des ennemies des Kobalos ? Mais Alice m'avait dit que nos alliées étaient déjà à l'intérieur de la tour. Approcher de ces feux était trop risqué. Je fis donc un détour.

J'entrai bientôt dans un cimetière abandonné, hérissé de buissons et d'arbustes. Je savais qu'il y avait un chemin à travers les broussailles. L'endroit n'avait guère changé depuis mon dernier passage. Les pierres tombales penchaient, formant avec le sol un angle bizarre ; la plupart étaient enfouies dans un enchevêtrement de végétation. Juste devant moi, j'aperçus entre les arbres un petit bâtiment recouvert de lierre.

Je m'approchai. Un sycomore avait poussé à travers le toit, presque complètement effondré. Quatre ans plus tôt, ce n'était encore qu'un arbuste. À présent, il dominait les murs. C'étaient les ruines d'un sépulcre construit jadis pour une riche famille. Une partie de leurs ossements gisait encore là. À l'époque, j'avais dû escalader l'une des alcôves pour m'introduire dans le tunnel.

Soudain, je me rappelai une parole de la pauvre Jenny. Ce tunnel était-il toujours secret ? Ou des ennemis s'y tenaient-ils en embuscade ?

Avant d'entrer dans le sépulcre, j'allumai ma lanterne et ajustai ses volets de sorte qu'elle n'éclaire que le sol. Puis je fouillai mon sac à la recherche de la clé fabriquée par le frère de John Gregory, le serrurier, et la plaçai dans ma poche gauche.

Comme autrefois, la porte vermoulue n'était pas verrouillée. J'entrai, entrouvrant les volets de la lanterne pour examiner l'intérieur du caveau. Il y régnait un relent de pourriture. Des squelettes occupaient encore les alcôves, sauf dans l'une, où les ossements avaient été dispersés. Je fis passer mon sac et mon bâton par l'étroite fissure qui s'ouvrait au fond. Puis je me glissai non sans mal par la fente, ne voulant pas prendre le risque de me séparer un seul instant de la Lame-Étoile. Le moment où je m'introduirais dans le tunnel serait le plus dangereux. N'importe quoi pouvait se dissimuler dans les ténèbres, des lames ou des dents pouvaient m'y attendre.

Je rampai sur la pierre froide et, laissant la lanterne derrière moi, je roulai la tête la première. L'instant d'après, j'étais à genoux sur le sol, tous mes sens en alerte. Reprenant mon souffle, je levai les yeux vers le faible trait de lumière venu de la fissure. Le plafond était si bas que

je ne pouvais pas me tenir debout.

www.french-bookys.com votre référence de téléchargement gratuit

Je récupérai la lanterne en passant mon bras par l'ouverture. Pour le moment, je ne percevais aucun danger. Le tunnel n'avait peut-être pas été découvert, du moins je l'espérais.

La lanterne et mon bâton dans la main gauche, mon sac dans la droite, je m'engageai, courbé en deux, dans le boyau. Je n'avais jamais aimé cette première section du passage secret. Rien ne soutenait la voûte. Si les tonnes de terre qui pesaient au-dessus de ma tête venaient à s'ébouler, je serais condamné à mourir de suffocation.

J'émergeai enfin dans la salle de l'est, où je pus me redresser. La section suivante était telle que dans mon souvenir : assez haute pour que j'y marche debout et solidement étayée. D'abord très étroite, elle s'élargissait pour former une vaste grotte ovale au milieu de laquelle s'étendait un petit lac.

Il abritait autrefois un antrige, une créature que les sorcières créaient en emprisonnant l'âme d'un marin mort dans son propre cadavre grâce à la magie noire. Cet ancien gardien du tunnel ayant été détruit par une lamia, on pouvait à présent passer sans problème. Le sentier, boueux et glissant, contournait la rive gauche du lac. J'y marchais avec précaution quand la surface du lac scintilla soudain, et le visage d'Alice se matérialisa.

Les sourcils froncés, elle articula un message muet :

Tu es en danger, Tom. Fais bien attention. Secours en route.

Puis elle disparut, me laissant les yeux fixés sur l'eau stagnante. Y avait-il ici des skelts ou des sorcières d'eau ? C'était bien possible. Le lac était profond, n'importe quoi pouvait s'y cacher.

Me tenant éloigné le plus possible de la rive, je gagnai la dernière partie du tunnel, levant haut ma lanterne. Je n'avais pas fait dix pas que je percevais un mouvement un peu plus loin.

À première vue, il s'agissait d'humains et non de Kobalos. Ils venaient vers moi, et je les identifiai très vite : cette incroyable maigreur, ces bras et ces jambes grêles, ces mâchoires dégoulinant de bave, grandes ouvertes sur des crocs aussi fins que des aiguilles...

Une montagne de cadavres

THOMAS WARD

Bien que n'ayant jamais vu de zanti, j'avais lu la description que Grimalkin avait faite de ces entités, créées par les mages kobalos. Cherchant à évaluer leurs forces et leurs faiblesses, elle en avait élevé certaines à partir d'échantillons pris dans l'arbre-maison du mage de haizda que j'avais tué.

La tête et les membres recouverts d'écailles noires particulièrement dures, ils avaient de petits yeux mobiles qui leur permettaient de voir de tous les côtés. Moins grands que les varteki – eux aussi créés pour la guerre –, les zanti servaient au combat rapproché.

Ils avançaient en balançant la tête, d'une démarche sautillante semblable à celle des oiseaux. Ils étaient sept ou huit, mais d'autres étaient peut-être dissimulés dans l'ombre. Ceux-là étaient armés de longues épées et de courtes haches. Par chance, l'étroitesse de la galerie ne leur permettait d'attaquer qu'un à la fois, ce qui me donnait un certain avantage.

Je posai à terre ma lanterne, mon sac et mon bâton, puis m'élançai en tirant la Lame-Étoile du fourreau.

J'attaquai le premier zanti. Il était rapide, et para avec sa hache. Je n'y voyais pas grand-chose, mais mon deuxième coup lui trancha un bras à la hauteur de l'épaule. Il recula avec un hurlement, et un autre prit sa place.

Je le fauchai aussitôt d'un vif mouvement horizontal, avec la

satisfaction de sentir ma lame pénétrer profondément dans les chairs. Un troisième s'avança, puis un quatrième. J'en vins à bout de la même manière.

Soudain, d'un seul élan, les autres firent volte-face et prirent la fuite.

Malgré cette débandade, je restai sur mes gardes. Ils avaient abandonné la partie trop facilement. Ce n'était sans doute qu'une patrouille, qui partait chercher des renforts. Ils choisiraient alors un lieu mieux adapté au combat, où ils pourraient se déployer en nombre.

Pendant, Alice m'avait annoncé que des secours étaient en route. Mes ennemis étaient embusqués derrière moi, au-delà du tunnel et du cimetière. Je ne pouvais compter sur une aide de ce côté. D'où pourrait-elle venir, sinon de la tour ? Mon instinct me conseillait d'avancer.

Je perçus alors un mouvement dans mon dos. Je me retournai en levant ma lanterne et découvris une silhouette bien reconnaissable. J'avais eu raison de me méfier du lac, le danger se dissimulait dans ses profondeurs. Un skelt galopait vers moi sur ses multiples pattes. D'autres le suivaient, leurs tubes osseux tendus et menaçants.

Ils avaient attendu que je sois passé avant d'émerger, me coupant toute possibilité de retraite. J'étais piégé, pris en tenaille entre deux adversaires.

Remettant la Lame-Étoile au fourreau, je saisis mon chargement et m'élançai dans le tunnel. Devant moi, la porte menant à la tour s'était ouverte, comme une invitation à entrer. Les zanti étaient sûrement tapis de l'autre côté.

Je franchis prudemment le seuil en élevant ma lanterne. La lumière me révéla le couloir devant moi, et les cachots de chaque côté. Les zanti se tenaient-ils en embuscade à l'intérieur ?

Je refermai la porte et, sortant la clé de ma poche, l'introduisis dans la serrure. Je dus l'agiter avant qu'elle accepte de tourner, mais elle m'avait rarement fait défaut. La porte à présent verrouillée me parut assez solide pour retenir les skelts. Cette menace écartée, restait à savoir combien de zanti m'attendaient.

Je remontai le couloir, vérifiant chaque cachot un à un. Les deux premiers ne contenaient que les ossements de malheureux morts en captivité. Le suivant était vide.

Mais le quatrième...

Ce fut l'odeur qui m'avertit. En entrant, je découvris une montagne de cadavres. Des sorcières. Leurs yeux sans vie grands ouverts, leurs visages tordus par un rictus de terreur et de souffrance, elles baignaient dans une épaisse mare rouge. Leur mort était récente. Elles saignaient encore.

Une inspection plus précise m'apprit que ces corps appartenaient à plus d'un clan de Pendle. Deux des clans n'avaient pas de signes reconnaissables : on ne pouvait savoir, à leurs armes ou à leurs vêtements s'il s'agissait d'une Deane ou d'une Malkin. Mais les Mouldheel allaient toujours pieds nus, et certaines mortes ne portaient pas de souliers pointus. Elles ne les avaient pas perdus au combat, car je voyais les épaisses callosités de leurs plantes de pieds. Je reconnus alors l'une d'entre elles : c'était Beth, la sœur de Mab Mouldheel.

Était-ce l'équipe de secours qui m'avait été envoyée ? Les zanti étaient-ils responsables de ce massacre ? Auquel cas combien étaient-ils à m'attendre dans la tour ?

Une pensée insupportable me traversa alors l'esprit.

Alice faisait-elle partie des victimes ? Son corps gisait-il sous cette montagne de cadavres ?

Puis je vis une chose si atroce que je vacillai et faillis tomber. Un des pieds qui pointaient hors de cet entassement macabre était chaussé d'un soulier que je reconnaissais.

Celui d'Alice.

Le refuge des sorcières

THOMAS WARD

Je fouillai frénétiquement dans l'entrelacs des corps pour dégager le pied dans son soulier pointu. Quand je l'atteignis enfin, je lâchai un soupir de soulagement. Ce soulier ressemblait à celui d'Alice, mais ce n'était pas le sien. J'en tremblais encore.

Je poursuivis néanmoins, examinant chaque visage tout en espérant désespérément ne pas découvrir celui d'Alice.

Cette tâche macabre achevée, je me reposai un moment, le temps de reprendre mon souffle.

Le cœur serré, je contemplai les cadavres, à présent dispersés sur les dalles. Frissonnant autant de froid que d'émotion, je tâchai de retrouver mon calme. Puis je ramassai mon sac, mon bâton et ma lanterne et sortis du cachot. J'examinai prudemment les autres cellules. À part des squelettes et quelques ossements, elles étaient vides.

Je parvins à la vaste salle circulaire, au centre des souterrains. De l'eau gouttait quelque part – la tour était protégée par des douves, et cette salle était profondément enfoncée sous la surface du sol. Puis d'autres bruits attirèrent mon attention : ils indiquaient peut-être la présence de zanti.

Les lieux étaient à peu près tels que dans mon souvenir. Cinq piliers où pendaient des chaînes garnies d'anneaux soutenaient le haut plafond. Cependant, deux choses manquaient : la table en bois avec

ses instruments de torture et le brasero où les sorcières portaient au rouge leurs lames, leurs tenailles et leurs pinces. Les Malkin avaient peut-être renoncé à torturer leurs prisonniers.

Je chassai aussitôt cette idée. Pourquoi auraient-elles changé ? Pourquoi le conflit perpétuel entre les clans aurait-il cessé ? Je revoyais le tas de cadavres – ceux de sorcières des trois clans. Alice avait probablement réussi à établir une forme d'alliance entre eux pour combattre notre ennemi commun. Or, en l'occurrence, ils avaient subi une défaite.

Je levai les yeux vers l'escalier de pierre qui montait le long de la courbe des murs. Il menait à une trappe donnant accès au niveau du dessus. Elle était ouverte, à présent. Les zanti étaient-ils là-haut ou encore dans les caves ? Il y avait d'autres couloirs et d'autres cachots où se dissimuler...

Me fiant à mon instinct, ainsi que mon maître me l'avait enseigné, je décidai de monter. Alice était sûrement quelque part dans les étages. Au-delà de la trappe, ce n'étaient que ténèbres. N'importe quoi pouvait m'y guetter. Je levai ma lanterne, qui éclaira les murs humides.

Rien ne bougeait. J'introduisis ma tête et mes épaules par l'ouverture. Les marches continuaient de monter en spirale. Il n'y avait personne. À part le bruit de l'eau qui gouttait, tout était silencieux.

Je déposai mon chargement sur les dalles et passai la trappe. J'entendis alors, au-dessus de ma tête, un claquement métallique.

Je me figeai sur place, mais le bruit ne se répéta pas. J'examinai l'étroit escalier qui disparaissait dans les hauteurs obscures. Sa surface de pierre semblait glissante. La moisissure verdâtre qui rongeaient les murs l'avait envahie. Les infiltrations d'eau avaient dû empirer.

Plus je monterais, plus je courrais le risque d'un dérapage fatal.

Je me souvins que Jenny souffrait de vertige. Cet escalier l'aurait rendue nerveuse. Mais, brave comme elle était, elle s'y serait engagée. Comme j'aurais aimé l'avoir à mes côtés ! On est toujours plus forts à deux face au danger. Elle me manquait.

Saisissant sac, bâton et lanterne, je repris ma lente escalade. L'épaule appuyée à la paroi, j'évitais de regarder dans le vide. Les portes de bois fermant un cachot se succédaient à intervalles réguliers, et je restai sur mes gardes, de crainte d'en voir surgir un zanti.

Il faisait froid, mon souffle montait en buée devant moi. J'examinai la première cellule. Elle était vide, de même que la suivante. J'atteignis enfin celle dont je ne me souvenais que trop bien. Mon

frère Jack, sa femme et leur fillette, capturés lors d'un raid des sorcières sur leur ferme, y avaient été emprisonnés. Celle-ci aussi était vide.

Je jetai un coup d'œil sur ma gauche. Le sol était déjà loin au-dessous de moi. Je repris la montée. Mes pas résonnaient sur la pierre. Plus que quelques marches, et je serais en haut. Qu'allais-je trouver dans la tour ? Je n'osais espérer qu'Alice m'y attendait. Le cœur me battait d'appréhension. L'idée de la perdre à nouveau m'était insupportable. Les secours qu'elle m'avait promis n'étaient pas venus, et j'avais découvert toutes ces sorcières mortes. Si tout s'était passé comme prévu, Alice aurait su que j'arrivais. Elle aurait descendu les marches pour m'accueillir. Qu'elle ne l'ait pas fait n'augurait rien de bon.

Qu'est-ce qui avait pu la retenir, elle qui avait à sa disposition une magie si puissante ? Peut-être avait-elle dû faire face à une horde de zanti ou de guerriers kobalos. Peut-être même à Balkai, le mage le plus redoutable du Triumvirat, le créateur des dangereux tulpas que j'avais rencontrés. Mais lui, je ne l'avais encore jamais vu.

Ce que je pouvais supposer de pire était l'intervention directe de Talkus.

La deuxième trappe, au sommet des marches, était ouverte elle aussi. Je trouvai bizarre qu'elle ne soit ni verrouillée ni gardée. J'émergeai dans la réserve, remplie de provisions – sacs de pommes de terre, de carottes, de navets et de rutabagas –, avant de pénétrer dans la vaste pièce d'habitation des Malkin. Je pris le temps de regarder autour de moi. La salle était peuplée de dormeuses.

Deux-cents sorcières de Pendle au moins étaient rassemblées là, et seuls leurs ronflements occupaient le silence. Des sacs, des matelas et des assiettes sales s'étaient partout, dans une puanteur de sueur et de relents de cuisine.

Dans un coin, treize sorcières étaient assises en cercle, les jambes croisées. Celles-là ne dormaient pas. Immobiles, l'air concentré, elles ne parlaient pas non plus. Je reconnus l'une d'elles. Quelque chose miroitait dans l'air, au-dessus de sa tête. C'était le Conventus des Malkin, occupé à quelque sortilège.

Leurs têtes se tournèrent alors vers moi. Je compris que, si la trappe n'était pas gardée, c'est qu'elles avaient envoyé des sentinelles dans les souterrains. Elles ignoraient que celles-ci avaient été massacrées.

Deux sorcières se levèrent aussitôt pour s'approcher de moi. La première, grande et altière, me jeta un regard mauvais. À sa ceinture pendaient sept longues épées, et elle portait au cou un mince tube en

bois accroché à une chaîne. Elle me rappelait Grimalkin. Était-ce la nouvelle tueuse des Malkin ?

Je connaissais l'autre, qui marchait pieds nus : Mab, la jeune chef du clan Mouldheel. Avec ses longs cheveux pâles et ses yeux verts, elle était agréable à regarder – même si on ne pouvait pas lui faire confiance. C'était une sorcière du sang, et son haleine était parfois plus nauséabonde que celle d'un chien.

– Heureuse de te voir, Tom, me dit-elle en souriant. Quel beau jeune homme tu es devenu ! Où est donc Beth, ma vilaine sœur ? Je me réjouis qu'elle ait pu t'amener ici sain et sauf.

Tout en parlant, elle cherchait sa sœur du regard derrière mon épaule.

Ce que j'avais à lui annoncer était rude. Son autre sœur avait été tuée en combattant à nos côtés pendant la bataille de la pierre des Ward. À présent, c'était au tour de la deuxième jumelle.

– Désolé, Mab, j'ai de tristes nouvelles. Ta sœur est morte. Toutes les sorcières que vous avez envoyées à mon secours ont été massacrées par les zanti avant mon arrivée. J'ai découvert leurs corps dans un cachot, tout en bas.

Avec un gémissement, Mab enfouit le visage dans ses mains. Les autres empoignèrent le pommeau de leurs longs poignards comme si elles voulaient m'arracher le cœur.

– Où est Alice ? demandai-je, sans me laisser impressionner.

– Quelqu'un est venu la chercher, répondit la sorcière aux sept épées, un sourire ironique aux lèvres. Elle avait mieux à faire que de t'attendre. Elle est partie avec le mage Lukraste.

Makrilda, la tueuse

THOMAS WARD

Je la fixai sans comprendre. Comment Alice aurait-elle pu partir avec Lukraste ? Il était mort. Puis le doute m'assaillit. Était-il vraiment mort ? C'était ce qu'Alice m'avait dit. M'avait-elle trompé ? Jenny avait payé de sa vie ma hâte à la retrouver. L'idée qu'elle ait pu me trahir m'était insupportable.

Non, le plus vraisemblable, c'était que la sorcière mentait.

– Dis-tu la vérité ? la questionnai-je avec colère.

– Prends garde, Épouvanteur, siffla-t-elle. Il est dangereux de me traiter de menteuse. Je suis Makrilda, la tueuse du clan Malkin. Les os de tes pouces seraient du plus bel effet, ajoutés à ma collection. Ne me fournis pas une bonne excuse pour te les couper !

Ma rage était telle que je ne me contrôlais plus. Au lieu de respirer profondément pour me calmer, je fis un pas en avant et lui frappai rudement l'épaule du plat de la main. Elle vacilla et reprit tout de suite son équilibre.

La seconde d'après, elle tenait une lame dans chaque main.

Makrilda attaqua. Elle était vive...

Mais j'étais plus vif qu'elle.

À l'instant où elle chargeait, un rapide coup de bâton sur chacun de ses poignets lui fit lâcher ses armes. Puis je portai l'extrémité du bâton vers sa cheville gauche, une feinte que m'avait enseignée Bill

Arkwright.

Quand nos épaules se heurtèrent, elle bascula et s'étala sur le dos. Je la toisai de toute ma hauteur. Je n'aurais jamais pu vaincre Grimalkin aussi facilement.

Toutefois, ce n'était pas fini. Elle se remit à genoux, saisissant déjà deux autres lames.

Mab s'interposa alors.

– Ne soyez pas stupides ! cria-t-elle. On est alliés, non ?

Honteux, je baissai mon arme. Je n'aurais jamais dû réagir de cette façon. Avec ce que j'avais vécu dernièrement, je n'étais plus moi-même.

– Ne te sens pas offensée, dis-je à la tueuse qui se relevait. Je ne t'accuse pas de mensonge. J'ai simplement du mal à croire tes paroles. Pour moi, Lukraste est mort.

– Il est tout ce qu'il y a de plus vivant, Tom, dit Mab en essuyant ses larmes d'un revers de main. Il a maintenant des mains en argent, aussi souples et pleines de vie que si elles étaient faites de chair et d'os. Alice et lui ont parlé longuement, puis ils se sont éclipsés sans explication. Ils avaient visiblement mieux à faire que de rester avec nous. Ma sœur a trouvé la mort en tentant de te venir en aide. Alice lui avait confié la responsabilité de cette mission, et elle n'a même pas cherché à savoir ce qui t'était arrivé.

Alice m'avait appris que les Kobalos avaient mutilé Lukraste, l'histoire de ses mains d'argent confirmait les déclarations de Makrilda. Il s'était probablement soigné grâce à ses pouvoirs magiques. Un mélange d'émotions me submergea. La première était la jalousie.

Alice était repartie avec Lukraste. Toutefois, elle était une sorcière de la Terre au service de Pan. Si le dieu le lui avait demandé, elle n'avait eu d'autre choix que de lui obéir.

La seconde était la peur.

Une pensée me perturbait. Je me rappelai les deux tulpas que j'avais rencontrés. À chaque fois, j'avais été complètement mystifié. Et si ce soi-disant Lukraste était un tulpa ?

Il y avait une autre possibilité, tout aussi dérangeante. Les mages kobalos étaient particulièrement habiles à créer des illusions. Balkai avait pu prendre l'apparence du mage humain. En Polyznie, Lenklewth, un autre mage kobalos, l'avait bien fait. La simulation avait été assez réussie pour nous tromper, Grimalkin et moi. Alice

était peut-être à présent entre des mains ennemies.

Une trêve précaire s'était établie entre Makrilda et moi. À son regard chargé de ressentiment, je devinais qu'un jour ou l'autre elle chercherait à se venger. Les membres du Conventus avaient été témoins de notre affrontement, ainsi que d'autres sorcières que notre altercation avait réveillées. Makrilda avait perdu la face devant un épouvanteur. Elle ne laverait cet affront qu'en tuant son adversaire.

Cependant, j'avais d'autres soucis en tête. Le Conventus des Malkin avait décidé que l'attaque était la meilleure défense. Au lieu de repousser les zanti qui avaient envahi les souterrains, elles avaient scellé la trappe du niveau inférieur pour les empêcher de monter. Elles préparaient à présent un raid contre leurs ennemis de l'extérieur, dans l'intention de leur reprendre ce qui restait de Goldshaw Booth, le village des Malkin.

Nous gagnâmes l'énorme portail de la tour, et un mécanisme bruyant se déclencha : on abaissait le pont-levis, qui se positionna lentement au-dessus des douves. Puis les verrous claquèrent, libérant la porte.

Les Malkin s'élancèrent sur la rive, menées par Makrilda, une horde féroce de femmes en robes noires, armées d'épées ou de lances terminées par une lame. Mab et les Mouldheel suivirent, puis quelques Deane, et enfin moi. Bien que prêt à me battre, je restais circonspect. Il y avait dans cette précipitation quelque chose de désespéré.

J'étais venu à la tour Malkin pour y retrouver Alice et aussi pour aider à la défendre contre les Kobalos. Ils auraient eu du mal à briser ses retranchements. Je doutais que cette expédition soit la meilleure idée. Personne ne connaissait l'importance des forces adverses. Je n'avais aucune envie de mettre ma vie en danger pour un assaut promis à l'échec. En même temps, rester confiné dans la tour n'aurait guère eu de sens. Les Malkin y avaient laissé une petite troupe pour la garder. Mais les zanti hantaient sûrement encore les souterrains, ils finiraient sans doute par franchir la trappe.

La tour Malkin était située au cœur du Triangle du Diable. À l'est s'étendait Bareleigh, le village des Mouldheel ; au sud-est, Roughlee, celui des Deane. Nous allions maintenant en direction du sud-ouest, vers Goldshaw Booth, la troisième pointe de ce sombre triangle, et laissâmes bientôt derrière nous le Bois des Corbeaux. En me retournant, j'apercevais encore le sommet de la tour au-dessus des arbres.

Les Malkin avaient traversé la clairière en brandissant leurs armes et en poussant des cris de guerre. Mais, si des ennemis s'étaient trouvés

là, ils s'étaient déjà retirés. Ralentissant le pas, nous nous engageâmes sur le sol boueux qui menait au village. Makrilda allait toujours en tête, tandis que je fermais la marche.

La lune s'était levée, et l'horizon s'éclaircissait à l'est. L'énorme masse de la colline de Pendle obscurcissait le ciel, à notre droite. Nous n'étions plus très loin de notre destination. On ne voyait aucun feu de camp, pourtant un âcre goût de fumée m'irritait la gorge.

J'entendis un roulement de tonnerre, du côté de Burnley... Ou était-ce le grondement d'une pièce d'artillerie ? Il y avait une caserne, là-bas. L'armée du Comté combattait peut-être les Kobalos.

Aux abords du village, tant de corps étaient étendus sur le sol que nous devions zigzaguer entre eux. Le clan Malkin avait chèrement défendu son territoire. On comptait parmi les cadavres autant de Kobalos que de sorcières et même quelques zanti.

Les mages kobalos avaient tout mis en œuvre pour venir à bout de la menace que représentaient pour eux les sorcières de Pendle. Le nombre des Malkin encore capables de se battre et d'user de magie noire avait dramatiquement diminué. Par chance, les treize membres de leur Conventus étaient toujours là.

Soudain, j'entendis devant nous des clameurs bien reconnaissables : l'avant-garde des Malkin se heurtait à l'ennemi.

Je me frayai un chemin entre la horde des sorcières. Arrivé sur les lieux, je posai à terre mon sac et mon bâton, et tirai la Lame-Étoile, juste à temps pour affronter le premier zanti. Je me mis à frapper et trancher avec une efficacité dévastatrice.

Je perdis bientôt le sens du temps, progressant lentement dans le fracas des armes et les cris des blessés. Makrilda, devant moi, se battait furieusement. Sans être l'égale de Grimalkin, elle forçait cependant l'adversaire à reculer. Avec le temps, elle deviendrait sans doute une guerrière redoutable. Si elle survivait...

Au début, nous l'emportions, repoussant régulièrement les Kobalos et les zanti. Puis, tout à coup, le cours des choses changea.

Mes membres devinrent lourds comme du plomb, je pouvais à peine respirer. Je sus aussitôt qu'il s'agissait de magie noire. On aurait dit une avalanche dévalant le flanc d'une montagne et menaçant de tout ensevelir sur son passage.

J'avais ressenti cette même impression lors de la bataille de la pierre des Ward. La magie utilisée contre nous avait été si puissante que, pendant quelques instants, chacun des combattants – parmi lesquels beaucoup de sorcières – s'était figé sur place. Or, un septième

fils de septième fils est en partie immunisé contre ces sortilèges. John Gregory avait été le premier à résister, bientôt rejoint par Grimalkin. Ils avaient combattu dos à dos jusqu'à ce que mon maître soit tué. Nous avons été séparés dans la mêlée, et je ne l'avais même pas vu tomber.

À présent, l'effet était identique. Le souffle noir me força à reculer. Je ne craignais rien dans l'immédiat, car je tenais toujours la Lame-Étoile. Mais je voyais autour de moi les visages des Malkin crispés par l'effort. Certaines tentaient de marmonner des contre-sortilèges, les yeux leur sortaient de la tête, leur peau se tendait sur leurs joues comme sous l'effet d'un vent violent.

Makrilda me parut en difficulté. Un Kobalos massif, en armure mais sans casque, la forçait à reculer. Malgré la résistance de la sorcière, ses coups perdaient de leur force, à croire qu'elle entrait en léthargie. Prise dans le filet magique, elle tomberait bientôt sous les coups du sabre virevoltant.

Je compris alors que son adversaire n'était pas un simple guerrier : il avait la face rasée. C'était un mage et, étant donné sa taille, probablement un Haut Mage.

Était-ce Balkai ? Cette rafale de magie qui avait stoppé notre avancée venait-elle de lui ?

Le portail

GRIMALKIN

Debout près de Thorne, je combinai une fois de plus mes pouvoirs avec ceux du chaudron. Les quatre sentiers se mirent à tourner, d'abord lentement. Bientôt, ils tourbillonnaient à une telle vitesse qu'ils en devenaient indistincts tout en se multipliant.

Je n'avais encore jamais rien tenté d'aussi difficile : cette fois, j'avais besoin d'accéder à deux endroits.

Enfin, ce fut fait. Devant moi, à l'extrémité du sentier, j'apercevais les tours du château en Polyznie ; dans la direction opposée, la tour noire de Cymru se dressait à travers les arbres.

Je marchai d'abord vers la Polyznie.

Revenir sur terre avait été plus facile, cette fois. Je n'avais ressenti qu'un léger malaise, presque aussitôt dissipé. Peut-être parce que je m'étais longtemps endurcie contre toute forme de douleur. Vivante, j'avais même réussi à ignorer la torture constante que me causait la broche d'argent maintenant ma jambe brisée. Sans doute avais-je emporté cette force avec moi jusque dans l'obscur. Auquel cas je ne regrettais pas le dur entraînement que je m'étais imposé.

Quelle qu'en soit la cause, j'en appréciais le résultat. Auparavant, l'état de faiblesse où j'étais quand j'apparaissais sur terre rendait cet instant très dangereux. Maintenant, je pouvais surgir et affronter aussitôt un éventuel ennemi.

Arrivée à la lisière d'un bois, je contemplai le château qui avait

appartenu au prince Stanislaw. Celui-ci étant mort au combat, les Kobalos occupaient désormais les lieux.

Il faisait nuit noire, pas une étoile ne brillait dans le ciel couvert de nuages. Cependant, chaque détail, baigné dans une lueur verte, m'apparaissait encore plus net que lorsque je regardais la même scène avec mes yeux vivants. Cet édifice, me rappelai-je, servait de relais de chasse ; le prince Stanislaw y accueillait la noblesse. L'endroit avait été abandonné quand les premiers Kobalos avaient traversé la Shanna.

Seule une demi-douzaine de guerriers montaient la garde devant l'entrée principale. Le gros des troupes kobalos était descendu vers le sud, à des centaines de miles de là. Sans doute estimaient-ils que ce château, si loin derrière la ligne de front, n'avait guère besoin d'être défendu.

Je n'avais plus maintenant qu'à mettre en œuvre le plan de Lukraste.

Mon objectif était la plus haute des tours, où se situait le portail menant au repaire de Talkus. Prenant ma forme d'orbe, je m'élevai au-dessus des arbres. Je traversai les anciens murs de pierre et me retrouvai au sommet d'un escalier en spirale, face à une lourde porte en bois. J'eus la surprise de la trouver ouverte et pendant sur ses gonds. Quelqu'un avait forcé le passage. Je savais que Jenny avait verrouillé la porte en quittant les lieux. Qui s'était introduit ici ?

Je repris ma forme humaine, tirai une longue lame et pénétrai dans l'antichambre, meublée d'une table et de chaises couvertes d'une épaisse couche de poussière. Le portail se situait derrière la deuxième porte, qui avait été forcée elle aussi. En entrant dans la salle, je constatai qu'à part les deux corps gisant sur le seuil, elle était telle que Jenny me l'avait décrite. Les cadavres – ceux de soldats kobalos probablement à la recherche de quelque chose à voler – étaient secs et racornis, leur chair calcinée par endroits jusqu'à l'os. Ils avaient succombé sous le souffle de Targon, le gardien du portail.

L'humidité rongait ce qui avait été jadis un appartement luxueux. De l'eau gouttait du plafond, la moisissure noircissait les tapis trempés. Quatre canapés entouraient une sorte de puits : le portail menant au domaine de Talkus.

Jenny m'avait décrit le verre posé sur les pierres de la margelle, qu'une main invisible semblait remplir de vin, et l'odeur métallique qui s'était répandue dans la pièce, lui révélant qu'il s'agissait de sang et non de vin. Le verre avait basculé dans le trou ténébreux ; elle avait attendu un bruit d'éclaboussure... Le verre n'avait jamais atteint le fond, et Jenny avait compris qu'il s'agissait d'une entrée dans l'obscur

des Kobalos. Une onde de chaleur avait envahi la chambre tandis que le terrible gardien du portail apparaissait en agitant ses tentacules.

Il ne régnait à cet instant aucune chaleur, rien qu'un froid humide. Le gardien allait-il sentir ma présence et surgir pour m'affronter ? Je patientai. Rien ne se passa. Me glissant entre les canapés, je grattai la margelle de la pointe de ma lame. Le crissement emplit tout l'espace et retentit en écho jusque dans les profondeurs du portail.

Toujours rien.

Je me penchai pour scruter les ténèbres. Puis je lâchai un épais crachat dans le trou noir.

– Je suis là ! criai-je. Viens affronter Grimalkin, si tu l'oses !

Il y eut un frémissement en contrebas. Un souffle chaud me balaya la figure, la température augmenta rapidement et les pierres se mirent à fumer. Quelque chose monta alors des profondeurs. À présent, les pierres sifflaient et crachotaient. Puis la créature inspira profondément, aspirant l'air dans ses poumons tel l'énorme soufflet d'Héphaïstos.

Je reculai, sachant à quoi m'attendre. Une masse globuleuse émergea du portail. De longs tentacules s'enroulaient et se déroulaient, des yeux rougeoyants me fixaient. Targon puait la pourriture et la viande avariée.

Je reculai encore, lentement, jusqu'au mur. Le fantôme d'un mage kobalos qui hantait l'une des autres tours avait dit à Tom et à Jenny que le gardien était lié à cet endroit, qu'il ne pouvait s'écarter du portail – même si ses tentacules pouvaient sûrement atteindre le coin le plus éloigné de la pièce.

– Je suis là, sale bête visqueuse, raillai-je. Je suis là !

J'agitai ma lame, et il étendit vers moi ses appendices. À l'instant où il allait m'atteindre, je remis mon arme au fourreau et redevins un globe lumineux. Je m'élevai au-dessus de lui, me glissai dans l'espace étroit entre son énorme dos écailleux et le plafond. Puis je plongeai dans les ténèbres du portail, droit vers le repaire de Talkus.

Les deux tours

THOMAS WARD

Je m'élançai, l'épée au poing. Si le mage avait raison de la tueuse des Malkin, les sorcières perdraient courage et s'enfuiraient, j'en étais sûr. Le moment était critique.

J'eus beaucoup de mal à rejoindre Makrilda, et je crus même arriver trop tard : elle était tombée à genoux, sous les sabres levés de l'impressionnant personnage. Par un pur effort de volonté, sûrement soutenu par mon immunité naturelle contre la magie noire, je réussis à me placer entre la tueuse et le mage.

Il jeta un coup d'œil à la Lame-Étoile et attaqua aussitôt. Je reculai de deux pas avant d'abattre mon épée sur son épaule gauche. Il bloqua le coup avec habileté, non sans chanceler sous l'impact.

Se redressant de toute sa hauteur, il fixa sur moi un regard emplí d'arrogance :

– Je savais que cette rencontre aurait lieu. Et j'ai vu aussi son dénouement : ta mort. Je suis né pour te tuer.

Je le regardai droit dans les yeux :

– Es-tu celui qu'on appelle Balkai ?

Autour de nous, la bataille avait cessé. Tous attendaient l'issue de cette confrontation. Le mage avait dominé Makrilda ; si je tombais sous ses lames, les Kobalos seraient vainqueurs.

– Non, mon nom est Kordo, répondit-il. Balkai est le plus grand de

tous les mages, bien plus expert en magie et en art du combat que je le serai jamais. Néanmoins, je suis celui qui va mettre un terme à ta vie. Cette épée ne te sauvera pas.

Je ressentis une brève déception. Tuer Balkai aurait marqué un pas décisif vers la victoire. Mais, si je l'emportais sur ce mage, nous gagnerions cette bataille.

– Ce que tu n'as pas vu, dis-je, c'est *ta* perte. Les prophéties ne sont pas fiables. Le plus puissant des voyants ne peut prédire sa propre mort. Tu prétends avoir vu la mienne ? Eh bien, apprends ceci avant de mourir : nous façonnons notre avenir à chacune de nos décisions. Rien n'est fixé à l'avance, rien du tout !

C'est ce que mon maître, John Gregory, m'avait enseigné. Et je le croyais fermement.

Puis j'attaquai, obligeant Kordo à reculer. Il avait beau savoir se battre, je débordai bientôt ses défenses. Mon épée transperça son armure en haut de l'épaule gauche.

L'armure d'un Haut Mage kobalos était une sorte de long manteau fait de plaques de métal, qui lui descendait au-dessous des genoux. La gorge elle-même était bien protégée. Cependant, pour on ne savait quelle raison, ces mages combattaient le plus souvent sans casque. Que ce soit pour montrer leur bravoure ou pour inciter l'adversaire à se concentrer sur leur tête tout en préparant une feinte, je n'aurais su le dire. En tout cas, cette absence de casque me rendait circonspect.

D'ailleurs, l'armure de Kordo, bien qu'impressionnante, ne le protégeait pas parfaitement de la *Lame-Étoile*. J'avais déjà traversé de telles protections. De plus, le pouvoir de mon épée grandissait en même temps que ma confiance en moi. Je la sentais répondre à chaque impulsion de mes muscles, à chaque mouvement de mes bras et de mes jambes, comme une extension de mon propre corps.

Je savais au plus profond de moi que je possédais la force et la rapidité nécessaires pour tuer le mage. Je ne m'étais jamais senti habité par une telle détermination. Tout en le forçant à reculer, je commençai à découper des morceaux de son armure : une plaque sur son côté gauche, une autre sur son épaule droite. Son sang coula.

Je me concentrai, soucieux de ne pas commettre la moindre erreur, car je ne portais aucune protection. Un coup bien placé d'un de ces sabres suffirait à me mutiler, voire à me tuer.

Cependant, si ma chance tournait, j'aurais encore une carte en main, une capacité qui m'avait déjà sauvé à plusieurs occasions : ralentir ou même arrêter le temps.

Je savais que mes talents s'étaient affaiblis et que mes dons étaient instables, je ne pouvais pas toujours les commander aisément.

Je continuai donc à ferrailler, m'appuyant sur mon art du combat, jusqu'à ce que je lise dans les yeux de Kordo une incertitude grandissante. Malgré tous ses efforts, il ne réussissait pas à percer mes défenses ; sa magie ne pouvait m'atteindre. Plus son assurance diminuait, plus la mienne croissait.

Il fit une dernière tentative pour rassembler ses forces, et je fus obligé de reculer, comptant chacun de ses coups, guettant ma chance d'en finir. Je ne lui assénai qu'un coup, mais ce fut assez. Décrivant un arc de cercle avec la Lame-Étoile, je repoussai ses sabres et enfonçai profondément ma lame dans son cou. Il tomba mort à mes pieds, et la terre s'imprégna de son sang.

Comme je m'y attendais, sa défaite changea le cours de la bataille : nos ennemis prirent la fuite avec une clameur de désespoir.

Conduites par Makrilda, les Malkin se lancèrent à leurs trousses en coassant de triomphe sans même un regard pour moi.

Je les suivis un moment, pour ajouter mes forces aux leurs. Finalement, je me ravisai. J'en avais fait assez. Sans ma contribution, les sorcières auraient perdu la bataille ; autant les laisser la terminer. Je revins prendre mon sac et mon bâton, et me remis en route, vers l'ouest d'abord, puis vers le sud.

J'avais l'intention de quitter le district de Pendle, sans avoir une destination précise en tête. Je désirais plus que tout retrouver Alice et je ne savais où la chercher. J'espérais qu'elle reprendrait contact avec moi, sans trop oser y compter. Elle était partie si soudainement ! Elle aurait tout de même pu laisser un message pour moi à l'une des sorcières ! Ce comportement n'augurait rien de bon. M'avait-elle trahi encore une fois ?

Je décidai de traverser la Ribble et de regagner Chipenden. Si des ennemis s'y tenaient encore en embuscade, ils s'en repentiraient. Qu'importait leur nombre, j'approcherais en suivant un ley et les donnerais en pâture à Kratch.

Tout en marchant, j'entendais des explosions du côté de Burnley. J'étais maintenant persuadé que c'étaient des coups de canon. On se battait là-bas. Jusque-là, je n'avais pas de raison de me dépêcher. Ce fut une de ces tempêtes caractéristiques du Comté, surgie de l'ouest qui me força à hâter le pas.

À la tombée du jour, je n'avais pas encore traversé la rivière. Par chance, je savais où me réfugier pour la nuit. Les ruines d'une ferme

où nous nous étions souvent arrêtés avec mon maître se dressaient non loin de là. Un seul mur tenait encore debout, mais il y avait une cave. Malgré son odeur de moisi, j'y serais au sec, à l'abri de la pluie battante.

Après avoir allumé une chandelle, je m'allongeai sur les dalles froides. Je sombrai presque aussitôt dans le sommeil tant j'étais épuisé.

Un son désagréable me réveilla, comme un grattement d'outil – ou peut-être de griffe – sur le mur.

Je me relevai avec précaution et pris la chandelle. En écoutant attentivement, je localisai la source du bruit : ça venait du mur du fond, tout en haut. De petites lettres tremblées apparaissaient, gravées dans la pierre moussue. Quelqu'un d'invisible se tenait-il dans la cave ?

J'approchai la chandelle et je lus :

Tom, c'est Alice. Je t'attendrai au pont de Samlesbury, à l'est de Priestown. Rejoins-moi le plus vite possible. Nous devons nous rendre à la tour de Lukraste à Cymru.

J'avais espéré un message, mais le contenu de celui-ci me contrariait. Je me demandai soudain s'il venait bien d'elle. C'était peut-être un piège.

– Alice, tu m'entends ? demandai-je à haute voix.

Il n'y eut pas de réponse. Alice ne disposait sans doute ni d'un miroir ni d'eau. J'aurais perdu mon temps en tentant d'utiliser le petit miroir que j'avais dans mon sac. Elle employait donc une autre forme de magie pour communiquer avec moi. Ça ne fonctionnait sans doute que dans un sens. Je n'avais aucun moyen de lui faire part de mes pensées.

Quand Alice m'avait demandé de gagner en hâte la tour Malkin, je n'avais été que trop heureux d'obtempérer. Mais elle était partie avec Lukraste avant mon arrivée. Maintenant, elle m'imposait un autre long voyage jusqu'à une autre tour, celle de Cymru. À quel jeu jouait-elle ?

Deux tours – c'était une de trop.

Alice était capable d'utiliser l'espace entre les mondes, je me demandais donc pourquoi elle ne pouvait pas venir me parler. Et pourquoi voulait-elle que je me rende à Cymru ? Lukraste était la dernière personne que j'avais envie de rencontrer.

Une chose me décida. J'avais passé plusieurs jours en compagnie d'une réplique exacte de Bill Arkwright. Elle lui ressemblait, elle

parlait comme lui. C'était totalement convaincant. Puis Nora s'était révélée être un tulpa, elle aussi, sûrement une création de Balkai. Est-ce que ça recommençait ? J'avais cru Lukraste mort... Et s'il avait été remplacé ? Alice serait en grand danger.

Je devais courir à son aide.

Je traversai bientôt la vallée de la Ribble dans la nuit noire et sous une pluie battante. J'arrivai au pont de Samlesbury juste avant midi. Il ne pleuvait plus, même si les nuages bas nous promettaient de nouvelles averses.

Alice m'attendait sur le côté est du pont, toujours aussi belle dans ses vêtements verts et bruns – les couleurs qu'elle avait adoptées en devenant une sorcière de la Terre –, la mine grave. Je n'avais qu'une envie, l'envelopper de mes bras et la serrer contre moi. Au lieu de ça, je m'arrêtai à quelques pas, tendu, attendant qu'elle parle. Je craignais une nouvelle trahison, malgré tout mon amour pour elle.

Soudain, elle me sourit, et l'instant d'après elle était dans mes bras. J'attendais qu'elle exprime sa tristesse et sa compassion. Ignorait-elle donc le sort de Jenny ?

– Tu sais que Jenny est morte ? demandai-je.

Ses yeux s'agrandirent de surprise :

– Morte ? Oh non, Tom ! Que s'est-il passé ? J'ai tenté de garder un œil sur toi par magie, mais les derniers jours ont été particulièrement difficiles et dangereux. J'ai été distraite.

– Elle a été empoisonnée par une sorcière d'eau.

Elle m'étreignit plus fort :

– Je suis désolée, Tom. Pauvre Jenny !

– Si tu avais été là, tu aurais pu la sauver, dis-je amèrement.

– Nous repoussions une attaque. Je n'aurais pas eu le temps d'intervenir. Je suis vraiment navrée, Tom, soupira-t-elle.

– Beth, la sœur de Mab, est morte aussi, repris-je, la voix lourde de reproche. Les sorcières que tu avais envoyées à ma rescousse dans les souterrains ont été massacrées par des zanti. Si tu n'étais pas partie aussi vite, tu aurais pu nous aider. J'ai dû parcourir une longue route et faire un grand détour pour te retrouver. Tu m'as fait danser un drôle de ballet ! Alors, explique-moi ! Pourquoi as-tu quitté la tour avec Lukraste juste avant mon arrivée ? Tu ne pouvais pas attendre un peu ?

Elle ne répondit pas, et nous nous écartâmes l'un de l'autre sans un baiser.

– Nous parlerons en route, suggéra-t-elle. Nous devons gagner Cymru le plus vite possible.

– Alors, pourquoi ne pas utiliser simplement l'espace entre les mondes ? C'est ce que tu as fait quand tu as quitté la tour Malkin avec Lukraste, non ?

– C'est trop dangereux, Tom. Ils ont failli nous attraper. Je ne peux pas courir ce risque une deuxième fois. Leurs mages guettent notre passage. Nous irons à pied.

– Pourquoi nous rendre là-bas ? insistai-je.

– Pour la meilleure des raisons, Tom. Depuis cette tour, nous pouvons détruire Talkus.

Comme nous nous mettions en route, il se remit à pleuvoir, et Alice me raconta tout ce qui s'était passé.

Le dieu des Kobalos

GRIMALKIN

Le fantôme du mage kobalos interrogé par Tom et Jenny avait évoqué des « portails de feu », et j'arrivai bientôt devant le premier. S'il brillait plus que le soleil, je ne sentis aucune chaleur en traversant ses flammes. Néanmoins, même sous ma forme de sphère, je fus aveuglée.

Il y avait trois portails en tout ; après avoir franchi le dernier, je filai dans une obscurité totale pendant un temps interminable, me demandant s'il faisait vraiment noir ou si ma vision était définitivement altérée. Je perdis tout sens de la durée. Étais-je piégée, obligée de tourner en rond dans un cercle sans fin, pour l'éternité ? Du moins, le gardien aux tentacules ne m'avait pas suivie.

J'émergeai enfin dans une vague lumière. Je me trouvais sous un ciel pourpre, flottant autour d'un plateau circulaire parsemé de rochers et entouré de tous côtés par de hautes falaises. Les lieux ressemblaient à un désert aride, même si en son centre un lac fumait et bouillonnait.

Quand je fus montée plus haut pour avoir une vue d'ensemble, je remarquai des êtres en mouvement autour du lac. Des skelts, serviteurs de Talkus ? Je descendis. Oui, des skelts patrouillaient le long de la rive.

Mais où était Talkus ? Où était son repaire ?

Puis je me souvins que les skelts supportaient l'eau bouillante ;

certains avaient surgi d'un bassin fumant dans un kulad, la tour d'un mage kobalos, avant de m'attaquer. Talkus était dissimulé quelque part dans les profondeurs du lac.

Sous ma forme d'orbe, je traversais les murs sans dommage. Les portails de feu ne m'avaient pas arrêtée non plus... Pouvais-je plonger aussi sous la surface en ébullition ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. Je me laissai tomber et entrai dans l'eau sans une éclaboussure.

Ses bouillonnements produisaient une écume grise et blanche, et je n'y voyais rien. Je m'enfonçai de plus en plus profond. Soudain l'eau devint aussi claire que du cristal.

Au-dessous de moi s'étendait une plaine rocheuse, et je n'eus aucun doute sur ma destination : une large ouverture noire, circulaire, semblable à l'entrée du portail dans la tour du château. Là, au lieu de quatre canapés, quatre énormes statues de skelts montaient la garde. Leurs tubes osseux déployés menaçaient tout intrus qui aurait l'audace de s'approcher.

Je crus un moment les voir bouger, prêts à attaquer ; ce n'était qu'une distorsion due à l'eau. L'instant d'après, je les avais dépassés et pénétrais dans le tunnel obscur – où l'eau laissa soudain place à l'air. Je regardai au-dessus de moi : pas une goutte ne tombait. Je me voyais reflétée dans la surface liquide, sphère luisant tel du vif-argent.

Je flottai toujours plus bas jusqu'à une immense caverne : le repaire de Talkus.

Le dieu kobalos était au-dessous de moi. Étonnée, je constatai qu'il ne ressemblait pas du tout à un skelt. Sa silhouette était presque humaine, quoique énorme et musculeuse. Une ligne d'os aussi tranchants que des rasoirs courait tout le long de sa colonne vertébrale pour se prolonger en une longue queue épaisse terminée par une lame osseuse à l'aspect meurtrier. Des écailles pourpres recouvraient son corps, mais ce fut sa stature qui me surprit le plus. Il mesurait bien quatre fois la taille d'un homme.

Talkus était assis, la tête dans ses gigantesques mains griffues, le dos appuyé contre la paroi de la caverne. Tout était exactement tel que Lukraste l'avait décrit : près des murs lisses flottait le réceptacle contenant l'âme du dieu, masse de matière irrégulière, rouge et palpitante, parcourue de veines pourpres. Il était relié à l'abdomen de Talkus par un long cordon ombilical. Peu à peu, son corps absorbait son âme. Bientôt, celle-ci l'emplirait de pouvoir et de conscience... Le processus n'était pas encore achevé. Talkus avait besoin du supplément d'âme encore contenu dans la poche. Sans cela, il ne

posséderait qu'une fraction de son véritable potentiel. Lukraste avait raison : si je m'emparais de la poche, le dieu serait obligé de me suivre.

Je me posai sur le sol, repris ma forme humaine et contemplai la silhouette gigantesque. Les yeux fermés, le dieu ne semblait pas conscient de ma présence.

Puis, comme j'approchais, il ouvrit les yeux et me fixa, le visage tordu par la rage. Se redressant sur les genoux, il tendit le bras vers moi dans l'intention de m'attraper la tête et de me briser le crâne. Pour une entité aussi énorme, il était étonnamment rapide.

Mais je l'étais encore plus. Je tirai l'une de mes lames, saisis l'épais cordon et le coupai au ras de son ventre. Un jet de sang jaillit, et le dieu hurla en se tordant de douleur. J'enroulai étroitement le souple tube de chair autour de ma main, puis je remis mon arme au fourreau.

Le dieu furieux tentant à nouveau de m'attraper, je repris ma forme de sphère. Je n'avais aucune idée de la façon dont je transporterais la poche de Talkus – je n'avais plus de main pour la tenir. Or, quand je m'éloignai, le réceptacle de chair me suivit, le cordon relié à l'orbe.

Pendant que je m'élevais, je vis un autre orbe venir vers moi : mon reflet. Puis nous nous rencontrâmes, et je replongeai dans l'eau. Quelques secondes plus tard, je jaillis hors du lac et pénétrai dans le portail. Je savais que le démon gardien était quelque part devant moi. Sentirait-il mon approche ? Tenterait-il de me bloquer la sortie ? Talkus lui lancerait-il un avertissement ?

Je traversai en hâte les trois portes de feu, et ma vision s'obscurcit une fois de plus. Peu à peu, je retrouvai la vue. Jetant un regard en arrière, je ne détectai aucun signe de poursuite. Talkus était peut-être incapable de me suivre sous sa forme humanoïde. Auquel cas, je n'aurais aucun moyen de l'attirer jusqu'à la tour de Cymru. Quoi qu'il en soit, je lui avais infligé un sérieux dommage. Je lui avais pris la poche dont il avait tant besoin.

Soudain, je vis se tortiller les tentacules du gardien juste au-dessus de moi. Huit yeux au rougeoiement maléfique me fixaient. J'étais petite et véloce, je frôlai le corps écailleux et filai vers la sortie. J'étais libre ! Je pris alors conscience que passer à travers le mur de pierre de la tour n'était plus possible. *Je* passerais. La poche ne passerait pas. À moins de trouver une sortie, je serais obligée de la laisser derrière moi. Et j'aurais fait tout cela pour rien.

Je flottai jusqu'en bas des escaliers, tirant la poche derrière moi. Des meurtrières s'ouvraient dans la paroi, juste assez larges pour qu'on puisse y tirer une flèche, trop étroites pour l'usage que je voulais en

faire.

Au bas des marches, il y avait une porte. Je repris ma forme humaine et tournai la poignée de ma main libre. Je fus étonnée de ne pas la trouver verrouillée. Mais quand je l'ouvris un garde kobalos me menaça de son sabre, la peur sur le visage.

Évitant aisément son coup maladroit, je lui plongeai une de mes lames dans la gorge. Son hurlement s'acheva dans un gargouillis, et il s'effondra. J'entendis aussitôt un tonnerre de pas qui approchaient. Trop tard : j'étais déjà hors du château. La seconde d'après, redevenue sphère, je m'élevai dans les airs à la recherche de la lueur émise par le chaudron. Talkus ne se montrait toujours pas.

Je redescendis sur le faisceau de lumière jusqu'à ce qu'il redevienne sentier. Je le suivis, de nouveau sous ma forme humaine. Thorne se tenait près du chaudron ; elle me salua de la main.

– Quelle vilaine chose vous nous rapportez là, Grimalkin ! s'exclama-t-elle en découvrant la poche de chair veinée de pourpre, qui palpitait comme un cœur.

Le cordon auquel elle était reliée était visqueux et difficile à tenir. Du sang gouttait à son extrémité.

J'eus un sourire sinistre :

– Ce sac de chair contient l'âme de Talkus. Je dois le porter jusqu'à la tour de Lukraste.

– Vous ne pouvez pas partir maintenant, m'avertit Thorne. Sur terre, le soleil n'est pas encore couché. Je me retournai. Le sommet de la tour baignait dans la lueur orangée du couchant, tandis que l'ombre enveloppait déjà sa base. Je n'aurais pas longtemps à attendre.

– Je vais me mettre en marche et je passerai dès que ce sera possible, dis-je à Thorne.

Laissant le chaudron derrière moi, je m'engageai sur l'autre sentier.

Les doigts d'argent

THOMAS WARD

Alice avait beaucoup à m'apprendre.

Pan avait insisté pour qu'elle travaille de nouveau avec Lukraste afin de détruire Talkus. Je comprenais qu'elle n'avait guère eu le choix et qu'il leur fallait réunir leurs forces face à un tel défi. Pour moi, néanmoins, c'était un coup de couteau dans le cœur.

– Grimalkin va nous aider. Elle n'est pas prisonnière de l'obscur comme les autres sorcières mortes, me révéla Alice. Il lui est possible de revenir sur terre aux heures noires de la nuit.

Si cette nouvelle me stupéfia, des révélations plus incroyables encore m'attendaient.

– Grimalkin a dérobé à Talkus un morceau de son âme, qu'elle apporte à la tour de Lukraste, à Cymru. Talkus va la poursuivre et se fera piéger par le mage, du moins c'est ce qu'on espère.

On était à un point de non-retour. Si cette stratégie réussissait, elle pourrait bien mettre fin à la guerre. Sans leur dieu, les mages kobalos verraient leurs pouvoirs fortement diminués.

Mais Lukraste, aussi puissant soit-il, serait-il capable de prendre un dieu au piège ?

– Et s'il est impossible d'emprisonner Talkus ? objectai-je, tandis que nous nous hâtions vers la tour sous une pluie battante.

– C'est un risque à courir. Il n'a pas encore assimilé toutes ses

forces. Il a besoin pour ça du supplément d'âme que Grimalkin lui a volé. Le désespoir le poussera à l'imprudence. Quand nous l'aurons piégé, Lukraste transportera la tour dans une autre époque et le laissera là.

– Une époque passée ou future ?

– Le futur est trop instable, expliqua Alice. Comme tu le sais, il change à tout moment. Si nous y laissions Talkus, il pourrait survivre. À mesure que le temps passerait, il deviendrait une menace. Dans des centaines ou des milliers d'années, nos descendants devraient l'affronter. Il faut l'envoyer dans le passé immuable. Si nous réussissons, son emprisonnement durera jusqu'à la fin des temps. Le plan de Lukraste est de le laisser tomber dans les roches en fusion qui recouvraient autrefois la surface de cette planète. Soit il sera aussitôt détruit, soit il restera emprisonné dans les strates rocheuses quand elles refroidiront.

Je la fixai avec intensité :

– Ce Lukraste, tu lui fais confiance, Alice ?

– Pourquoi ne lui ferais-je pas confiance ? Il veut ce que nous voulons : détruire Talkus et vaincre les Kobalos. Il nous faut travailler ensemble, sinon tous les humains mâles seront massacrés, et toutes les femmes, réduites en esclavage. Oui, il veut vraiment mettre fin à ça, j'en suis sûre.

– Comment peux-tu être sûre qu'il s'agit bien de *lui* ? S'il était un tulpa, comme l'ange que tu avais créé ?

– L'ange n'était qu'une illusion, on ne le voyait que de loin. Je me suis tenue tout près de Lukraste ; si ce n'avait pas été lui, je l'aurais su.

– Tu crois ça ? Attends de savoir ce qui nous est arrivé. Tu te souviens de Bill Arkwright, que nous croyions mort en Grèce ? Il est venu à Chipenden, prétendant avoir survécu et vouloir travailler de nouveau au moulin. Il était parfaitement convaincant. Jenny et moi étions persuadés de marcher et de parler avec Bill Arkwright. Tu t'y serais trompée toi aussi, Alice. Il a même appris à Jenny à se battre au bâton. Pourtant, c'était un tulpa.

– Que s'est-il passé ? demanda Alice avec inquiétude.

– Il voulait s'emparer de la Lame-Étoile. S'il l'avait eue en main, il nous aurait tués tous les deux. Le pire, c'est que le tulpa pensait réellement être Bill Arkwright. Il ne savait pas qu'il allait nous tuer. Quand il a commencé à douter de sa propre identité, tout était fini. Je lui ai jeté à la face qu'il était un tulpa, et il s'est décomposé sous nos yeux. Une chose similaire s'est produite quand Jenny a été soignée

pour son empoisonnement. Une servante du nom de Nora était supposée l'aider ; c'était un tulpa, elle aussi. Elle croyait être Nora, pourtant elle a tué plusieurs personnes. Elle a presque réussi à me prendre la Lame-Étoile.

La pluie se calmait, le vent chassait les nuages vers l'est.

Alice repoussa ses cheveux mouillés qui lui collaient au front :

– Certes, c'est troublant. Tout de même... Suppose que Lukraste soit un tulpa. Pourquoi aurait-il bâti un tel plan contre Talkus ? À quoi cela lui servirait-il ? Ça ne tient pas debout, Tom. Je comprends tes inquiétudes, mais rassure-toi et fais-moi confiance : Lukraste n'est pas un tulpa. Pan travaille avec lui. Crois-tu qu'un dieu se laisserait duper ? Non, ce n'est pas possible. Concentrons-nous plutôt sur la tâche à accomplir.

Alice paraissait si sûre d'elle que je tentai de me rassurer. Mes peurs étaient peut-être sans fondement... Néanmoins, mon instinct me disait de me méfier, et il m'avait rarement trompé.

Après un bref repos, nous continuâmes vers le sud en traversant la Mersey, contournâmes les murs de Chester et passâmes la Dee à gué. Nous prîmes alors vers l'ouest en direction de Cymru.

La tristesse me saisit : la dernière fois que j'avais entrepris ce voyage, John Gregory était encore en vie. Je retournais vers le Comté quand des sorcières ennemies m'avaient encerclé. Sans l'intervention de Grimalkin, j'y aurais laissé ma peau. À présent, elle était morte, elle aussi. Le premier avait été mon maître et mon ami, la seconde, mon alliée – et, oui, mon amie. Tous deux me manquaient. Je me sentais seul et vide.

Cependant, je venais d'apprendre que Grimalkin pouvait quitter l'obscur et revenir sur terre.

Le deuxième jour, juste avant le coucher du soleil, la tour apparut enfin. Je jetai un coup d'œil à la chapelle en ruine, sur la colline, à l'est. Les deux édifices étaient bâtis sur un ley.

La dernière fois, j'avais combattu les sorcières sur les marches menant à la tour. Elles me surpassaient largement en nombre et, sans cette ligne de ley, elles ne m'auraient laissé aucune chance. J'avais appelé Kratch, le goblin, qui avait surgi sous la forme d'un vortex de feu et les avait massacrées. Je revoyais encore le flot de sang qui dévalait les marches en emportant des souliers pointus ; tout ce qui restait de mes adversaires.

Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait maintenant dans la tour, mais, si cela s'avérait nécessaire, je ferais de nouveau appel au gobelin.

Nous hâtâmes le pas. En approchant, j'observai le balcon où j'avais vu Lukraste embrasser Alice. Il était vide et pas une lumière ne brillait aux fenêtres. L'endroit semblait désert.

– Lukraste nous attend à l'intérieur ? demandai-je.

– S'il n'y est pas, il se montrera bientôt, répondit Alice.

Je posai la main sur le pommeau de la Lame-Étoile, pendue à mon épaule, comme pour me porter chance même si je cherchais surtout à me rassurer, à sentir sa présence. Sans elle, je serais sans défense contre la magie noire dont je risquais de subir les attaques.

Grimalkin m'avait laissé cette arme en héritage. Elle représentait peut-être notre ultime chance de triompher des Kobalos et de leurs dieux.

Comme nous commençons l'escalade des marches de pierre, des fragments d'os craquèrent sous nos pieds. Je m'étais trompé en pensant qu'il ne restait des sorcières que leurs souliers pointus...

Je levai les yeux vers la porte, perplexe. Lukraste était-il un allié ou un ennemi ? S'il était un allié, sa magie nous faciliterait la tâche.

Arrivé en haut des escaliers, je me retournai pour regarder les collines et les bois de Cymru, et la mer qui scintillait au-delà. Je me souvenais d'autres paysages. Lukraste avait le pouvoir de déplacer la tour dans le temps. Et de ce même point j'avais découvert une terre aride éclairée par un énorme soleil rouge. Nous avions voyagé jusqu'aux jours lointains qui précédaient la fin du monde. Puis, en franchissant une porte à l'intérieur de la tour, j'avais pénétré dans différents futurs possibles. L'un d'eux m'avait amené à Chipenden, détruit par les Kobalos, la plupart de ses habitants massacrés. Ce malheur n'était pas advenu : j'avais réussi à prévenir les villageois de l'attaque et à les protéger.

Qu'allais-je voir, cette fois ? Qu'est-ce qui m'attendait derrière cette porte ?

Je tirai la Lame-Étoile, je ne voulais courir aucun risque.

Alice s'avança et tourna la poignée. La porte s'ouvrit sans bruit. Alice entra et me fit signe de la suivre.

– Remets cette arme au fourreau, Tom, me dit-elle. Tu n'en auras pas besoin.

Je pénétrai derrière elle dans une petite pièce aux murs recouverts de tapisseries, meublée de deux canapés et d'une table. Des plats y étaient disposés, chargés de nourriture : de la viande froide et des fruits que je n'avais jamais vus. Ils n'avaient sûrement pas poussé dans le Comté.

– Sers-toi, m'invita Alice. Mais fais vite. Grimalkin ne peut visiter la Terre qu'après la tombée de la nuit. Le soleil va se coucher dans dix minutes. Quand elle arrivera, elle risque de traîner tout l'enfer derrière elle. Bien des choses dépendaient encore de la réussite de Grimalkin. Alors seulement nous pourrions jouer notre partie.

Nous mangeâmes en hâte. Nous étions affamés : depuis la traversée de la Mersey, nous n'avions grignoté que quelques bouts de fromage. Puis Alice m'emmena hors de la pièce, dans un couloir au bout duquel des escaliers menaient aux étages inférieurs et supérieurs. Nous descendîmes, et je comptai plus de deux-cents marches. Nous arrivâmes enfin dans une vaste salle cylindrique, qui ressemblait au premier regard à la partie souterraine de la tour Malkin. Mais au lieu d'être couverte de mousse la pierre de celle-ci était saine, son atmosphère, chaude et sèche, à croire qu'elle n'avait jamais été exposée aux éléments. La vive lumière des torches accrochées au mur révélait des parois de calcaire et non de granit comme à l'extérieur. Elles me rappelèrent les flèches blanches de la cathédrale de Priesttown.

Nous descendîmes par des marches raides jusqu'à une étroite galerie qui suivait la courbure du mur. Je ne distinguais même pas le fond. La rampe atténuait à peine ma peur de tomber dans le vide. Au centre de cet espace cylindrique, une énorme cage métallique était suspendue par une simple chaîne. Sa base était à la hauteur de la galerie, et elle mesurait cinq à six fois la taille d'un homme.

– C'est là-dedans que nous enfermerons Talkus, me dit Alice. La cage est faite d'un alliage d'argent et nous l'avons imprégnée de magie.

– Où est Lukraste ? demandai-je.

– Pas loin d'ici, Tom. Dès que le dieu entrera dans la cage, il sera là pour jouer son rôle.

Soudain, Alice écarquilla les yeux. Elle renifla trois fois – sa façon de recueillir des informations.

– Grimalkin arrive ! s'écria-t-elle.

À peine avait-elle parlé que les torches vacillèrent. Sans s'éteindre complètement, elles prirent la teinte des braises mourantes. L'espace

fut plongé dans une semi-obscurité, l'air se refroidit brusquement. Un frisson glacial me courut le long du dos, m'annonçant la proximité d'une créature de l'obscur.

Ce phénomène pouvait être dû à l'approche de Grimalkin : c'était une sorcière morte, une habitante de l'obscur. Mais l'impression était extrêmement forte, beaucoup plus puissante que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors. Talkus était peut-être sur ses talons.

Il y eut un éclair argenté, et une boule lumineuse flotta dans les airs en direction de la cage. La chose devait avoir traversé les murs de granit de la tour. Elle traînait derrière elle une forme sombre.

J'eus à peine le temps de remarquer tous ces détails que la sphère entra dans la cage et se changeait aussitôt en Grimalkin. Elle tenait un cordon visqueux maculé de sang rattaché à une sorte de sac de chair palpitant parcouru de veines pourpres, à peu près de la taille d'une tête humaine. Il contenait sans nul doute l'âme de Talkus. Elle le lâcha, et il tomba sur le sol de la cage, toujours palpitant.

J'observai Grimalkin. Ce n'était plus tout à fait la tueuse que j'avais connue. Ses cheveux étaient d'un noir de nuit, plus sombre que lorsqu'elle était en vie, et des ombres profondes lui creusaient les yeux. Mais elle portait toujours les lanières de cuir entrecroisées autour de sa poitrine, où pendaient les fourreaux de ses lames. Et quand elle ouvrit la bouche, je reconnus ses dents pointues.

Au lieu de nous saluer, elle nous fixa, la face livide de colère et hurla :

– Je ne peux pas sortir de cette cage ! Qu'avez-vous fait ? Libère-moi, Alice ! Libère-moi avant qu'il soit trop tard ! Talkus sera là d'un instant à l'autre !

Ayant déposé la poche dans la cage, il lui fallait sortir tout de suite. Alice n'allait tout de même pas l'en empêcher !

Me tournant vers Alice, je lus aussitôt sur ses traits la stupeur et la consternation :

– Ce n'est pas ma magie qui te retient là, Grimalkin. Ce n'est pas moi ! protesta-t-elle.

Puis elle cria :

– Lukraste ! Lukraste ! Qu'as-tu fait ?

Le mage apparut aussitôt de l'autre côté de la galerie, juste en face de nous, ses nouvelles mains d'argent luisant contre sa robe sombre.

Il regarda la cage et sourit :

– Maintenant, je vais éliminer celle qui se mêle de ce qui ne la regarde pas même au-delà de la tombe !

– Quel mal t'a-t-elle fait, Lukraste ? protesta Alice. Elle est notre alliée !

– Je n'ai besoin que d'une alliée ! Toi, Alice. Ensemble, nous serons comme des dieux. Pan et Golgoth sont tous deux affaiblis depuis leur récente bataille, et ils le resteront longtemps. Quand nous aurons détruit Talkus, qui pourra s'élever contre nous ? Le Malin n'est plus, et la puissance des Anciens Dieux décline. Grimalkin représente une menace qu'il nous faut étouffer avant qu'elle grandisse. Elle a déjà tué Hécate et usurpé ses pouvoirs. Je dois l'anéantir. Ou plutôt je vais laisser Talkus s'en charger.

Le frisson glacé le long de mon dos s'intensifia. Et soudain la tour trembla. Il y eut un sourd grondement, les dalles sous nos pieds vibrèrent de façon alarmante.

Talkus approchait.

Alice pointa la main vers la cage, qui scintilla. Puis elle sembla se tordre, les barreaux ployèrent. Grimaçant sous l'effort, Alice tentait désespérément de libérer Grimalkin avant l'arrivée du dieu.

La rage déforma le visage de Lukraste. Il s'élança le long de la galerie. Les yeux fixés sur la cage, Alice ne le vit pas venir, ses mains d'argent tendues vers elle pour l'étrangler.

Pour l'intercepter, je devais passer entre Alice et le mur. La Lame-Étoile à la main, je voulus l'attaquer. Il fut trop rapide. La seconde d'après, il avait tiré Alice contre lui et refermait ses doigts d'argent autour de son cou.

– Recule de trois pas ou je lui coupe la gorge ! me hurla-t-il.

La cage d'argent

THOMAS WARD

Je ne bougeai pas. Je soupesais mes chances de frapper Lukraste sans blesser Alice. Ces griffes de métal entreraient dans sa chair comme un couteau dans du beurre.

Il la tenait fortement contre lui avec son bras gauche, les doigts d'argent de sa main droite lui enserrant la gorge. Le mage la dépassait d'une tête, et un coup à cette tête viendrait à bout de lui. Mais aurais-je le temps de frapper avant qu'il ait tranché la gorge d'Alice ? Mon bras en tremblait d'appréhension.

Dans l'espoir désespéré de gagner du temps, je lâchai d'une voix chargée de sarcasme :

– Je croyais qu'Alice était votre alliée. En vérité, vous ne vous souciez que de vous-même.

– Recule de trois pas ! répéta-t-il. Maintenant ! Je ne te le redirai pas.

Je me préparai. Mon attaque devrait être parfaite. Je possédais vitesse et habileté, mais, même dans les affres de la mort, le mage pouvait encore la tuer.

Je reculai de trois pas, et il sourit :

– Voilà qui est mieux. Maintenant, pose cette épée à tes pieds.

– Ne fais pas ça ! me cria la voix de Grimalkin depuis la cage.

Je fixai Lukraste, le poing toujours serré sur le pommeau de la

Lame-Étoile. Si je la posais à terre, je serais à la merci du mage et de sa magie. Il me tuerait ; il tuerait peut-être Alice aussi, et tout ce que j'avais fait jusqu'ici n'aurait servi à rien.

– Obéis ! rugit-il.

On entendit alors un grondement sourd, comme une avalanche de rochers, et la tour vibra sur ses fondations. Une sphère rouge traversa le mur et flotta droit vers la cage. L'orbe était beaucoup plus gros que celui de Grimalkin, c'était sûrement Talkus.

Grimalkin lui fit face, les armes à la main. Mais que pouvait-elle contre un dieu ?

En entrant dans la cage, la sphère rouge prit un aspect vaguement humain. C'était un être énorme, doté d'une longue queue terminée par une lame cartilagineuse. Des os tranchants lui hérissaient la colonne vertébrale et des écailles pourpres lui couvraient le corps. Cette apparence me surprit. Je m'attendais à découvrir une sorte de skelt géant, avec son long tube osseux et sa multitude de pattes.

Il projeta vers Grimalkin une patte griffue ; elle l'esquiva et frappa, ouvrant une longue entaille dans le bras du dieu. Ses écailles étaient sûrement plus dures que de la peau ; pas assez dures cependant pour la lame aiguisée de la tueuse. Un sang noir goutta sur le sol de la cage.

Talkus tenta alors de s'emparer de la poche pourpre. Grimalkin fut plus rapide que lui. D'un coup de pied, elle envoya la poche hors de sa portée et lui infligea une deuxième coupure sur l'autre bras, à hauteur du poignet.

Avec un mugissement de douleur, le dieu bondit. Grimalkin s'écarta agilement en lui tranchant les côtes d'un coup horizontal. Il hurla, attaqua de nouveau, visant la tête de la tueuse de sa queue redoutable.

Bien que fasciné par le duel entre Grimalkin et Talkus, je surveillais Lukraste et Alice du coin de l'œil. Elle me regardait, tandis que le mage avait en partie reporté son attention sur la cage d'argent.

Était-ce le moment de frapper ? Je me décidai soudain. Lukraste était distrait, je n'aurais peut-être pas une autre chance. Il serait mort avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, avant d'avoir pu blesser Alice. J'avançai de trois pas, concentré, et visai sa tête en décrivant un arc de cercle avec mon épée.

Or, la Lame-Étoile ne toucha pas sa cible. Lukraste et Alice avaient disparu.

Le cœur me manqua. Le mage avait pu emmener Alice n'importe où. Je ne la reverrais peut-être jamais.

Je remarquai alors que la cage oscillait tel un pendule, tandis que Talkus abattait sa queue puissante contre les barreaux d'argent pour tenter d'atteindre Grimalkin.

La cage se balançait d'un côté à l'autre, chaque oscillation la rapprochant de la galerie. Je m'avançai le long du mur incurvé, un plan aussi fou que hardi prenant peu à peu forme dans mon esprit.

Grimalkin ne viendrait pas seule à bout de Talkus. Je devais l'aider. J'avais plus que jamais besoin d'elle, sinon quelle chance me restait-il de retrouver Alice ? Lukraste l'avait sans doute emmenée dans l'espace entre les mondes et, de là, n'importe où sur la Terre. Grimalkin, qui pouvait pénétrer dans l'obscur, pourrait les localiser. Elle incarnait mon dernier espoir.

Je remis la Lame-Étoile au fourreau et j'escaladai la balustrade juste en face de la cage. Celle-ci s'éleva vers moi avant de repartir dans l'autre sens. Chaque balancement la rapprochait un peu plus. À son retour vers moi, je pris mon élan et me jetai dans le vide.

Je heurtai la cage, cherchant à m'agripper aux barreaux ; je crus tomber, et le cœur me remonta dans la bouche. Mais ma main avait empoigné une des barres verticales, que je serrai de toutes mes forces. La cage avait été conçue pour contenir une masse énorme, j'avais donc la place de passer mes jambes à l'intérieur.

Le dieu me tournait le dos, et je crus qu'il n'avait pas remarqué mon arrivée.

Je me trompais.

Il pivota en montrant les crocs et se jeta sur moi. Je n'eus que le temps de sortir la Lame-Étoile du fourreau et de la lui plonger dans la poitrine.

Je voulus frapper de nouveau. Mais à peine avais-je retiré la lame que Talkus la saisit entre ses deux énormes mains. Le tranchant les tailla jusqu'à l'os, et le sang jaillit. Pourtant, il ne lâchait pas prise. Je ne pouvais utiliser que ma main gauche pour manier mon épée, la droite agrippait la cage.

Talkus se tapait rythmiquement la tête contre les barreaux, ses crocs à un pouce de ma figure, soufflant sur moi son haleine puante. Il continuait de tirer sur l'épée, qui menaçait de m'échapper.

Or, à l'instant où j'allais la lâcher, Grimalkin plongeait ses poignards dans l'énorme dos de Talkus. Le dieu desserra enfin sa prise et se retourna vers elle. Esquivant l'attaque, elle s'empara de la poche et se mit à la découper avec une de ses lames. Des morceaux tombèrent entre les barreaux, laissant échapper une fine brume grise qui se

dissipait peu à peu.

J'entendis alors un bruit étrange, comme des grognements de douleur émis par une source invisible. Étaient-ce les cris de désespoir des mages kobalos depuis l'espace entre les mondes ? Des mages qui seraient apparus dans cette tour à l'instant où j'aurais perdu la Lame-Étoile ? Peut-être avaient-ils compris qu'ils ne pouvaient plus compter sur la pleine puissance de Talkus ; sans son âme, il ne l'atteindrait jamais.

Le dieu fut pris soudain d'une frénésie de violence. Au lieu de s'en prendre à Grimalkin, il passa sa fureur sur la cage : il la martela de ses poings, la fouetta de sa queue, la frappa à coups de tête. L'alliage d'argent commença à ployer et à se tordre, les mouvements pendulaires de la cage s'accrourent. À chaque balancement, sa base heurtait violemment les pierres de la galerie.

Je me cramponnais désespérément, chaque choc menaçant de me faire lâcher prise. Soudain, un souffle brûlant monta des profondeurs, accompagné d'un grondement sourd.

Je baissai les yeux, effrayé. Jusqu'alors, la base de la tour se perdait dans les ténèbres. Or, je voyais maintenant un rougeoiement, une houle de lave qui bouillonnait en contrebas : Lukraste avait déplacé la tour dans le temps !

Le bâtiment était protégé par sa magie, mais au-dessous de nous le chaos d'un très lointain passé était en ébullition. Nous étions remontés aux premiers âges du monde, au temps où la Terre n'était qu'une boule de matière en fusion.

Le mage avait l'intention de précipiter Talkus dans cette fournaise. Si elle ne le consumait pas sur-le-champ, le rocher en se refroidissant et en se solidifiant l'emprisonnerait dans son étreinte rigide jusqu'à la fin du monde.

Comment Lukraste ferait-il tomber la cage ? Elle n'était suspendue que par une simple chaîne, c'était son point faible.

Talkus continuait de la secouer ; des morceaux de barreaux se détachèrent et tombèrent dans les abysses flamboyants. Aussitôt, Grimalkin reprit la forme d'une sphère et s'envola par la brèche.

Les coups de Talkus n'avaient pas endommagé seulement la cage, mais aussi la magie qui le retenait à l'intérieur. Grimalkin en avait profité pour s'échapper ; le dieu, lui, était beaucoup trop massif pour passer par la même ouverture. Pourquoi ne se métamorphosait-il pas à son tour ?

Et moi ? Comment me tirer de là ? La cage se balançait si fort que je

ne pouvais rien tenter. Puis je vis Grimalkin, sur la galerie, sous sa forme humaine.

– Saute, je te rattraperai, me cria-t-elle.

Je remis l'épée au fourreau, me préparant à lui obéir, la bouche sèche. Un tel saut me paraissait impossible ; c'était pourtant ma seule chance.

La cage cogna dans la pierre, aux pieds de Grimalkin, et, à l'instant où elle repartait dans l'autre sens, je m'élançai, conscient que des rochers en ébullition m'attendaient tout en bas. Des bras froids se refermèrent autour de moi, puis me déposèrent. J'étais sur la galerie, en sécurité, à côté de la tueuse.

La cage heurta violemment le mur opposé. Talkus se débattait toujours pour se libérer. Un nouveau choc, et soudain la chaîne cassa – ou peut-être était-ce l'effet d'un sort lancé par Lukraste ? Le mage se tenait-il près de nous, invisible ?

La cage sembla un instant planer dans les airs. Puis elle tomba.

Le dieu hurla, et la cage plongea dans les abysses.

Elle heurta le magma rougeoyant, qui l'engloutit en lançant un long jet incandescent.

Talkus n'était plus une menace, le monde des humains était sauvé. Il me restait encore à secourir Alice.

Mon cœur battait à se rompre. Hors d'haleine, la tête vide, je m'efforçai de me calmer avec de longues et profondes respirations.

Quand je retrouvai l'usage de la parole, je me tournai vers Grimalkin :

– Je vous dois la vie, une fois de plus. Il me reste une chose à vous demander : pouvez-vous trouver Alice ?

– Reste dans la tour, me répondit-elle. Je vais voir ce que je peux faire.

L'instant d'après, l'orbe d'argent s'élevait le long du mur. Il emportait mon dernier espoir de revoir Alice un jour.

La vérité sur Alice

THOMAS WARD

J'attendis anxieusement le retour de Grimalkin en arpentant la galerie de long en large. En contrebas, la base de la tour était de nouveau plongée dans les ténèbres. Nous avions voyagé dans le temps encore une fois – mais sur quel point de la ligne entre le passé et l'avenir Lukraste nous avait-il déposés ?

Finalement, je m'engageai dans les escaliers qui montaient des souterrains jusque dans le corridor. Je traversai la salle où nous avions mangé et gagnai la porte donnant sur l'extérieur.

Je l'ouvris et regardai au-dehors. Il faisait toujours nuit, une moitié de lune montait à l'horizon. Sa lumière froide éclairait les collines et les bois de Cymru, la chapelle en ruine, et la mer au loin. Le paysage était exactement tel qu'en mon souvenir, et je présimai que nous avions regagné notre époque.

L'image des doigts de métal de Lukraste contre la gorge d'Alice ne me quittait pas. La reverrais-je vivante ? Il me semblait à présent être condamné à regagner seul Chipenden.

Quand je me retournai, Grimalkin était là, le visage impénétrable. La peur me saisit. Quelque chose n'allait pas.

– Vous avez trouvé Alice ? m'écriai-je.

– Elle est toujours ici, dans la tour. Elle veut te parler. Pour la dernière fois, a-t-elle dit.

À ces mots, je crus que mon cœur se déchirait.

– Elle est toujours avec Lukraste ? demandai-je.

– Elle est seule, m’a-t-il semblé. Si j’avais croisé Lukraste, j’aurais tout fait pour le tuer. Celui qui veut devenir un dieu pour dominer les autres doit être éliminé. Alice est dans la pièce à droite, au sommet de la tour, celle qui donne sur le balcon. Mais, avant que tu t’engages dans l’escalier, je dois te poser deux questions. Premièrement, aimes-tu Alice ?

– Oui, je l’aime.

Grimalkin hocha la tête et me dévisagea de son regard indéchiffrable.

Elle me posa alors l’autre question :

– Lui fais-tu confiance ?

Cette fois, je ne répondis pas tout de suite. Oui, j’aimais Alice, ce point ne faisait aucun doute. Quant à lui faire pleinement confiance, je n’en étais pas si sûr. Dans le passé, chaque fois qu’elle m’avait trahi, c’était pour une bonne raison. Même lorsqu’elle était partie avec Lukraste, c’était sur l’ordre de Pan. Toutefois, les années passées auprès d’elle m’avaient laissé une impression de malaise.

– Tu hésites, dit Grimalkin. Prends ton temps pour réfléchir. Laisse-moi cependant te donner un conseil : sans confiance, l’amour ne dure pas.

– Qu’allez-vous faire, maintenant que Talkus est détruit ? demandai-je.

– Je pense que les Kobalos vont se retirer dans leur cité de Valkarky. J’ai l’intention de les traquer tout le long du chemin. Et je ferai ce que je pourrai pour les femmes qu’ils retiennent en esclavage. Ma tâche n’est pas achevée.

Sur ces mots, elle reprit sa forme d’orbe et passa à travers le mur.

Je me dirigeai vers les escaliers en ruminant ce qu’elle venait de me dire et m’engageai dans la montée vers le sommet de la tour. La porte de la chambre était ouverte, Alice m’attendait, debout au pied du lit qu’elle avait partagé avec Lukraste.

Elle me sourit :

– La fin de Talkus signifie la fin de la guerre contre les Kobalos. Leurs mages vont perdre tous leurs pouvoirs.

– Où est Lukraste ? demandai-je. On ne peut pas le laisser en vie.

Nous connaissons ses projets : si on ne l'en empêche pas, il deviendra un dieu tyrannique. Il représente une menace pour le Comté et pour le reste du monde.

– Il ne sera pas facile à tuer, dit Alice. Prête-moi ton épée et laisse-moi faire.

Je la fixai, stupéfait. Si je lui donnais la Lame-Étoile, je serais sans défense contre la magie de Lukraste.

Je secouai la tête :

– Je tuerai Lukraste moi-même. Je l'ai déjà vaincu au combat, je le vaincrai encore.

– Tu ne le tueras pas si tu ne sais pas où il est, Tom. Tu ne crois tout de même pas qu'il va se montrer s'il sait que tu tiens cette épée ? Donne-la-moi, il sera là à l'instant.

La question de Grimalkin me revint en mémoire : « Lui fais-tu confiance ? »

Comme si elle avait lu dans mon esprit, Alice reprit :

– Qu'est-ce qui ne va pas, Tom ? Tu ne me fais pas confiance ?

La tueuse avait raison, comment pouvais-je prétendre aimer Alice alors que je me défiais d'elle ?

Tirant la Lame-Étoile de son fourreau, je la lui tendis, le pommeau en avant. Elle s'en saisit avec un sourire, puis s'écarta de trois pas.

Aussitôt, Lukraste apparut dans la pièce, la mine triomphante.

Je crus que le cœur me tombait au fond des bottes.

– Quel imbécile tu es de te fier à une sorcière comme Alice ! s'écria-t-il en se plaçant près d'elle pour l'entourer de son bras. Nous sommes bien plus proches que tu ne peux l'imaginer. En tant que mage et sorcière, nous appartenons l'un à l'autre. Un tel lien dépasse ce que tu peux concevoir. Elle t'a privé de cette arme, comme je le lui avais demandé. Et elle va te tuer avec ta propre épée.

Alice me regardait intensément, et je n'osais croire à ce que je lisais dans ses yeux.

Lukraste jubilait :

– Maintenant, tu sais la vérité sur Alice. Elle est impitoyable. Elle est prête à tout pour préserver ses intérêts. Elle d'abord ! Après seulement elle protégera ceux qu'elle aime.

Il avait raison, je m'étais conduit comme un imbécile. Mon maître

avait raison, lui aussi, quand il me prévenait contre les filles qui portaient des souliers pointus. J'avais mis de côté ses avertissements. Tout était fini pour moi. Pourtant, aussi critique que paraisse ma situation, je refusais d'abandonner. La formation reçue de John Gregory, mes expériences d'apprenti et d'épouvanteur m'avaient appris que la pire situation pouvait toujours se retourner au dernier moment.

Je voulus avancer vers Lukraste, mes pieds ne bougèrent pas. Sa magie noire me tenait en son pouvoir. Je tentai de la combattre – n'étais-je pas le septième fils d'un septième fils ? Je n'y réussis pas. Malgré toute ma volonté, j'étais immobilisé.

– Tue-le, Alice ! Frappe-le avec son épée, ordonna Lukraste. Tout de suite !

Le visage menaçant, elle s'avança vers moi et pointa l'épée contre ma gorge.

Je ne pouvais pas à y croire. Je tentai d'utiliser le don qui m'avait sauvé plus d'une fois : contrôler le passage du temps. Je savais que mon pouvoir s'était éteint ; une lueur de surprise s'alluma pourtant dans les yeux d'Alice, quand elle sentit que je l'utilisais contre elle.

La fureur lui déforma le visage, elle leva l'arme et la fit tourner comme si elle s'apprêtait à me décapiter.

Je refusai de lui montrer ma peur, je ne voulais pas lui donner cette satisfaction. Je la fixai droit dans les yeux.

L'épée siffla vers mon cou... et, à la dernière seconde, Alice fit un pas vers la gauche.

Je sentis le souffle froid de la lame, qui manqua mon cou d'un cheveu.

Elle ne manqua pas celui de Lukraste.

La Lame-Étoile le décapita proprement.

– Tu as vraiment cru que j'allais te tuer, Tom ?

Je fis signe que oui. Sous le choc, je tremblais de tout mon corps. Une mare de sang pourpre s'étalait lentement sur le sol. Alice tenait toujours l'épée, la pointe en bas cette fois.

– C'était le seul moyen de le tuer à coup sûr ; tu le comprends, n'est-ce pas, Tom ? Tant que tu avais l'épée en main, il ne se serait pas montré. C'est lui l'imbécile qui m'a fait confiance. Il était si sûr de me tenir en son pouvoir ! Je lui ai dit que je te prendrais l'épée et que je

te tuerais. Il m'a crue.

– Cette haine, dans tes yeux..., repris-je, frissonnant encore à ce souvenir. Tu avais vraiment l'air de vouloir ma mort.

Maintenant encore, elle avait quelque chose d'effrayant, et pas seulement parce qu'elle tenait la Lame-Étoile, rouge du sang de Lukraste.

– Je devais avoir l'air convaincant, m'expliqua-t-elle. Il fallait qu'il me croie, tu comprends ? Pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance, Tom ? Tu n'as pas cru en notre amour. Alors, tu peux repartir seul à Chipenden.

Ces paroles me blessèrent ; cependant, je ne pouvais nier avoir douté d'elle. Elle avait raison, je ne lui avais pas fait confiance.

Soudain, mon attention fut attirée par la Lame-Étoile. Alice elle aussi la fixait. Elle la leva, la fit passer d'une main à l'autre, les sourcils froncés.

Il se passait quelque chose. L'épée se tordait, craquait, la rouille se détachait. Elle se désintégra subitement et tomba en poussière à travers les doigts d'Alice.

La Lame-Étoile n'existait plus.

– C'est ta magie qui a fait ça, Alice ? demandai-je avec amertume.

– Tu vois, Tom, tu me blâmes une fois de plus ! Pourquoi aurais-je voulu la détruire ?

– Grimalkin disait qu'elle était indestructible, que son pouvoir ne ferait que grandir.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ce n'est pas à cause de moi. Son travail est peut-être achevé, maintenant que la menace des Kobalos a été repoussée. Elle a peut-être été détruite au contact du sang de Lukraste. Il était le mage humain le plus puissant qui ait jamais marché sur cette Terre. La fin de la Lame-Étoile était peut-être le prix à payer. Qui peut le savoir ?

Tête basse, je regardai le sol. La mare de sang avait presque atteint les souliers pointus d'Alice. J'avais eu tort de tirer des conclusions hâtives, tort de blâmer Alice encore une fois. Mais, avant que j'aie eu le temps de lui demander pardon, elle reprit :

– Je ne retournerai pas à Chipenden avec toi, Tom. J'ai besoin de réfléchir. Je ne suis pas sûre que nous puissions encore être ensemble.

Le prix à payer

THOMAS WARD

Je repartis pour Chipenden avec lenteur et tristesse.

J'avais matière à méditer.

J'avais perdu Jenny, et maintenant Alice. Je ne m'étais jamais senti aussi seul. La maison allait me paraître bien vide.

Le premier soir de mon voyage, juste au coucher du soleil, je sortis de mon sac le carnet sur lequel Jenny prenait ses notes et je commençai sa lecture.

Son contenu était tel que je m'y attendais : réflexions de Jenny sur les créatures de l'obscur, comptes rendus de ses expériences et de ses exercices. Il différait de mes propres écrits en ce sens qu'il était beaucoup plus détaillé et descriptif, et son écriture était plus lisible. Un passage retint particulièrement mon attention. Il était assez récent, rédigé depuis notre retour de Polyznie.

Je suis contente d'être de retour à la maison. Plus j'habite la maison de Tom à Chipenden, plus je m'y plais. J'aime le jardin, même les parties où sont emprisonnés les gobelins et les sorcières. C'est notre travail de les affronter. Je suis fermement décidée à découvrir tous les aspects de l'obscur et à devenir forte et courageuse. Je veux me former le mieux possible pour devenir, plus tard, un excellent épouvanteur. C'est pour ça que je suis née. Ma vie a commencé le jour où Tom Ward m'a prise comme apprentie.

Cette dernière ligne me fit monter les larmes aux yeux. Tous les

efforts de Jenny, tous les exercices que je lui avais imposés n'avaient servi qu'à l'amener pas à pas vers sa tombe.

Une seule chose me consolait : Jenny avait été heureuse le temps de son apprentissage. Sa compagnie me manquerait – même son insolence, qui m'avait si souvent hérissé le poil.

C'était un dur métier que celui d'épouvanteur. Solitaire et dangereux. Mais le plus dur, je le comprenais à présent, c'était de former un apprenti et de voir cette vie soufflée comme une flamme. Plus d'un tiers des apprentis de mon maître étaient morts pendant leur apprentissage, il en irait donc sûrement de même pour moi. C'était une pensée déprimante.

Jenny était douée et courageuse, et je ne regrettais pas de l'avoir formée. Si l'occasion se présentait, je n'hésiterais pas à prendre encore une fille.

En tout cas, j'aurais vite besoin d'un nouvel apprenti. La maison sur la lande d'Anglezarke et le moulin au bord du canal n'abritaient plus d'épouvanteur. À partir de maintenant, je devrais couvrir ces territoires éloignés.

Et si quelque chose m'arrivait ? Qui protégerait le Comté des agissements de l'obscur ?

Il était temps que je forme mes successeurs.

Je restai deux jours dans les faubourgs de Chester, où j'achetai des provisions à un fermier particulièrement volubile, qui me logea dans sa grange. Il avait des nouvelles de la guerre. La ville était en ébullition, car les Kobalos avaient levé le camp et quitté les côtes de la mer du Nord. De longues colonnes de guerriers remontaient vers le nord, vers Valkarky. Nos propres troupes n'étaient plus en alerte. Le régiment local avait regagné Chester.

On disait communément que nos ennemis s'étaient aventurés trop loin et n'avaient pas été capables d'assurer le ravitaillement d'une armée aussi importante.

Je connaissais la vraie raison de leur retraite : la destruction de leur dieu, Talkus, et la mort de la plupart de leurs mages avaient émoussé leurs ardeurs guerrières. À ma connaissance, Balkai était encore en vie. Mais que les factions de la société kobalos les moins belliqueuses réussissent à établir à l'avenir un régime stable et pacifique, rien ne pouvait nous l'assurer. Les Kobalos resteraient sans doute toujours en conflit avec les humains. Du moins avaient-ils abandonné leur rêve sinistre de dominer le monde.

Le danger s'éloignait.

Le Comté était en sécurité.

Je poursuivis ma route sans hâte.

Je ne m'étais pas lavé depuis longtemps, j'étais couvert de crasse, mon corps et mes vêtements puaien. Aussi, quand je repérai un petit lac entouré de taillis, je fus tenté d'y prendre un bain.

Il était presque midi et le soleil dispensait une agréable chaleur ; néanmoins, un tel lac pouvait être très froid, même au milieu de l'été. Je faillis donc poursuivre ma route, mais je me déchaussai bientôt.

Je commençai par laver mes bas – mon manteau attendrait mon retour à Chipenden –, je m'attaquai ensuite à ma chemise et à mon pantalon. Je les essorai et les étendis sur la berge pour les faire sécher. Puis, ayant pris une grande inspiration, je plongeai.

Le choc de l'eau glacée, encore plus froide que je ne m'y attendais, me coupa la respiration. Je n'y restai pas plus d'une minute.

Quand je remontai sur la berge, nu et trempé, quatre Kobalos m'attendaient. L'un d'eux avait la face rasée, caractéristique des mages ; un autre arborait une triple queue de cheval nattée : un assassin Shaiksa.

Ma première pensée fut d'appeler Kratch. Malheureusement, j'étais à trois bons miles du ley le plus proche.

Soudain, je fus jeté à terre. Je me sentis traîné par les pieds, ma tête rebondissant sur les irrégularités du sol. Ils me jetèrent dans un trou qu'ils avaient préparé. Au fond de cette fosse, j'étais incapable de bouger et j'avais même du mal à reprendre mon souffle. Néanmoins, ne voulant visiblement prendre aucun risque, les Kobalos enfoncèrent dans la terre des piquets, auxquels ils me lièrent les bras et les jambes. Et ils me laissèrent là.

Mes ennemis avaient disparu. Le soleil baissait maintenant à l'horizon, je ne voyais que les bords de cette tombe ouverte et le ciel au-dessus de moi. Sans doute serait-ce le dernier ciel que je contemplerais jamais, car je sentais une odeur de fumée, j'entendais des craquements : les Kobalos avaient allumé un feu.

Bientôt, le mage Balkai, que j'avais reconnu, et le Shaiksa reparurent et descendirent dans la fosse. Les deux autres guerriers me regardaient d'en haut. L'assassin tenait ce que je pris pour une lance rougie à son extrémité.

Je compris soudain que c'était un pieu à la pointe incandescente. Le Shaiksa le posa sur mon estomac, maintint la pression et me l'enfonça lentement dans la chair. Je retins un hurlement ; la douleur intolérable m'arracha tout de même un cri aigu.

Le Shaiksa appuya encore, cherchant à me faire souffrir le plus longtemps possible.

Le pieu me passa au travers du corps, et je perdis connaissance.

Quand je rouvris les yeux, l'assassin tenait un pieu et s'apprêtait à me frapper. Je crus un instant que j'étais mort, condamné à revivre cet instant indéfiniment. Or, c'était un deuxième pieu, le premier était encore planté dans mon ventre.

– Tu prétends être le septième fils d'un septième fils, déclara Balkai en me souriant. Il est donc juste que sept pieux te passent à travers le corps. On ne te laissera mourir que lorsque le septième t'aura transpercé.

Le Shaiksa me toucha le haut de la poitrine du bout rougi. Quand il commença à le faire tourner pour l'enfoncer, une odeur de chair brûlée me monta aux narines et je hurlai à m'en arracher les poumons.

Ils attendirent longtemps avant de préparer le troisième pieu. Audessus de moi, le ciel s'assombrissait. Le soleil était couché. Soudain l'espoir me revint. Grimalkin allait sûrement intervenir.

La lune était déjà haute – je la voyais depuis ma fosse –, et Grimalkin n'était toujours pas là. J'étais seul et j'allais mourir seul. Personne ne viendrait à mon secours.

Les deux premiers pieux me causaient une douleur horrible. Avec le troisième, elle fut atroce. Je fus pris de convulsions quand il me traversa la cuisse gauche. À mon côté, quelqu'un hurlait et gémissait en appelant sa mère.

Je compris que c'était moi.

Héritage

THOMAS WARD

J'avais entendu dire que dans leur agonie, particulièrement au cours d'une bataille, les hommes appellent leur mère.

Maintenant, c'était mon tour, je ne pouvais pas m'en empêcher. Je suppliais qu'on ait pitié, qu'on me laisse la vie. Je sanglotais, je gémissais, je hurlais. La douleur était intolérable.

Les Kobalos riaient, et Balkai me cracha au visage :

– Où est donc ta bravoure, à présent, petit humain ? Un guerrier kobalos ne pleurnicherait pas comme ça.

Le quatrième pieu me transperça, puis le cinquième. À demi fou de douleur, je délirais, j'appelais dans la nuit :

– Maman ! Maman ! Aide-moi !

Personne ne me répondait. Je sombrai de nouveau dans l'inconscience. Et soudain je fus de retour à la cuisine, dans la ferme de mon enfance. J'étais assis près du feu, sur un tabouret, et j'entendais le balancement du vieux rocking-chair de maman. Elle était assise dans son coin habituel, à l'abri des rayons du soleil – trop de lumière lui blessait les yeux.

Ma vie tout entière repassait-elle dans ma tête à l'instant de mourir ? Était-ce une vision de ce jour où, du haut de mes douze ans, je demandai à ma mère si je pouvais mettre un terme à mon apprentissage avec John Gregory ? Je me sentais si seul, je trouvais ce

travail si difficile !

Je me souvenais de sa réponse : « Tu es le septième fils d'un septième fils, et tu es né pour cette mission. » Puis elle avait ajouté : « Il faut que quelqu'un se dresse contre les forces obscures. Tu es le seul qui en soit capable. »

J'étais donc reparti, à contrecœur. J'avais poursuivi mon apprentissage, dans l'espoir que maman serait fière de moi. J'avais combattu l'obscur et remporté de nombreuses victoires – mais à quel prix ! Beaucoup de gens étaient morts autour de moi : mon maître, Bill Arkwright, Jenny, pour ne nommer que ces trois-là. À présent, mon heure était venue.

Je regardais maman, qui se balançait toujours. Elle était telle que dans mon souvenir, une bonne épouse et une bonne mère, et la meilleure sage-femme du Comté. Mais quand nos yeux se rencontrèrent je lus dans son regard quelque chose de féroce et d'implacable, et je me rappelai son autre apparence.

Elle avait été la première lamia, la mère de toutes les autres.

– Que veux-tu de moi ? me demanda-t-elle avec froideur.

Elle avait cessé de se balancer, ce qui était mauvais signe.

Je compris soudain que je ne revivais pas le passé. J'étais réellement face à ma mère. Elle était morte en triomphant de son ennemie démoniaque, l'Ordinn – même si je l'avais rencontrée depuis dans ce qui était sûrement autre chose qu'un rêve. Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle demeurerait, je savais seulement que son esprit vivait quelque part, et que je la revoyais.

Les larmes m'inondèrent les joues :

– Maman ! Maman ! C'est bien toi ?

– Oui, mon fils, c'est moi. Ne perds pas ton temps à pleurer. Les larmes ne servent à rien. Je te le demande encore une fois : qu'attends-tu de moi ?

– Ils sont en train de me tuer, maman ! Ils me torturent et ils me tuent. Je suis abandonné. Aide-moi, je t'en supplie ! Je n'ai personne d'autre que toi.

– Tu parles comme un enfant, mon fils, répliqua-t-elle d'un ton déçu. Tu es un homme, à présent.

– Pardon, maman, mais la douleur me rend fou. Je ne la supporte plus.

Elle reprit son balancement, et un léger sourire lui étira les lèvres :

– Tu t’es bien débrouillé jusqu’à présent, mon fils. Tu as comblé toutes mes attentes. Tu es devenu le chasseur de l’obscur que j’espérais. En cet instant, pourtant, je ne peux pas t’aider, et même si je le pouvais je ne le voudrais pas. C’est ainsi qu’agit une vraie mère : elle élève ses enfants, puis elle les envoie dans le monde, où ils doivent se débrouiller seuls. C’est ce que tu dois faire à présent.

– Mais comment, maman ? *Comment ?*

Elle se balançait plus fort, et les patins de bois du fauteuil ronflèrent sur le carrelage. Elle était de nouveau la mère aimante et radieuse dont je me souvenais.

– Tu es le fils de ton père – le septième fils d’un septième fils. Tu es aussi *mon* fils. Mon sang coule dans tes veines. Ne retiens plus tes pouvoirs ! Deviens celui que tu dois être pour te sauver !

Sur ces mots, elle disparut, la cuisine s’effaçait et la douleur revint... différente. Si la torture que me causaient les pieux enfoncés dans ma chair était toujours présente, autre chose s’y ajoutait. Je sentais une chaleur en moi, comme si mon sang était en feu. Une lave brûlante courait dans mes veines. Était-ce la fièvre ?

J’ouvris les yeux et tentai de percer les ténèbres. Avec difficulté, je comptai les pieux. Il y en avait six, un dans chacun de mes bras et dans chacune de mes cuisses, un dans ma poitrine et un dans mon ventre. J’entendais les voix des Kobalos, leurs rires. Je sentais l’odeur de la fumée.

Ils préparaient le septième pieu.

Le ciel était noir, au-dessus de moi ; des nuages obscurcissaient la lune, et bien peu de lumière atteignait ma tombe. Je refermai les yeux, repensant aux paroles de maman. Qui devais-je devenir ? Et comment le deviendrais-je ? Je serais bientôt mort, voilà tout.

Avait-elle fait allusion à un don que je possédais, comme celui de ralentir le temps ?

Je pris alors conscience que quelque chose changeait en moi. Les yeux fermés, je le voyais dans ma tête : c’était rouge, une masse lumineuse telle une grosse goutte de sang frémissant au cœur d’un chaudron en ébullition ; une sorte de feu... Je sentais sa chaleur.

La brûlure augmenta, devint insupportable. Elle se répandit à travers mon corps jusque dans mon cerveau. C’était pire que la torture causée par les pieux. J’arquai mon dos dans l’espoir de me soulager un peu, mais des ondes de douleur me parcoururent tout entier et je hurlai de nouveau.

J'entendais les Kobalos rire non loin de là, s'amusant sans doute de mes tourments. Puis je retombai en moi-même, dans le noyau rouge qui brûlait au centre de mon être. Là, la douleur n'était plus aussi intense, comme si j'avais trouvé un refuge.

Je ne sais combien de temps je restai là. Ce ne fut pas long, car j'entendis Balkai parler au Shaiksa. Ils étaient toujours près du feu, je le savais même si les rebords de la fosse m'empêchaient de les voir, et de toute façon je gardais les yeux fermés. Leurs voix me semblaient toutes proches, comme s'ils avaient été à côté de moi. Ils s'exprimaient en losta, une langue que je ne connaissais qu'à peine ; pourtant, je saisisais chaque mot.

J'entendais aussi battre leurs cœurs. Les Kobalos possèdent deux cœurs, l'un dans la poitrine, l'autre dans la gorge. Or, je percevais clairement ces doubles pulsations.

Je compris que tous mes sens s'étaient affinés.

Deviens celui que tu dois être. Voilà ce que maman m'avait dit.

Je me transformais... Allais-je me métamorphoser en lamia ?

Je tendis l'oreille, et chaque mot prononcé par les Kobalos me parvenait net et clair.

– Notre armée doit faire retraite vers Valkarky, mais rien n'est terminé. Nous reviendrons. Nous créerons un nouveau dieu, encore plus puissant que Talkus, disait Balkai à ses guerriers. J'ai en moi assez de magie pour y parvenir.

Outre les battements de leurs cœurs, j'entendais la pulsation du sang dans leurs veines.

En ouvrant les yeux, je découvris que l'intérieur de la fosse émettait une lueur rougeâtre. Aucun détail de ce qui m'entourait ne m'échappait : les minuscules insectes courant de-ci de-là sur le sol, les vers s'enfonçant dans la terre pour y creuser leurs galeries. Au-dessus de moi, les nuages galopaient vers l'est, poussés par le vent de la mer. Je voyais les étoiles à travers eux, telles des myriades d'yeux scintillant dans les ténèbres.

Les odeurs aussi étaient plus intenses : celle de l'herbe, celle des feuilles, celle de la mer lointaine ; et, plus forte que toutes, la senteur sucrée du sang. Ce n'était pas *mon* sang. Il avait pourtant dû couler par toutes mes blessures. Ce que je flairais, c'était celui de mes ennemis.

Étrangement appétissant, il semblait m'appeler.

J'en étais sûr, à présent : je me transformais en lamia. Le temps était

venu de prendre ce dont j'avais besoin.

J'étais resté étendu à cet endroit beaucoup trop longtemps. Je m'assis donc, tirant sur mes membres pour me libérer des cordes. Les pieux enfoncés dans ma chair me causaient des démangeaisons irritantes. Je les arrachai comme s'ils n'avaient été que de simples épines.

Je m'agenouillai avant de me relever, savourant le goût de ma liberté. Pourquoi étais-je resté tout ce temps dans cette fosse ? Qu'est-ce qui m'avait retardé ? J'étais empli de force et d'énergie.

Et j'avais soif. Une soif terrible qui ne serait assouvie que par le sang de mes ennemis.

Je bondis sur l'herbe et me dirigeai vers la source de cette délicieuse odeur, vers le feu autour duquel se tenaient quatre hauts personnages. Deux s'enfuirent à ma vue ; un troisième me chargea, dardant sur moi un bâton pointu. Je l'empoignai par l'épaule et le lançai en l'air. Je le regardai voltiger puis s'écraser sur le sol.

Le quatrième, le plus massif, bafouilla des paroles incohérentes en agitant bizarrement les mains. Je déchirai le mince métal qui lui protégeait le corps, puis je bus son sang, indifférent à ses cris d'agonie.

Après quoi, encore assoiffé, je m'approchai de l'assassin. Il avait le cou brisé, son sang était déjà refroidi. Je n'en pris qu'une gorgée, que je recrachai aussitôt.

Je cherchai ensuite les deux autres, qui couraient toujours. J'aurais pu les rattraper, mais le soleil se levait, et ma soif s'atténuait.

Je gagnai le bord du lac et m'agenouillai sur la rive, l'esprit vide. Je fixai mon reflet à la surface de l'eau. Ce que je vis n'était pas exactement ce à quoi je m'attendais.

Il existe deux types de sorcières lamia, les domestiques et les sauvages. Les premières ont une apparence presque totalement humaine, tandis que les sauvages courent à quatre pattes, ont des griffes et des crocs pointus et le corps recouvert d'écailles vertes. Certaines peuvent aussi voler.

Je n'avais pas d'ailes, mais ma forme était entre la sauvage et la domestique. Je pouvais me tenir debout, et mon visage, bien qu'allongé et partiellement recouvert d'écailles, était encore plus humain que lamian. Mes yeux et mon nez n'avaient pas changé, ma bouche était plus grande et garnie de deux rangées de dents presque aussi pointues que celles de Grimalkin.

Mes mains auraient été humaines sans leurs écailles et leurs longs

ongles aussi durs que des griffes.

Une lamia domestique conserve son apparence humaine grâce à son contact permanent avec les gens. Isolée, elle reprend lentement sa forme sauvage, une métamorphose qui peut prendre des semaines.

La mienne avait duré moins d'une heure... J'étais donc un être différent, une espèce nouvelle, née de la fusion du sang de mon père avec celui de ma mère.

Cette transformation serait-elle permanente ? Allais-je conserver cette forme ?

Soudain, une faiblesse me prit, de corps autant que d'esprit. Je m'étendis au bord de l'eau pour laisser mes inquiétudes s'apaiser.

Je dus dormir un moment. Quand je m'éveillai, je me penchai de nouveau vers mon reflet et vis que j'avais retrouvé ma forme humaine.

Je pris un bain pour ôter le sang dont j'étais maculé, puis je m'examinai avec soin. Il ne restait aucune trace des plaies causées par les pieux. Les écailles qui avaient recouvert la blessure reçue du Shaiksa, lors de mon combat en Polyznie, avaient disparu aussi. Ma peau était parfaitement lisse, sans la moindre meurtrissure. Mes talons avaient perdu leurs callosités, la plante de mes pieds était aussi douce que celle d'un nouveau-né. J'aurais attrapé des ampoules avant d'avoir parcouru un mile !

Je renfilai mes vêtements encore humides, chaussai mes bottes, endossai mon manteau, ramassai mon sac et mon bâton. Alors je pris la route de Chipenden.

Tout en marchant, je réfléchissais à ce qui m'était arrivé.

Était-ce un don ou une malédiction ? Quoi qu'il en soit, cela m'avait sauvé la vie. Je me demandais si je pourrais contrôler cette nouvelle capacité en cas de danger ou de nécessité. À moins que ce soit elle qui me contrôle... J'étais devenu à la fois plus humain et moins humain. Avec cette première transformation, ma façon de penser elle-même était modifiée.

Oui, j'étais le septième fils d'un septième fils, le fils de mon père. Et le fils de ma mère. Du sang de lamia coulait dans mes veines.

J'avais toujours craint qu'Alice ne succombe à l'obscur. Maintenant, j'y avais succombé moi-même.

Grimalkin, la tueuse, appartenait à l'obscur ; j'étais devenu moi aussi une sorte de tueur.

Une bête dormait en moi.

Enfin, juste avant le coucher du soleil, j'atteignis Chipenden. Je contournai le village pour monter vers la maison. Elle me paraissait bien solitaire sans Jenny et sans Alice. Je devrais m'y habituer. J'étais l'Épouvanteur de Chipenden, mon combat contre l'obscur me tiendrait sûrement occupé et me fournirait de quoi distraire ma tristesse.

Je traversai le jardin, entrai par la porte de derrière, déposai mon sac, posai mon bâton contre le mur et accrochai mon manteau à la patère. J'avais faim. Le gobelin ne s'occupant que du petit déjeuner, je me dirigeai vers la cuisine dans l'intention de m'y préparer quelque chose.

Avant même d'entrer, j'entendis un sourd ronronnement. Au premier coup d'œil, je vis qu'un festin m'attendait sur la table : il y avait de la viande, des fruits, et je sentais l'arôme délicieux du pain tout juste sorti du four. Le feu flambait dans l'âtre, emplissant la pièce de chaleur et de gaieté. C'était le gobelin qui ronronnait, visiblement très heureux.

Mais il n'était pas invisible... Il avait pris sa forme amicale et domestique, celle d'un gros chat roux.

Il n'était pas non plus allongé devant la cheminée.

Il était lové sur les genoux d'Alice.

GLOSSAIRE DU MONDE DES KOBALOS



Texte établi par Nicholas Browne
Complété et annoté par Tom Ward et Grimalkin

Anchiette : mammifère fouisseur des forêts du Nord, à la lisière des neiges éternelles. Bien que peu charnu, c'est un des mets favoris des Kobalos, qui le mangent cru. Les os de ses pattes, mâchés, seraient un délice.

Note : j'ai goûté une de ces créatures (à peine plus grosse qu'une souris), et je préfère de loin le lapin. Cela dit, elles sont nombreuses et faciles à attraper. En ragoût avec des herbes aromatiques, elles sont mangeables. Grimalkin

Askana : lieu de résidence des dieux kobalos. Probablement un autre terme pour désigner l'obscur.

Note : Voilà qui est étrange. Nicholas Browne a peut-être raison. Mais se pourrait-il que les dieux kobalos viennent d'un autre lieu que celui que nous nommons l'obscur ? Cuchulain habitait dans la Colline Creuse, en Irlande. Ce lieu lui non plus n'appartient pas directement à l'obscur. Tom Ward

Baelic : langue populaire des Kobalos, utilisé de façon informelle en famille ou entre amis. La vraie langue des Kobalos est le losta, également parlé par les humains vivant à la frontière de leur territoire. Pour un étranger, s'adresser en baelic à un Kobalos est une marque de cordialité. Ce dialecte s'emploie parfois avant de conclure un marché.

Balkai : le premier et le plus puissant des trois Hauts Mages qui ont formé le Triumvirat après le meurtre du roi, et qui gouvernent Valkarky.

Note : Nous n'avons encore jamais affronté Balkai. Sa magie serait plus puissante que celle de Lenklewth, qui a bien failli nous détruire. Cette idée a de quoi effrayer. Seule la Lame-Étoile sera capable de me protéger. Tom Ward

Berserkers : guerriers kobalos ayant prêté serment de mourir au combat.

Bindos : loi des Kobalos exigeant que chaque citoyen vende une purra à la foire aux esclaves au moins une fois tous les quarante ans. Y manquer fait du coupable un hors-la-loi, renié par tous ses semblables.

Boska : souffle d'un mage kobalos utilisé pour provoquer une brusque perte de conscience, la paralysie ou la terreur chez une victime humaine. Les mages varient les effets de la boska en modifiant la composition chimique de leur haleine. Elle peut aussi influencer sur le comportement d'un animal.

Note : J'en ai été victime. J'ai été vidé de mes forces. Mais j'avais été pris par surprise. Il est prudent de ne jamais laisser un mage de haizda s'approcher trop près. Une écharpe sur la bouche et le nez ou des boules de cire dans les narines feraient peut-être des protections suffisantes. Tom Ward

Bychon : terme désignant l'esprit appelé « gobelin » dans le Comté.

Note : Il serait intéressant de découvrir si ces créatures appartiennent aux catégories connues dans le Comté ou si elles sont d'un autre type. Tom Ward

Chaal : substance utilisée par les mages de haizda pour contrôler les réactions d'une victime humaine.

Crête de Cumular : haute chaîne montagneuse marquant la frontière nord-ouest de la péninsule Australe.

Dexturai : enfants mâles kobalos nés de mères humaines. Ces créatures, bien que d'apparence humaine, se plient aisément aux volontés des Kobalos. Hardis et vigoureux, ils ont les qualités requises pour faire de grands guerriers.

Eblis : le plus éminent des membres de la Shaiksa, la confrérie des Assassins. Il tua le dernier roi de Valkarky à l'aide d'une lance magique, Kangadon. Il aurait, diton, plus de deux-cents ans. Aussi désigné comme « Celui Qui Ne Peut Être Vaincu » ou « Celui Qui Ne Peut Pas Mourir ».

Note : Grimalkin m'a dit qu'Eblis était mort. Elle l'a tué après qu'il a été vaincu par Sliter. Ses surnoms ne correspondent donc à aucune réalité. Tom Ward

Erestaba : plaine qui s'étend au nord du fleuve Shanna, sur le territoire des Kobalos.

Faille de Fittzanda : aussi appelée la « Grande Faille ». C'est une région instable, soumise aux tremblements de terre, qui marque la frontière sud du territoire des Kobalos.

Note : Elle se situe au nord de la Shanna, mais l'une et l'autre ont été décrites par Browne comme formant la frontière entre les territoires des Kobalos et ceux des humains. Il est possible que cette frontière ait changé plusieurs fois de place au cours des longues années de conflit. Grimalkin

Ghanbala : arbre à feuilles caduques dans le tronc duquel les mages kobalos aiment à établir leur repaire.

Ghanbalsam : résine que les mages de haizda tirent du ghanbala, servant de base pour les onguents tels que le chaal.

Glacier de Gannar : large coulée de glace descendant de la Crête de Cumular.

Haggenbrood : créature guerrière née de la chair d'une humaine, destinée aux combats rituels. Ses trois corps partagent le même esprit, formant de ce fait une seule et unique entité.

Haizda : domaine d'un mage de haizda. Il y élève les humains qui lui appartiennent, se nourrissant de leur sang et s'emparant à l'occasion de leur âme.

Homoncule : minuscule créature hybride née dans les enclos de reproduction. Il a souvent plusieurs corps, contrôlés – comme ceux du Haggenbrood – par un unique esprit. Cependant, au lieu d'être identiques, chacun remplit une fonction particulière, et un seul d'entre eux est capable de s'exprimer en losta.

Note : À Valkarky, j'en ai rencontré plusieurs qui servaient Sliter. Celui qui parlait ressemblait à un tout petit homme et faisait ses rapports au mage. Un autre, qui avait la forme d'un rat, lui servait d'espion. Je n'ai eu aucun mal à le contrôler et à le soumettre à ma volonté. Un troisième était capable de voler, mais je ne l'ai pas vu. Il est sans doute utilisé pour rassembler des informations sur nous à distance. Ces trois homoncles partageaient un unique cerveau (comme le Haggenbrood) ; ce qu'ils apprennent est aussitôt connu dans tout Valkarky. Grimalkin

Hubris : péché d'orgueil contre les dieux. Celui qui persiste dans cette faute en dépit des avertissements encourt la colère divine. Le simple fait de devenir mage est en soi un acte d'*hubris*, et peu de contrevenants survivent à leur période de noviciat.

Hybuski : type particulier de guerriers (communément appelé « hyb »). Hybrides de cheval et de Kobalos, ils possèdent un poitrail velu et musculeux, et des mains spécialement adaptées au combat. Doués d'une force et d'une rapidité exceptionnelles, ils sont capables de mettre en pièces n'importe quel adversaire.

Kangadon : aussi appelée « Celle Qui Ne Peut Se Rompre » ou « Tueuse de Roi », c'est une lance magique forgée par les Hauts Mages kobalos – bien que certains la croient l'œuvre du dieu forgeron Olkie.

Note : Grimalkin m'a dit que cette lance a finalement été brisée par Sliter (le mage avec qui elle avait formé une alliance temporaire) à l'aide d'une des armes à figure de skelt, Tranche Os. Tom Ward

Karpotha : kulad bâti dans les contreforts du mont Dendar où se tient, généralement dans les premiers jours du printemps, la plus importante des foires aux esclaves.

Kartuna : kulad bâti près de la Shanna. Sans doute celui où le mage Sliter s'est arrêté. Il s'en est échappé après avoir tué le Haut Mage Nunc, qui en avait fait sa demeure. Il semble que le second mage leses matériaux magiques sont stockés dans cette tour. Grimalkin

Note : Grimalkin a raison : Lenklewth y avait sa résidence. Quand nous avons investi le kulad, il nous a tendu un piège – nous avons eu de la chance de survivre –, et nous n'avons pas pu nous emparer de son matériel magique. Bien que lui aussi soit mort à présent, un autre mage prendra certainement sa place. Tom Ward

Kashilova : gardien des portes de Valkarky, chargé d'autoriser ou de refuser l'entrée dans la cité. Cette énorme créature munie d'une centaine de pattes a été créée par magie pour remplir cette fonction.

Kastarand : Guerre Sainte. Les Kobalos la lanceront pour débarrasser le pays des humains. Toutefois, ils devront attendre la naissance de leur dieu Talkus.

Kirrhos : la « mort fauve », qui frappe les victimes du Haggengbrood.

Note : *Un Kobalos possède deux cœurs. Le plus gros correspond à peu près à celui d'un humain. Le second, environ un quart plus petit, est situé à la base du cou. S'il n'est pas possible de décapiter la créature, il faut percer les deux cœurs. Sinon un guerrier kobalos agonisant reste dangereux. Grimalkin*

Kulad : tour de défense marquant les positions stratégiques aux frontières des territoires kobalos. D'autres kulads, situés à l'intérieur des terres, abritent les foires aux esclaves.

Note : *De nombreux kulads sont contrôlés par des Hauts Mages, qui y habitent. Ils y engrangent leur magie et leurs objets magiques. Grimalkin*

Lenklewth : deuxième des trois Hauts Mages qui forment le Triumvirat.

Lieue : distance que peut couvrir un cheval au galop en cinq minutes.

Losta : langue parlée par tous les habitants de la péninsule Australe, y compris les Kobalos, qui prétendent que cet idiome leur a été volé par l'espèce humaine. Le fait que leur propre vocabulaire soit trois fois plus riche que celui des humains donne à cette thèse une certaine crédibilité. Sur le plan linguistique, que deux races aussi différentes partagent un langage commun est en effet une anomalie.

Note : Le mage que j'ai tué près de Chipenden s'exprimait dans notre langue. Grimalkin dit que les mages kobalos ont de grandes capacités linguistiques et apprennent les langues de différents pays en prévision d'une future invasion. Tom Ward

Mage de haizda : mage kobalos vivant dans son propre domaine, loin de Valkarky. Ces mages, peu nombreux, tirent leur sagesse et leurs connaissances des terres leur appartenant.

Mages : les humains ont plusieurs sortes de mages ; il en va de même des Kobalos, bien que, pour un étranger, il soit difficile de les décrire, de les classer et de mesurer leurs pouvoirs. Le rang le plus élevé est sans conteste celui de Haut Mage. Les mages de haizda n'entrent pas dans cette hiérarchie, car ils vivent sur leurs propres territoires, loin de Valkarky.

Mandragore : appelée aussi « mandrake », racine de forme humanoïde parfois utilisée par les mages kobalos pour polariser le pouvoir enfoui dans son esprit.

Meljann : troisième des Hauts Mages formant le Triumvirat.

Note : Lors de mon séjour à Valkarky, j'ai tué Meljann en combat singulier dans la salle du trésor pour y reprendre ce qui m'appartenait. J'ignore par qui il a été remplacé. Grimalkin

Mer de Galena : mer bordant les côtes au sud-ouest de Combesarke.

Mont Dendar : haute montagne située à soixante-dix lieues au sud-ouest de Valkarky. À ses pieds s'élève le grand kulad de Karpotha. On y vend et achète plus d'esclaves que dans toutes les autres forteresses réunies.

Noviciat : première étape de formation pour devenir mage de haizda, d'une durée d'environ trente ans. Le candidat étudie sous la direction d'un des mages les plus puissants et les plus âgés. Si le noviciat s'achève de façon satisfaisante, le mage doit ensuite développer ses talents par lui-même.

Note : Je pense que le mage tué par Tom Ward près de Chipenden venait juste d'achever son noviciat. Une chance ! Celui que j'ai rencontré à Valkarky, Sliter, aurait été un adversaire autrement redoutable ! Grimalkin

Olkie : dieu des Forgerons. Il a quatre bras et des dents de cuivre. On dit qu'il forgea Kangadon, la lance magique que rien ne

peut détourner de sa cible.

Oscher : avoine enrichie de substances chimiques, qui sert de nourriture d'urgence pour les chevaux de trait, leur permettant ainsi de marcher encore une journée. Malheureusement, elle écourte la vie de l'animal.

Oussa : garde d'élite du Triumvirat. Ses membres escortent également les esclaves emmenées de Valkarky vers les kulads où elles seront vendues.

Purra (pl. purrai) : femelle humaine tenue en esclavage en vue de la reproduction. Ce terme s'applique également aux femelles d'une haizda.

Royaumes du Nord : nom donné à l'ensemble des petits royaumes, comme Pwodente et Wayaland, au sud de la Grande Faille. Il désigne le plus souvent tous les royaumes au nord de Shallotte et de Serwentia.

Note : Je m'étonne que Nicholas Browne ne mentionne pas Polyznie, la plus vaste principauté du Nord, et la plus prospère, à la frontière du territoire des Kobalos. Elle possède une petite armée parfaitement disciplinée, ainsi que des archers et une cavalerie hors pair. Leur chef, le prince Stanislaw, est réputé pour sa bravoure. Grimalkin

Salamandre : dragon de feu tulpa.

Salle du Trésor : chambre forte où le Triumvirat entasse les biens confisqués par le pouvoir de la magie, la force des armes ou un moyen légal. Elle est impénétrable.

Note : Pour récupérer mes biens, qui m'avaient été indûment volés, j'ai brisé sans grande difficulté les défenses de ce lieu, que Nicholas Browne décrit comme « impénétrable ». Probablement parce que les Kobalos ignoraient mes capacités magiques. Si je dois m'y aventurer une deuxième fois, ces défenses seront certainement renforcées. D'autant que la naissance de leur dieu, Talkus, va tripler la puissance des mages Kobalos. Grimalkin

Shaiksa : ordre des assassins kobalos. Si l'un d'eux est tué, les autres membres de la Confrérie sont tenus par l'honneur de poursuivre et d'abattre son meurtrier.

Note : Grimalkin m'a dit qu'à l'instant de sa mort, un assassin Shaiksa envoie un message mental à ses frères, leur apprenant comment et par qui il a été tué. Les membres de la confrérie se lancent alors sur les traces du coupable. Tom Ward

Shakamure : art magique des mages de haizda, qui nourrissent leur pouvoir du sang et des âmes des humains.

Shanna : ce fleuve séparait autrefois les royaumes humains du nord du territoire des Kobalos. À présent, les Kobalos le franchissent souvent. Le traité garantissant cette frontière n'est plus respecté depuis longtemps.

Note : Avant le défi lancé par l'assassin Shaiksa, les troupes kobalos se sont retirées sur leur propre rive, pour une raison que nous ignorons. Le comportement de ce peuple nous reste encore en grande partie mystérieux. Grimalkin

Shudru : hiver rigoureux qui sévit dans les Royaumes du Nord.

Skaiium : époque où un mage de haizda voit son naturel prédateur s'affaiblir dangereusement.

Skapien : petit groupe clandestin d'habitants de Valkarky, opposés au commerce des purrai.

Note : En Polyznie, Jenny et moi avons parlé à Abuskai, qui appartenait à ce groupe. Plus tard, nous avons rencontré Sliter, qui faisait le lien entre les Skapien et les humains. Nous avons espoir de former une alliance avec eux en vue de renverser le gouvernement de Valkarky, de mettre fin à l'esclavage et à la guerre. Tom Ward

Skelt : créature vivant près de l'eau, qui tue ses proies en aspirant leur sang grâce à son long museau tubulaire. Les Kobalos croient que leur dieu Talkus naîtra sous cette apparence.

Skleech : enclos où les Kobalos gardent leurs esclaves humaines. Elles leur servent de réserve de nourriture ou leur permettent de se reproduire ainsi que de concevoir des espèces hybrides destinées à des tâches diverses.

Skutch : créature employée pour nettoyer les moisissures qui envahissent régulièrement les murs et les plafonds des maisons de Valkarky.

Skoya : matériau excrété par la bouche des whoskors, avec lequel Valkarky est bâtie.

Skulka : serpent d'eau venimeux dont la morsure entraîne une paralysie instantanée. Les assassins kobalos l'utilisent pour immobiliser leur adversaire avant de le tuer. Son venin est indétectable dans le sang de la victime.

Slandata : ce que le Haut Mage Lenklewth appelle « la mort infâme ». Réserve aux purrai rebelles, elle les contraint à pleurer de douleur. On leur inflige de nombreuses coupures avec une lame empoisonnée. La plus petite cause une véritable torture, je l'ai appris à mes dépens. Tom Ward

Slarinda : femelles kobalos. Leur espèce s'est éteinte il y a plus de trois cents ans, après leur massacre organisé par une secte qui haïssait les femmes. Désormais, les Kobalos mâles naissent des purrai retenues prisonnières dans les skleech.

Talkus : dieu dont les Kobalos attendent la naissance, et qui aura l'apparence d'un skelt. Talkus – le Dieu Qui Sera – est parfois désigné comme le Non-Né.

Note : On attend encore que Talkus se montre. On ne sait pas grand-chose de ses pouvoirs, mais il a déjà considérablement augmenté ceux des mages kobalos. Il représente la menace la plus sérieuse. Tom Ward

Tantalingi : procédé magique permettant aux mages kobalos de voir l'avenir. Le Haut Mage Lenklewth le prétendait supérieur à

la scrutation des sorcières et à la méthode utilisée par le mage Lukraste.

Note : *J'étudierai ce procédé dès que j'en aurai l'opportunité. L'avenir n'est pas fixé, il varie à chacune de nos actions ou de nos décisions. Aucune méthode de voyance n'est donc tout à fait fiable. Je soupçonne Lenklewth de vantardise. Grimalkin*

Targon : c'est le nom qu'Abuskai, le mage kobalos mort, donnait au gardien du portail de feu menant au domaine de Talkus. Jenny l'a rencontré dans le grenier d'une tour, et il s'est révélé particulièrement dangereux. Elle a réussi à lui échapper grâce à un jet de sel et de limaille de fer. J'ignore comment on peut venir à bout d'une telle entité. Tom Ward

Therskold : seuil défendu par un sort puissant, qu'il est dangereux de franchir, même pour un mage humain.

Note : *Le repaire kobalos que j'ai pu examiner près de Chipenden n'était pas défendu. Sans doute parce que Tom Ward avait déjà tué le mage. Je n'ai donc encore pas pu tester la solidité de ce sort. J'ignore si les barrières qui protégeaient la Salle du Trésor à Valkarky étaient un exemple de therskold. Elles ne m'ont en tout cas guère résisté. Grimalkin*

Transaction : bien que la monnaie en cours soit le valcron, beaucoup de Kobalos – et en particulier les mages – pratiquent la « transaction ». Plus qu'un échange de bons services, c'est une question d'honneur. Chaque partie doit tenir son engagement, quel que soit le prix à payer.

Triumvirat : gouvernement de Valkarky, composé des trois plus puissants Hauts Mages de la cité. C'est une dictature qui se maintient au pouvoir par les moyens les plus rudes. D'autres Hauts Mages attendent toujours de les remplacer.

Tulpa : créature conçue dans l'esprit d'un mage, pouvant à l'occasion prendre une forme visible.

Note : *Malgré ma grande connaissance des arts ésotériques, je n'ai encore jamais rien rencontré de semblable au cours de mes nombreux voyages. Si les mages kobalos possèdent un tel pouvoir, leurs*

créatures ne connaissent pas d'autres limites que celles de leur imagination. Grimalkin

Note : La créature ailée qui s'est adressée au magowie et a paru me ramener à la vie était un tulpa, né de l'imagination d'Alice. Si nous en rencontrons d'autres créés par les Kobalos, nous devons rester sur nos gardes. Tom Ward

Ulska : poison mortel qui brûle ses victimes de l'intérieur. Il est sécrété par une glande à la base des griffes du Haggengbrood. Il entraîne le kirrhos, communément appelé « mort fauve ».

Unktus : divinité mineure, vénérée par les classes subalternes de la cité, représentée avec de petites cornes recourbées.

Valcron : pièce de monnaie, souvent appelée « valc », acceptée dans l'ensemble de la péninsule Australe. Fait d'un alliage comprenant dix pour cent d'argent, un valcron représente la solde journalière d'un fantassin kobalos.

Valkarky : la plus importante cité kobalos, située dans le cercle Arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres pétrifiés ».

Vartek (pl. varteki) : la plus puissante des trois entités trouvées dans les bœux du mage, et que j'ai fait grandir dans un mélange nutritif. Sa capacité à creuser des tunnels souterrains même à travers la roche lui permet de surgir n'importe où, et de semer la terreur au beau milieu d'une armée. Elle possède trois tentacules terminés par une sorte de lame osseuse, des dents mobiles redoutables, et elle crache un acide brûlant. Elle se déplace à une vitesse prodigieuse grâce à ses multiples pattes. Si son dos est protégé par des écailles, son ventre et ses yeux restent vulnérables. On ignore encore quelle taille peut atteindre un vartek adulte. C'est certainement la bête de guerre la plus impressionnante que les Kobalos déploieront contre nous. Grimalkin

Note : Sur le champ de bataille, les varteki adultes offrent un spectacle terrifiant. Dominant les lignes de guerriers kobalos, ils fouettent l'air de leurs tentacules, et leur souffle monte en vapeur au-dessus d'eux. Par chance, les Kobalos les avaient mal déployés, et nos canonnières ont pu en abattre un grand nombre. S'ils avaient creusé

leurs galeries sous notre armée, tout aurait été perdu. Tom Ward

Whalakai : brève vision intérieure accordée à un Haut Mage ou à un mage de haizda, où une situation leur apparaît dans toute sa complexité. Selon la croyance des Kobalos, elle serait un don de Talkus, le Dieu Qui Sera, dans le but de faciliter sa naissance.

Whoskors : créatures soumises aux Kobalos, consacrées à la tâche jamais achevée d'étendre la cité de Valkarky. Les Whoskors possèdent seize pattes, huit d'entre elles leur servant de bras avec lesquels ils modèlent la skoya, la pierre tendre qu'ils excrètent par leur orifice buccal.

Widdershins : mouvement en sens contraire des aiguilles d'une montre – ou contraire à la course du soleil. Considéré comme une façon de s'opposer à l'ordre naturel des choses, il est parfois employé par les mages kobalos pour soumettre le cosmos à leur volonté. C'est évidemment un péché d'*hubris*, qui les met en grand danger.

Zanti : les premières des créatures étudiées par Grimalkin après qu'elle les a élevées à partir d'échantillons, dans le repaire du mage de haizda, à Chipenden. D'apparence humaine, les zantis sont très maigres. Leurs membres grêles ainsi que leurs têtes sont recouverts d'écailles noires. Leurs yeux positionnés comme ceux des oiseaux leur permettent de voir devant, derrière et sur les côtés.

Zingi : les deuxièmes créatures étudiées par Grimalkin. Couverts de fourrure brune, les zingi possèdent six pattes musculeuses à triple articulation. Leur corps cylindrique est formé de trois segments contenant chacun un cœur et un cerveau. Du premier jaillit une sorte de longue trompe, sous laquelle s'ouvre une large bouche. N'ayant ni yeux ni nez, ils localisent probablement leurs proies avec leurs autres sens. Ils sont également capables de les attirer jusqu'à eux. Tom Ward

Tu as aimé les aventures de Thomas Ward ?

Découvre celles de Crafty dans



ABERRATIONS

LE RÉVEIL DES MONSTRES



LA CAVE

Dans la cave envahie peu à peu par l'obscurité, Crafty écoutait les chuchotements montant des tombes de ses frères.

Assis devant la table à trois pieds, tandis que les ombres glissaient lentement vers lui, il ne quittait pas des yeux un haut placard, étroit et branlant, qui se serait effondré s'il n'avait été soutenu par le mur du fond. Il avait servi autrefois de garde-manger. À présent, il était vide.

Crafty l'avait vérifié à intervalles réguliers. Mais à chaque fois qu'il avait tiré sur les portes de bois, qui grinçaient sur leurs gonds rouillés, il n'y avait rien derrière. Le garçon avait fini par laisser les battants ouverts, c'était plus simple. Néanmoins, il savait que le placard ne se remplirait plus. Le sort de transfert qui convoyait des objets sur une longue distance avait cessé de fonctionner. La magie des Fey ne résistait pas longtemps, dans le Shole. Celle qui y régnait était trop malfaisante.

À la pensée de ce qui se tenait à l'extérieur, Crafty frissonna. Puis son estomac gronda ; il avait faim. Jusqu'alors, il avait pu se réchauffer au feu qui repoussait un peu le froid et l'humidité. Il n'en restait plus que des braises : les derniers morceaux des lits de ses frères avaient brûlé.

Quittant un instant le placard des yeux, le garçon se tourna vers la bibliothèque, sur le mur opposé. Une des étagères ployait sous le poids de ses livres les plus précieux. Il les avait lus et relus, pour tromper l'ennui de la vie dans cette cave. Ceux qui manquaient avaient servi à entretenir le feu. Mais il y en avait qu'il ne pouvait se résigner à sacrifier : les ouvrages de jardinage ayant appartenu à sa mère.

À cette pensée, sa gorge se serra. Elle était morte depuis presque un an, pourtant la peine du garçon était toujours aussi vive. Elle lui manquait cruellement, comme lui manquait la maison heureuse où il avait grandi avec ses frères. Maintenant, il lui fallait tout laisser derrière lui et quitter son refuge. C'était ça ou mourir de faim.

Crafty ne voulait pas partir. Il voulait rester ici, avec le souvenir de sa mère et de ses deux frères.

Brock et Ben, les jumeaux, avaient deux ans de plus que lui. Ils étaient gentils, attentionnés. C'est pourquoi il n'avait pas peur de leurs chuchotements. De temps à autre, il s'agenouillait sur le sol en terre battue et collait son oreille contre les pierres tombales. Il écoutait attentivement, tâchant de distinguer ce qu'ils disaient.

Parfois, ils l'appelaient par son nom : « Crafty ! Crafty ! Crafty ! »

Parfois, ils pleuraient. Alors, pris de pitié, le garçon était tenté de soulever les dalles et de les libérer. Crafty ne comprenait pas pourquoi son père lui avait interdit de s'approcher des tombes. Il ne savait rien des chuchotements. Il avait dit à Crafty qu'il avait treize ans, maintenant, et qu'il lui fallait se montrer brave, calme et obéissant, comme l'avaient été ses frères. Ils avaient quitté ce monde. Ils reposaient désormais dans la terre froide. Crafty devrait les abandonner là.

Après tout, ils n'étaient pas si mal. Eux, au moins, ils ne souffraient pas de la faim. Ils n'auraient pas à quitter la sécurité de la cave pour affronter seuls les dangers extérieurs.

Puis ses pensées revinrent à son père.

« Je dois m'éloigner encore une fois », avait-il dit en enroulant son écharpe de laine noire autour de son cou massif avant de boutonner son manteau et d'enfiler ses grandes bottes.

Le courrier Benson avait été appelé au château, et on ne désobéissait pas à un tel ordre. Les courriers, Crafty le savait, étaient des membres estimés du Corpus.

« Sois courageux, Crafty... J'espère que tu seras encore là à mon retour. »

Son père avait lancé ça en souriant, comme si c'était une blague. Chaque fois que la situation était tendue, il blaguait.

Crafty était encore là, il attendait, craignant que son père ne soit pas de retour à temps pour le sauver. Il tardait trop, ce n'était pas normal. Quelque chose avait dû mal tourner.

Un léger courant d'air traversait la cave, et ça sentait la cire chaude.

Crafty avait toujours aimé cette odeur. À présent, elle l'inquiétait. Car il y avait pire que la faim pour le forcer à quitter la cave ; pire que les grondements de son ventre vide.

La cave restait un lieu sûr tant qu'elle était éclairée par les chandelles magiques allumées par son père. Il y en avait trois, disposées en triangle, piquées chacune dans son lourd chandelier de métal. Les énormes colonnes de cire dispensaient une belle lumière qui vacillait à peine. Mais le père de Crafty était parti depuis trop longtemps ; leur magie bienfaisante diminuait. Deux d'entre elles s'étaient éteintes, l'une après l'autre ; la dernière était presque consumée. Si Crafty ne partait pas très vite, il aurait du mal à trouver l'escalier. Et dès qu'il ferait noir, il serait en danger.

Dans la clarté faiblissante, Crafty jeta un ultime regard à la cave. Elle avait été sa maison, un refuge plutôt confortable, pendant près d'un an. Le temps était venu de la quitter.

Il se dirigea vers les marches en alliage d'argent qui montaient vers la porte. Au-delà, une autre volée de marches menait à la cuisine. Cet escalier en argent était une autre protection installée par son père.

Alors que Crafty mettait le pied sur la première marche, un bruit, derrière lui, l'arrêta net.

Ce n'était pas les chuchotements de ses frères morts, ni leurs pleurs.

C'était le grattement d'une créature qui se frayait un chemin sous la terre.

J'y étais presque..., se désola le garçon.

Son cœur cognait contre ses côtes.

La dernière chandelle s'éteignit, le plongeant dans le noir complet.